

ÉLIZA

DE RHODES.

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND.
1, rue d'Erfurth,

ÉLIZA
DE RHODES

PAR

AMÉDÉE DUQUESNEL,

Auteur du Travail intellectuel en France, ou Résumé de la Littérature française, depuis 1815 jusqu'en 1837.

TOME PREMIER.



PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

1841.

ÉLIZA DE RHODES.

Première Epoque.

PREMIÈRE PARTIE.



I

There was in him a vital scorn of all.
BYRON.

Il y avait en lui un profond dédain de tout.

Si jamais je puis goûter le repos en m'étendant sur un lit de plume, que je sois anéanti! Si tu peux me séduire à tel point que je me plaise à moi-même; si tu peux m'endormir au sein des jouissances, que ce soit pour moi le dernier jour!
GOETHE.

L'ombre commence à descendre sur la ville, le soleil ne brille plus sur le dôme doré des Invalides qui plane avec majesté au milieu des arbres verdoyants. Les oi-

seaux gazouillent dans le feuillage, et le calme de ce quartier solitaire porte dans l'âme mille impressions mélancoliques. Un vieillard de l'armée se traîne en sifflant le long des parterres, et la sentinelle rêve sans distraction, appuyée sur son arme.

Au second étage d'une maison de la rue de Grenelle, dans un cabinet dont la croisée ouverte recevait l'air pur de cette belle soirée, un jeune homme entouré de livres en désordre paraissait plongé dans de profondes méditations. La pâleur de son visage, sa chevelure, noire, ondoyante, l'élégant négligé de sa cravate, rappelaient les bizarres créations de Johannot. La pensée avait empreint le stigmate de ses orages sur ce front blanc comme du marbre, et la tristesse de ces yeux, le dédain pénible de ces lèvres, serraient amèrement le cœur et inspiraient un sentiment de pitié et d'amour.

Il appuya sa tête sur sa main, et fixa un

moment son regard sur le *Faust* de *Goëthe*, qu'il étudiait alors; puis, abandonnant tout-à-coup sa lecture, il se livra malgré lui au délire de son imagination.

— J'ai donc bientôt tout lu, tout appris!... La science est bien vaine! A quoi m'a-t-elle servi? Ai-je pu y découvrir une étincelle de bonheur? C'est une boisson amère comme l'absinthe. Quand je songe que j'ai eu de l'enthousiasme pour elle! que j'ai cru à la science, et à toutes les phrases banales des romanciers et des poëtes!

Où trouverai-je un aliment pour mon âme? Je ne suis pas assez sûr qu'il n'y a pas de vie à venir... sans cela j'aurais recours au suicide. Si je pouvais obtenir une croyance, même celle du néant!

Voilà pourtant la hideuse société qui se pavane avec orgueil sous mes yeux! Mes doctrines sont les siennes, ou plutôt elle n'en a plus.

Le mot de gloire fait sourire des écoliers de quinze ans. Les hommes qui l'aiment encore sont des niais. Vaut-elle le sacrifice d'une seule des nombreuses nuits que j'ai passées dans ma jeunesse à feuilleter les livres des philosophes?

Comme cet imbécile de docteur Faust, il n'y a pas jusqu'à la magie que je n'aie tentée. Je suis allé en Allemagne pour chercher les traces de l'art cabalistique, dans les villes les plus gothiques de ces contrées. Après tout, Bacon y croyait presque... Bah! ce penseur en savait-il plus que mon valet de chambre? Je n'en répondrais pas.

Puis tout-à-coup il eut un rêve; comme dans la fantasmagorie, des ombres jouèrent devant ses yeux: c'étaient de riants coteaux, une vieille église et un vieux prêtre; sa mère, son aïeule, des chants et des prières, tous ces suaves souvenirs de l'enfance!

—Quel précipice entre ces idées et moi! Pourquoi ces croyances m'ont-elles fui? — C'est fini; le mal est sans remède, sans remède aucun. — Il faudrait arracher mon esprit de mon corps et le refondre. (Plaisante opération!) Cette idée est d'une métaphysique au moins hasardée. — Oh! certes, s'il y a un enfer, je cours de grands risques.

(Il sourit amèrement.)

Le docteur Faurel entra.

La santé du comte de Rhodes commençait à donner des inquiétudes; il était languissant, et sa pâleur devenait chaque jour plus effrayante.

Le bon docteur le visitait avec anxiété, et ce malade le tourmentait, parce qu'il sentait pour lui une amitié sincère. D'ailleurs la singularité des idées de ce jeune homme l'avait rendu célèbre dans les cercles de Paris, et le docteur craignait de

perdre un *sujet* sur lequel tant d'yeux étaient ouverts.

Les maladies de l'âme font souvent le désespoir d'une science presque toujours si conjecturale ! Ce soir-là, le docteur s'affligeait du peu d'efficacité de ses remèdes. Il se hasarda à demander au comte s'il n'avait pas éprouvé des malheurs extraordinaires dans le cours de sa vie.

Le comte de Rhodes avait depuis longtemps besoin de s'épancher, et le docteur espérait peut-être que l'émotion des souvenirs serait plus utile à son malade que les limonades qu'il lui prescrivait depuis un mois.

— J'ai confiance en vous, mon cher docteur, lui dit le comte ; et si vous pouvez me donner la soirée, je vais vous parler avec toute la franchise imaginable.

Le docteur assura qu'il serait heureux de l'entendre, et le comte s'exprima ainsi :

— « Mon enfance fut heureuse ; ma mère

était bien la meilleure femme qui fût sur la terre, et je ne me la rappellerai jamais sans attendrissement. Je fis mes études à Marseille, où vivait ma famille. Je passai, comme tous les jeunes gens de mon âge, sept ans au moins à expliquer quelques auteurs latins. J'entrai ensuite en rhétorique; puis je fis ce que l'on appelait ma philosophie. Enfin j'eus tous les précieux avantages de l'enseignement universitaire.

» J'avais environ dix-sept ans quand je perdis ma mère; cet horrible événement m'apprit la douleur; je la sentis avec une énergie effroyable. — J'approchai de la folie : pendant les trois premiers mois, je me levais souvent la nuit en poussant des cris affreux; j'appelais ma mère, puis je tombais dans une insensibilité de mort. Je n'avais plus de mémoire; quelquefois je me mettais à parler de ma mère, comme si je venais de la voir et de l'entendre. Cet état de délire cessa enfin, et

je commençai à pleurer avec calme. J'allais souvent passer la soirée dans le cimetière ; là, je nourrissais ma douleur de souvenirs tout palpitants encore de tendresse et de charme ; je croyais que rien n'aurait jamais adouci l'amertume de mes regrets. »
— Pardonnez-moi si j'entre dans ces détails, mais je désire que vous me connaissiez.

— Vous m'intéressez vivement, dit le docteur.

— « Un an s'écoula ; je commençais à m'habituer à ma nouvelle situation, et mon père se félicitait de me voir reprendre quelque force, car il avait eu de l'inquiétude pour les jours de son fils unique.

» Mon père est un homme assez léger, très entêté des préjugés étroits de la noblesse de province; fier de son titre de marquis. Il n'a jamais pu lire les comédies de Molière sans horreur, et ce poëte est banni de sa bibliothèque.

» Au reste, il est homme d'honneur; c'est-à-dire qu'il n'a jamais rien volé, et qu'il s'est battu en duel plusieurs fois sans témoigner de crainte.

» Il s'est fait dévot depuis quelques années ; jusqu'à cinquante ans, il était incrédule comme Diderot. Cette mode avait commencé dans sa jeunesse, vers le temps où parut *OEdipe*. Je vois encore le superbe exemplaire de Voltaire, édition de Genève, qui occupait le premier rayon de sa bibliothèque. J'avais alors des penchants peu austères, et mon père n'était pas homme à s'en inquiéter ; mais il avait trouvé dans la famille une jeune personne qui prétendait à cinquante mille livres de rente. — Il assurait mon avenir et évitait les mésalliances, ce qui n'est pas à dédaigner.

» Ma cousine Hortense était jolie ; mon père m'en parla comme d'une affaire qui dépendait de moi. Je me mis à faire semblant d'aimer ma cousine ; la pauvre jeune

fille m'aimait, je crois, assez franchement. — Mais je lisais à cette époque des ouvrages qui me persuadaient que les petits hommes seuls se contentaient de passions légitimes et tranquilles, et je finis par sentir une inextinguible soif d'orages et même de malheurs. Quelle pitié !

» Dès lors, ce mariage arrangé me sembla fade et presque ridicule. Qui, moi, né pour être un Saint-Preux, un Werther, un René, j'irais me cloîtrer dans mon ménage comme un marchand de café, arrangeant pour l'avenir les dots de mes filles ! Cela me semblait d'un bourgeois à faire rire.

» Un soir j'allai trouver mon père dans sa chambre, et lui dis, du ton le plus grave, que j'avais découvert que je n'aimais pas ma cousine. — Notre union, ajoutai-je, me semble impossible. Je viens vous demander la permission d'aller habiter Paris.

» Mon père me regarda long-temps sans parler ; puis il s'emporta, me dit que j'étais un sot, un imbécile, que je ferais des réflexions, et qu'il me défendait de quitter Marseille.

» Je haussai les épaules, regardai mon père du haut de ma grandeur, et sortis.

» Aussitôt arrivé dans ma chambre, j'écrivis à ma cousine une lettre assez impertinente, où je lui déclarais que je m'étais trompé sur l'amour que je croyais éprouver pour elle.

» La pauvre Hortense, m'a-t-on dit, pleura bien amèrement. — En vérité, mon cher docteur, je n'étais pas digne d'elle. Deux ans après, M. de Rosale, jeune homme plein de mérite, la rechercha en mariage. Elle est heureuse, je crois.

» Mon père fut long-temps fâché ; il ne m'adressait jamais la parole, et le séjour de la maison paternelle m'était insupportable. Mademoiselle de Rhodes, sa sœur,

qui habite maintenant la Bretagne avec lui, le décida à me laisser voyager. Une espèce de philosophe, un M. de Valmand, qui est mort dernièrement à Turin, lui persuada que je devais parcourir l'Europe avant de me rendre à Paris. Cet individu voulut bien être mon mentor, et nous nous promenâmes en Suisse et en Italie, puis nous revînmes en France à travers l'Allemagne.

» M. de Valmand avait été très lié avec Volney, et partageait toutes ses doctrines; — il entreprit mon éducation philosophique. J'avais encore quelques restes des idées religieuses que ma mère avait mises en moi ; il les éteignit avec un zèle qui fut couronné du plus grand succès. Nous arrivâmes enfin à Paris ; je fus présenté dans les plus élégants salons du faubourg Saint-Germain, et je dois dire que c'est encore là que se trouvent en Europe le meilleur ton et la société la plus aimable. — Les pre-

miers mois de cette vie me plurent : bals, réunions plus intimes, intrigues, désordres, tout ce chaos me séduisit près d'un an. Mais je ne suis pas organisé pour jouir long-temps de ces plaisirs ; il y a en moi quelque chose de profond, une malheureuse manie de tout analyser, qui glace mon imagination et mon cœur.

» J'abandonnai tout-à-coup le monde, je me retirai à Meudon, et me plongeai dans l'étude. La philosophie m'occupa presque exclusivement. Je lus Descartes, qui, malgré son respect apparent pour le catholicisme, me parut son ennemi, parce qu'il sapait le système d'autorité. Les sarcasmes de Voltaire étaient très en harmonie avec mes idées ; le rire sardonique qu'il jette sur le monde me soulageait amèrement. — Je me pris bientôt à idolâtrer Jean-Jacques ; la magie du style de cet homme m'entraînait. J'allais passer mes soirées dans les bois,

et là je dévorais les pages de l'*Héloïse* et de l'*Émile*.

» Hélas ! cette ivresse ne dura guère. Le voile tomba. Certes, je n'avais plus aucune croyance ; mais lorsque je sentis ce vide affreux qui était en moi, je regrettai les rêves pieux de mon enfance ; je cherchai à retrouver la foi ; mais le prisme était brisé sans retour.

» Je lus Diderot, le plus artiste, le plus fougueux des philosophes de cette époque. Ces hommes me parurent d'habiles destructeurs ; leur successeur, Volney, a mis sur son livre un titre admirable : *Les Ruines*. Ce mot peint toute la philosophie du XVIIIe siècle.

» Mais il y a des esprits qui ne sauraient vivre au milieu de ces doutes continuels, de ces douloureux tiraillements de la pensée. Il n'y a pas de mots pour peindre mes tortures, lorsque mon cœur se gonfle

et que ma tête embrasée lui crie : *Tout est faux*, *tout est vrai!*

» Je prononce le mot de *Dieu*, et je sens tout-à-coup mon front qui froidit et ma bouche se contracte avec un rire nerveux. Une noire pensée me saisit : le ciel est pour moi un problème, la terre un amas de niaiseries qui me font pitié.

» Où voulez-vous que je trouve la vie ?— Il me semble souvent que je marche dans un désert aride. Quelques ronces flétries pour toutes plantes ; pas une goutte d'eau ; et ma soif brûlante colle ma langue sèche à mon palais. — Puis je vois devant moi des hommes qui errent lentement en des bosquets brillants de verdure et de fruits embaumés ; leurs traits respirent le calme, ils semblent goûter le repos... O désespoir ! ces images me suivent dans mon sommeil. — Le repos ! si j'étais sûr de le trouver dans la tombe ! Mais de quoi suis-je assuré ?

» Souvent en me regardant dans une glace, je suis frappé de l'idée que cette figure que je vois n'est qu'une vaine forme qui n'est pas. Mais cette pensée s'applique surtout aux autres hommes. Très souvent je prends tout ce que je vois pour un spectacle, et je doute que chacun de ces êtres ait un *moi*.

» Puis je me demande pourquoi tout cela. Ballotté à tout vent de doctrines, je tombe dans un inextricable labyrinthe de rêves incohérents ; le cauchemar s'asseoit sur ma poitrine. Je sors, je m'égare, je cours dans les bois ; je m'efforce de jouir de ces belles soirées, de ces murmures harmonieux de la nature, de ce soleil dont les rayons de feu se cachent derrière les arbres qui se penchent tristement vers la terre. Je cherche à exalter mon imagination par les plus éloquents tableaux de la poésie. — Rien !.... Quand ce doute affreux flétrit l'intelligence, toute la poésie de l'âme se fane. On vit comme si l'on ne vivait pas. —

Le désespoir seul vous fait sentir l'existence; mais cette douleur s'émousse bientôt.

» Que de fois, en apprenant la mort de quelqu'un que j'avais rencontré dans le monde, je me suis écrié : Pourquoi n'est-ce pas moi ?

» Il ne me reste plus rien.—L'amour est une chimère bonne pour des enfants. — D'ailleurs j'ai pu apprécier le cœur des femmes.

» La politique me fait baisser les yeux de honte pour le genre humain. Quand on a pénétré un peu avant dans toute cette turpitude, quand on a vu de près cet égoïsme hideux qui se pare des grands mots de patrie et de liberté, ce laisser-aller presque aimable avec lequel un homme vend sa pensée, ce sourire supérieur qui semble toujours dire à l'honnête homme : tu es un sot ; cet enthousiasme pour l'or, seule aristocratie de cette époque de dissolution et d'opprobre, cette niaiserie superbe et des-

potique qui caractérise les parvenus, comment peut-on s'occuper de rêves politiques ?

» La vérité politique n'est pas, comme dit Pascal, vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà. Ce sont presque toujours des intrigants qui dévorent des dupes.

» Si encore j'étais obligé de travailler pour vivre ! peut-être une tâche pénible à accomplir chaque jour éteindrait-elle en moi le volcan de mes pensées ; — mais rien ne m'arrache à mes tortures. — Vous savez, mon cher docteur, que mes maux sont sans remède ; je vous remercie des soins inutiles que vous prenez de moi. »

Le docteur Faurel était plongé dans une mélancolie sombre. Il put à peine répondre au comte qui termina cette conversation en lui apprenant qu'il partait dans deux heures pour la Bretagne. Il avait reçu, la veille, de son père, une lettre qui lui témoignait un vif désir de le revoir.

Il était onze heures et demie du soir lorsque la chaise de poste qui emportait le comte Jules de Rhodes passa sur les boulevards. La foule sortait des théâtres; les lumières des voitures couraient dans l'obscurité comme des météores dans le ciel; les cris de gare! perçaient le tonnerre des roues qui sillonnaient la ville dans tous les sens.

Adieu! peuple de fous! — se dit le comte, puissé-je ne jamais te revoir!

II

Essa è la luce eterna.

DANTE.

Elle est la lumière éternelle.

L'habitation du marquis de Rhodes est un ancien château situé sur une éminence pittoresque. A gauche, s'étendent des dunes planes et sans arbres ; le froment y

fait seul ondoyer sa chevelure verte, et quelques fermes s'élèvent çà et là au milieu de cette campagne monotone. A droite, le paysage est riche et d'un aspect enchanteur ; des bois, un bourg, dont le clocher porte sa flèche dans les nues, des moulins, dont les bras mouvants animent cette scène champêtre ; à l'horizon, une forêt de pins au feuillage sombre, qui baignent leurs derniers troncs dans les flots de la mer.

Où finit cette magnifique végétation, la côte présente des aspects sauvages et romantiques ; d'immenses rochers noirs, sur lesquels la *mouette* vient faire tache comme une larme blanche sur un drap mortuaire. Là les flots grondent sans cesse d'une voix majestueuse et lugubre. Tous ces caps sont célèbres par des naufrages, ou de vieilles histoires de pirates et de contrebandiers, que les pêcheurs se racontent depuis un siècle, durant les

longues veillées de l'hiver, à la lueur de la lampe gothique qui brûle dans l'immense foyer.

Il y a loin de ces humbles demeures à l'existence somptueuse et raffinée de nos grandes villes ; c'est presque la vie primitive en présence d'une civilisation excessive et blâsée. Singulier phénomène, qui nous présente, pour ainsi dire, dans le même jour, deux époques si diverses.

Le marquis de Rhodes habitait depuis quelques années son manoir de Bretagne avec mademoiselle de Rhodes, sa sœur. Il y avait dans le voisinage un M. Rolaut, riche propriétaire, qu'il voyait très peu, parce que c'était un parvenu à idées révolutionnaires, qui ne lisait que *le Constitutionnel* et les *Victoires et conquêtes ;* elles formaient seules sa bibliothèque. Il voyait bien plus souvent M. Richard, le curé du lieu.

Ce brave homme est né dans cette com-

mune ; il fit ses études à Rennes, et aussitôt qu'il fut prêtre, il obtint de venir dans son pays en qualité de vicaire. — Au bout de quatre ans, il fut nommé curé, et depuis vingt-cinq années il n'est pas sorti de sa paroisse.

On aperçoit le presbytère à l'entrée du bourg ; cette jolie petite maison grise, dont les persiennes se confondent avec la vigne qui se joue jusque sur le toit. Cette demeure respire le calme et le bonheur. Dans le jardin sans luxe du bon pasteur, on remarque un carré long consacré aux fleurs ; diverses espèces de roses, quelques chèvrefeuilles grimpant le long des espaliers, des pensées, et surtout des tulipes avec leurs urnes de nuances si variées ! A l'extrémité de ce parterre, objet de l'innocente passion du bon prêtre, une tonnelle élevait son modeste dôme de vigne-vierge et de jasmin. C'était là que, dans les mois brûlants de l'été, M. Richard di-

sait son bréviaire et donnait audience.

Les paysans l'aimaient de tout leur cœur, et chacun le regardait comme un bienfaiteur et un ami. C'est qu'en vérité le bon pasteur était une seconde Providence pour les villageois. Tous ses jours se ressemblaient. Non seulement il administrait avec bonheur les secours de la religion, mais il s'occupait avec un zèle éclairé des affaires temporelles de ses paroissiens. Il les soignait dans leurs maladies, car il était assez bon médecin. Comme son maître, il retournait le lit du pauvre, et sa pitié n'était pas stérile ; il jetait de bonnes paroles dans le cœur, et prêchait la soumission à Dieu.

Ses journées étaient pleines; sa prière s'élevait matin et soir vers le ciel, prière de reconnaissance et d'amour, remerciant Dieu du bien qu'il lui permettait de faire, le suppliant de lui donner la force nécessaire pour continuer à consoler et à sauver

les hommes jusqu'au moment du repos dans les cieux !

Le curé était étranger aux grandes discussions politiques de notre âge. Il avait puisé toute sa science gouvernementale dans les Écritures, et il en était venu à un système d'indifférence absolue pour les factions furibondes qui se disputent encore le sol de notre France. Il méprisait du fond de son cœur les intrigants ambitieux qui se cachent sous les mots sonores de patrie, de liberté, de royalisme, etc. De son presbytère isolé, il avait sondé la plaie sociale, et je connais plusieurs hommes de capacités très élevées qui sont parvenus, à travers le tourbillon des salons, des ministères et des journaux, aux mêmes idées politiques que le bon prêtre de Bretagne.

Après tout, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; car la plus haute sagesse, la plus profonde science, se trouvent dans l'Écri-

ture; et je ne crains pas d'avancer que le prêtre qui méditerait chaque jour sur son bréviaire, élèverait son intelligence à la hauteur des plus savants philosophes. Toute la science politique est dans ces mots de Salomon : « Chaque chose fait son temps et passe sous le ciel dans un espace donné. »

Il n'y a que Dieu qui ne passe pas.

Vers sept heures, le curé venait chaque soir chez le marquis de Rhodes. Il saluait mademoiselle de Rhodes, puis s'asseyait à une petite table vis-à-vis du marquis, et la partie de piquet commençait. On ouvrait la porte du salon, et le chèvrefeuille parfumé entrait dans l'appartement. Mademoiselle de Rhodes se plaçait près de la fenêtre, et se mêlait bien rarement de la partie ; elle consacrait la soirée à la lecture de *la Quotidienne*, dont elle ne passait pas une ligne.

Cette bonne demoiselle avait la cinquan-

taine ; maigre et droite, la grâce de son corps était en harmonie complète avec celle de son esprit. Il y avait de la rudesse et du despotisme dans cette tête ; un dédain imbécile pour tout ce qui ne pensait pas comme elle, et une grande horreur pour les libéraux et les impies. C'était enfin le type de la nombreuse classe des vieilles filles appelées dévotes, qui ont déclaré la guerre au monde et aux prêtres tout à la fois.

Quant au marquis, c'était un très honnête homme qui trouvait Charles X trop libéral. Il s'était fait croyant depuis quelques années, mais avec moins de zèle malentendu que sa chère sœur. Aussi était-il beaucoup plus chrétien et beaucoup plus aimable.

C'est dans cette société que le comte Jules de Rhodes passait sa vie depuis quelques semaines. — On ne peut s'empêcher de s'étonner qu'il y soit resté si

long-temps ! lui encore si passionné, malgré le désenchantement de son âme; lui qui porte une pensée si lourde d'orages; lui dont les yeux sont encore si souvent mouillés de larmes! Toutefois, en y songeant, je pense que cette société convient autant au comte que nos cercles les plus brillants :—ils n'ont plus de prisme pour lui. Quand notre imagination s'est dépouillée de ses dernièrescroyances, le monde ne nous semble qu'un ricanement fébrile; le bruit fait mal et la solitude est à charge; tout est égal.

Cependant on pouvait voir qu'un sentiment d'aigreur ridait ce jeune front si pâle, lorsque le comte remarquait le calme de la douce physionomie du prêtre. Souvent il quittait le salon après une demiheure de patience, et se mettait à errer dans la campagne. Il recherchait les retraites les plus solitaires de la grève; on

le rencontrait seul sur les rocs déserts, quand la lune blanchissait les caps de la vieille Armorique. Il aimait (si toutefois il aimait encore quelque chose) à voir le flot expirer à ses pieds en murmurant. Le cri sauvage du courlis, le croassement des noirs corbeaux qui dévoraient les cadavres d'animaux que l'on dépose sur le rivage, étaient plus en harmonie avec son âme désolée que les accords brillants de l'Opéra.

Il s'était épris de la poésie de Byron ; et en effet jamais livre n'a peint avec plus d'énergie le vide torturant du sceptique. Byron n'était pas *poëte,* si ce mot signifie l'interprète de l'amour et de la foi, quoiqu'il y ait dans ses poëmes des femmes qui aiment comme des chrétiennes. — Mais il a été le représentant admirable de son époque; il a été le dernier mot de l'école du désespoir. Lui et Goëthe ont jeté

sur le monde un sourire satanique que Voltaire laissa tomber d'une bouche moins poétique, mais plus puissante. Leurs successeurs leur ressemblent comme *un cadavre galvanisé ressemble à la vie.*

III

Quel foco, ch' io pensai che fosse spento
Dal freddo tempo e dall' età men fresca,
Fiamma e martir nell' anima rinfresca.

PETRARCA.

Ce feu que je croyais éteint par la saison froide et par l'âge moins frais, rallume dans mon âme la flamme et le martyre.

Il y a dans la plus belle rue du bourg un magasin de draps qui rappelle les magasins de nos villes de province : c'est la propriété de M. Hermant, ancien valet de

chambre du marquis. Ce vieux serviteur avait épousé à Marseille une jeune personne élevée par la charité de mademoiselle de Rhodes. Il resta veuf ; et suivit le marquis lorsqu'il vint habiter la Bretagne. Depuis trois ans il avait entrepris d'augmenter par le commerce sa petite fortune, fruit de lentes économies. M. Hermant n'avait qu'une fille. Éliza comptait alors dix-huit années ; c'était une fraîche et expressive physionomie ; deux bandeaux de cheveux noirs contrastaient gracieusement avec la blancheur de son front et le bleu d'azur de ses yeux.

Le jeune comte allait presque chaque jour causer chez l'ancien valet de chambre de son père. Ce brave homme, tout honoré de ses visites , ne parlait que de l'aménité de M. Jules, et il ajoutait : Ce n'est pas là l'orgueil des parvenus.

C'était une société dangereuse pour Eliza; car ce jeune homme , dans toute l'élégance

de notre costume parisien, avec ses manières gracieuses de la bonne compagnie, écrasait les fashionables de village qui se présentaient habituellement aux regards de l'aimable fille. Mais le père Hermant, superbe de la politesse du jeune de Rhodes, ne s'arrêtait pas à regarder si loin, et se trouvait heureux que les voisins vissent M. le comte entrer dans sa boutique.

Cette pure figure d'Éliza commençait à occuper l'imagination du comte; il était moins triste depuis quelques jours. Sans doute ses réflexions désespérantes revenaient encore souvent; mais il songeait à ce charmant visage, à cette bouche riante qui lui disait avec un organe vibrant et plein de puissance : — Vous êtes encore dans vos noirs, monsieur de Rhodes; voulez-vous donc affliger vos amis? Car Eliza avouait volontiers son *amitié* pour le comte.

La jeune fille devint bientôt une idée fixe pour Jules de Rhodes; c'était une

nouvelle vie. Il avait un si grand besoin d'émotions fortes ! Il n'était pas, il ne pouvait pas être un de ces sceptiques tranquilles qui ne sont pas rares en France aujourd'hui ; un de ces hommes dont les facultés peu actives sont satisfaites par la lecture des journaux, par des conversations de café, et dont l'âme ne s'élève jamais au-dessus des choses de la terre.

Le doute pour lui était encore une passion, mais fatale et mortelle ; il se croyait incapable d'amour, et cependant il était entraîné vers cette brûlante folie, et il ne pouvait plus se dissimuler le nouvel état de son cœur.

Souvent, dans ses méditations solitaires, le sarcasme entrait dans son âme, et il riait de sa propre pensée ; car, depuis long-temps, il n'était plus accessible aux impressions naïves. Cette femme, se disait-il, est un enfant de village ; de la beauté physique, une douceur gracieuse, et c'est tout ; du

reste, étrangère au monde que j'ai vu toute ma vie, n'ayant ni mes habitudes ni mes goûts. Et quand elle les aurait, que serait-elle? une femme comme mille autres. Il faut laisser aux écoliers de province cette croyance à une femme unique et prédestinée, sans laquelle il n'est pas de bonheur. Je sais bien, moi, que cette idylle me fait rire de pitié. Tout ceci n'est qu'un caprice fugitif de mon imagination; je m'ennuie dans ce désert, et je me suis emparé de la première figure qui s'est présentée à moi. Quand ma calèche aura roulé pendant deux heures je n'y penserai plus. Et cependant le comte ne partait pas.

Ce qui étonnait le plus Jules de Rhodes, c'est que l'idée de séduction ne se présentait pas à lui. Quoi de plus ordinaire qu'un grand seigneur faisant sa maîtresse d'une jeune fille née dans une classe obscure, et la repoussant du pied dès qu'elle ne sert plus à ses plaisirs? Il y aurait là de la rai-

son selon le monde. Pourquoi s'y est-elle laissé prendre, dirait-il; la petite devait bien savoir que M. le comte de Rhodes ne pouvait l'épouser, elle est inexcusable! Pauvres filles du peuple!

Le comte ne songeait pas à en faire sa maîtresse, et cependant combien de femmes, dans le cours de sa première jeunesse, avaient été pour lui des jouets frivoles! Il avait possédé des actrices brillantes dont les cheveux étaient ornés de couronnes offertes par un public idolâtre; des femmes habiles à rendre toutes les nuances passionnées des grands poëtes; des femmes du monde appartenant à la haute aristocratie, et joignant l'exquise élégance des manières à l'esprit et à la beauté. Toutes ces femmes, il les avait possédées et rejetées avec dédain; il avait joué le rôle d'homme à bonnes fortunes en le méprisant, mais aussi en méprisant les femmes.

Comment, se demandait-il, suis-je oc-

cupé sérieusement de cette enfant si naïve et si étrangère à ma vie? Dans sa fureur d'analyser, il passait des journées entières à rechercher les causes de cette préoccupation. La beauté? il avait rencontré des femmes bien plus belles, et que le luxe le plus éclatant embellissait encore! L'esprit?... mais n'avait-il pas été en rapport avec les plus renommées de nos femmes auteurs? En vérité, plus il cherchait, plus il demeurait convaincu que sa passion n'avait pas le sens commun.

Mais il s'en préoccupait sans cesse, et toutes ces études sur lui-même ne faisaient que graver plus profondément en lui l'image qui le dominait.

Je sais bien, moi, ce qui attirait le comte vers la pauvre fille du bord des mers. Oh! non, ce n'était ni son esprit ni sa beauté, mais sa foi dans l'amour et dans Jules de Rhodes. Pour les femmes du monde qu'il avait possédées, l'amour était

ou une ivresse des sens, ou une comédie gracieuse et musquée dont elles voulaient se donner le spectacle; quelquefois elles se trompaient elles-mêmes, prenaient une tendresse fugitive pour l'amour sérieux; mais toujours, au fond de tout, se trouvait un retour vers le passé, et ce passé tuait l'avenir.

Ici, au contraire, la foi dans l'amour était naïve et entière; c'était un abandon tel que celui du jeune chrétien qui regarde le ciel. Éliza l'aimait comme on aime Dieu, d'un amour unique et infini; elle l'aimait d'un amour qui ne se rencontre pas deux fois dans la vie d'une femme; c'était une possession de toutes les facultés de l'âme. Jules de Rhodes n'aurait pas cru des paroles; mais il ne pouvait résister à cette pâleur nerveuse qui sillonnait par moment les joues transparentes de la jeune fille, à ce tremblement voilé de la voix, à ces longs silences pendant lesquels leurs deux

âmes semblaient se confondre et s'élever en même temps vers les régions inconnues. Ce qui subjuguait Jules de Rhodes, c'était cette absence de tout calcul, de toute réflexion, cet abandon à la destinée qui nous emporte, cette spontanéité dans les impressions, dans les regards, dans les paroles. Tout cela contrastait si étrangement avec le monde arrangé, blasé, ennuyé, qu'il fréquentait depuis long-temps, qu'il était entraîné lui-même par son étonnement de rencontrer quelque chose d'aussi vrai que cet amour.

Bien du temps se passa ainsi en lectures, en entretiens, en lentes promenades le long des côtes désertes et sombres, ou dans les vallons sauvages et ombreux, aux heures mélancoliques où tout se plaint voluptueusement dans la campagne. Et ces deux cœurs, à force de vivre de la même pensée, des mêmes images, de la même

vie, se confondaient presque en un seul.

Un soir qu'ils étaient descendus d'une falaise aride sur le sable de la grève, que la mer en se retirant avait laissé brillant comme un miroir, ils se rendirent jusqu'à la vague dont l'écume venait en murmurant mouiller leurs pieds. Et ils regardaient l'horizon tout embrasé des feux du couchant, et cette immobile immensité dans laquelle ils entraient presque.—Ceci ne passe pas, dit Éliza, comme le bonheur de notre vie. La succession du temps est pour moi une torture : quand j'attends une heure heureuse, cette espérance est empoisonnée par la certitude qu'elle passera avec la même impassibilité que la plus insignifiante de mes heures.

Dans un autre moment, le comte lui parlait de la nécessité de fixer enfin leur sort. — Pourquoi ne pas se contenter de l'espérance? lui répondit-elle. Nous avons

dit bien des fois que c'était la seule réalité de la vie ; je frémis en songeant que je puis la perdre.

C'est ainsi, c'est par des mots naïfs et profonds, et surtout par l'impression révélée sur son visage, que la jeune fille s'emparait de la pensée du comte de Rhodes.

L'amour fut un moment pour lui une croyance nouvelle, inattendue, une foi! — Allons, se disait-il, le soir, dans ses promenades sur la grève solitaire, ma vie ne sera plus fanée. Éliza est le Dieu que je vais adorer ! Elle va me créer une autre existence ; je ne serai plus seul dans ce monde ; je ne demanderai plus avec tant d'amertume pourquoi je vis ; je vivrai pour Éliza.

Voilà donc cet homme qui passait ses jours dans l'étude des philosophes et des poëtes, qui trouvait les plus hautes méditations de la pensée humaine vaines et puériles, le voilà subjugué par une jeune

fille de village, épiant ses regards, ses gestes, les inflexions de sa voix, en faisant son bonheur ou sa souffrance, se rappelant cent fois dans une heure un mot qui lui aura échappé la veille, et s'enorgueillissant de cet esclavage! O cœur humain!

Un jour il entra rapidement dans le petit salon qui se trouve derrière le magasin de M. Hermant, et surprit Eliza tout en larmes.

— Qu'avez-vous, Eliza? s'écria-t-il.

—Je ne puis vous le dire, répondit-elle en tremblant, mais ce n'est rien... Ce n'est pas pour moi que je pleure.

—Vous me trompez, Eliza; — il y a dans notre destinée un mystère qui s'éclaircira bientôt. — Je ne vois pas pourquoi ces mots augmentent votre douleur. — En vérité vous me désespérez!

— Je ne désire pas que ce mystère s'éclaircisse, dit la jeune fille avec épouvante.

— Cependant je ne saurais vivre long-temps ainsi.

— L'incertitude, quoi que l'on dise, n'est pas le plus grand des maux.

Le comte regarda long-temps Eliza en silence; puis il dit d'une voix frémissante :

— Avant huit jours je demanderai votre main à votre père.

— Vous, monsieur le comte !

— Ah ! j'entends !... Vous ne m'appelez plus M. Jules... Vous me croyez sot et vain comme les autres.

— Eh bien, monsieur Jules, mon ami, de grâce, ne brisez pas l'illusion qui me fait aimer l'existence! attendez ! reprit Eliza avec des larmes dans la voix.

— Attendre quoi ?

— Hélas ! vous avez raison. Il n'y a rien à attendre; ce mariage sera aussi impossible dans un an, dans dix ans, qu'aujourd'hui. Jamais votre famille...

— Ne suis-je pas indépendant ? inter-

rompit le comte avec fermeté. Si mon père n'y consent pas, je serai heureux sans son assentiment.

— Dieu ne bénit pas les enfants ingrats.

Le comte ne put retenir un sourire dédaigneux et amer.

— Je n'y avais pas songé!... Eh bien! Eliza, si vous en êtes encore là, je vous félicite. Vous serez bénie! (Il rit d'une manière affreuse.) Entendez-vous?... Mais ne vous imaginez pas que vous m'aimiez. — Si vous m'aimiez, vous ne viendriez pas me torturer avec vos phrases de catéchisme.

— O mon Dieu! il dit que je ne l'aime pas! murmura-t-elle en fondant en larmes.

— Eliza, écoutez-moi, reprit le comte après un silence; je vais parler à mon père ce soir. — Si ses imbéciles préjugés l'emportent, n'allez pas croire que je m'y soumette. La vie est assez aride pour moi; je dois être avare de bonheur. — Je vous déclare

que vous serez à moi, quelle que soit votre résolution à vous-même. — J'en fais le serment!... Ma mère m'a laissé à quelques lieues d'ici une propriété où nous irons vivre seuls.

— Et je désolerai la vieillesse du marquis, du protecteur de mon père (hésitant), *de son maître!...*

— Enfant! est-ce que vous deviez songer à toutes ces considérations étrangères? — Si vous m'aimez, que vous importe le marquis? Dites-moi, vous sentez-vous la force de consacrer à un malheureux tous les instants de votre vie, de penser ses pensées, de souffrir ses douleurs, d'épier ses soupirs, de lui donner votre âme, de l'aimer comme vous aimez Dieu? — Il faudra vous isoler de tout dans ce monde, il faudra supporter les orages de mon imagination.

— O Jules, ce serait le bonheur!

— Ange chérie!

— Hélas, dit-elle douloureusement,

c'est un rêve, monsieur, c'est un rêve! Elle pâlit. — Laissez-moi jusqu'à demain. Je sens que je ne pourrais plus vous entendre.

M. Hermant entra au moment où le comte sortait. — La jeune fille ne crut pas devoir inquiéter son père de ses chagrins. Quand il s'informa de ce qu'elle avait à pleurer, elle lui dit doucement qu'elle n'avait pas versé une larme, mais qu'elle sentait un affreux mal de tête.

Le pauvre père la regarda ne sachant trop ce qu'il devait croire.

IV

Le même jour, mademoiselle de Rhodes revint au château, l'air maussade et colère ; elle alla trouver le marquis, et lui dit avec une volubilité de paroles extraordinaire :

— En vérité, mon frère, je ne conçois plus rien à la jeunesse d'aujourd'hui. En sortant de l'église je suis entrée chez madame de Méhul, qui m'en a appris de belles! Sais-tu où M. Jules passe son temps? chez Hermant. C'est dans la boutique de cet homme que l'unique héritier de la maison de Rhodes est vu à toute heure du jour. Aussi, déjà mille commérages circulent dans le bourg. — On dit que le comte va perdre cette petite Eliza; mais ce qu'il y a d'intolérable, c'est que M. le maire a dit hier à madame Méhul que mon neveu allait épouser cette jeune fille.

— Que m'importent ces caquetages? — personne ne croira une pareille absurdité, reprit le marquis avec humeur.

— Je ne voudrais pas en répondre ; nous sommes dans le siècle des extravagances, lui répliqua mademoiselle de Rhodes, en appuyant ces paroles d'un mouvement de tête qui menaçait continuelle-

ment le monde d'épouvantables malheurs.

— Cela n'ira pas jusque là, dit le marquis.

— Savez-vous, monsieur Jules, psalmodia mademoiselle de Rhodes au comte qui entra tout-à-coup, le beau bruit que vous faites ?

— Je croyais trouver le repos en Bretagne. Où se cacher si dans cette bourgade on fait encore du bruit ?

— Mais, monsieur, je ne sache pas que vous deviez tant mépriser l'opinion des gens de province. Vous avouerez que votre assiduité chez Hermant est au moins inconvenante ; vous devez respecter la réputation d'Eliza ; c'est la protégée de votre père.

— Quel est le sot qui a osé prononcer une parole sur la réputation de mademoiselle Eliza ?

— Vous vous emportez, mon neveu ! Est-il bien étonnant que l'on cause lorsque

l'on vous voit chaque jour chez cette petite?

— Je ferai bientôt cesser ces bavardages.

Le marquis et sa sœur se regardèrent avec effroi.

— Est-ce que tu nous quittes? dit le marquis.

— Je n'ai pas dit un mot de cela.

— Madame de Mehul aurait-elle dit vrai? murmura entre ses dents mademoiselle de Rhodes d'un ton d'humeur.

— Et qu'a dit madame de Mehul? demanda le comte.

— Laisse tout cela, ma bonne amie, dit le marquis à sa sœur; que t'importent ces criailleries? mon fils n'est pas fou.

— Non, mais je pourrais passer pour tel au jugement des hommes.

— Jouons-nous la comédie, mon fils?

— Rien n'est plus sérieux, mon père.

— Je m'y attendais, dit mademoiselle de Rhodes.

— Je viens vous prier, ajouta le comte, de consentir à la demande que je désire faire prochainement.

— Et qui recherchez-vous ? dit le marquis brusquement.

— Mademoiselle Eliza Hermant.

— Je vous croyais extravagant, mais j'avoue que vous m'étonnez.

— Vous y penserez, vous y penserez, mon père, dit le comte ; et il sortit précipitamment.

— Vous me tueriez plutôt que de me faire consentir, cria le vieux gentilhomme.

V

> Ainsi en est-il du jugement des hommes qui veut me suivre partout, me peindre, me figurer, me faire mouvoir à sa fantaisie ; et il croit par là me donner une sorte d'être. Mais au fond, je le sens bien, ce n'est qu'une ombre, qu'une lumière changeante.....
>
> BOSSUET. *Discours sur la vie cachée.*

Le lendemain, le bon curé rentrait au presbytère, la figure calme comme de coutume, heureux du bien qu'il avait fait la veille, et de la pensée de celui qu'il allait faire dans la journée.

Le comte de Rhodes avait passé la nuit sans se coucher ; sa fenêtre ouverte laissait voir un spectacle magique. Le ciel étincelant d'étoiles, la tranquillité rêveuse de la nature, le léger murmure du vent dans les chênes, et le bruit solennel de la mer, frappaient douloureusement ce cœur déchiré par les orages. Oh ! que les étroits préjugés sociaux torturaient amèrement cette âme dédaigneuse !

Il s'éleva en lui une pensée, comme une prière ; mais un désespérant sourire contracta ses lèvres, et il tomba dans une atonie glacée.

Au jour, il s'étendit sur un lit, et un sommeil lourd engourdit son âme souffrante.

Vers huit heures, il se rendit au presbytère, et rencontra le curé sur sa porte ; — il monta dans la chambre du prêtre.

— Vous êtes pâle, et vous avez l'air malade, monsieur, dit le vieux prêtre ; quelle mauvaise nouvelle m'apportez-vous ?

—Monsieur le curé, je suis bien à plaindre ; les préjugés de mon père me tueront.

— Mais, monsieur, les convenances... songez donc...

— Et vous aussi, monsieur !

— Pardonnez-moi ; je sais que vous n'accueillerez pas à l'instant les conseils de sagesse que je vais vous donner, mais vous y penserez. Vous n'êtes pas le centième jeune homme que j'aie vu dans cette anxiété ; beaucoup ont suivi mes avis, et tous m'ont remercié. Il n'y a de bonheur (et encore de bonheur) dans le mariage que lorsqu'il est basé à la fois sur l'affection et les convenances. Hors de là, malheur et désespoir. —A vos yeux, monsieur, tous ces préjugés sont de vains obstacles ; vous les traitez de chimères. Quelles chimères que celles qui désolent toute une famille et désorganisent tant d'existences !

Je vous en prie en grâce, monsieur le

comte, attendez seulement un an. Voyagez, essayez de vous distraire de cette passion ; vous serez étonné, dans quelques années, que son souvenir tienne si peu de place dans votre vie.

Le comte quitta le prêtre en lui faisant un salut froidement cérémonieux.

Homme de marbre, se disait-il, qui passe sa vie à lire des prières qu'il ne comprend pas ; véritable mécanique morale qui ne connaît rien au monde passionné ; élevé dans un séminaire entre les conseils spécieux des vieux prêtres et la candeur des jeunes paysans qui remplissent ces asiles. Va dire ton bréviaire et jouer le piquet de mon père ; poursuis ton insignifiante vie, et tu seras récompensé de tes glorieux efforts.

Mais ne crois pas que je puisse être ébranlé par tes innocents discours. — A toi la paix, à moi les orages et les malheurs! — Chacun sa destinée. — Ton bonheur à

toi ne saurait être le mien ; à mes yeux il est ridicule. Aussi, pourquoi allais-je demander des avis à ce vieux bonhomme? Il paraît que l'amour abat bien une intelligence, puisque j'ai pu croire ce bavard de village au-dessus de moi. — Malgré vous tous, hommes de raison, hommes positifs et sages, ma résolution s'accomplira! Je ne reculerai jamais devant de tels obstacles.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis le départ de Jules de Rhodes, lorsque le marquis se présenta au presbytère.

Le vieux gentilhomme était dans un accès de colère ; c'étaient des imprécations risibles contre le siècle, contre ces idées nouvelles qui répandent partout le venin de leur délire, et la preuve qui venait le lui démontrer jusqu'à l'évidence, c'était le mariage de son fils.

— En vérité, monsieur le curé, je suis bien à plaindre de ne pas être mort avant

cette extravagance ! Le nom de la maison de Rhodes flétri, déshonoré, conspué, accouplé à celui de mon valet de chambre ! Certes, ce sera une des plus étonnantes folies de cette époque.

— N'exagérons rien, monsieur le mar quis.

— Etes-vous libéral aussi, vous ?

— En vérité, je n'en sais trop rien, répondit le curé en souriant.

— Je vous trouve extraordinaire.

— Sans doute, monsieur, je sens vivement combien il serait agréable pour vous de marier monsieur votre fils à votre goût, de vous allier à une famille qui embellirait votre intérieur ; je respecte infiniment votre honorable race, et quoique les préjugés de la naissance aient été cruellement sapés de nos jours, je sais quelles racines profondes ils ont encore dans beaucoup de têtes ; mais enfin monsieur votre fils ne les a pas ces idées ; il est évident qu'il

les dédaigne. Vous ne pourrez donc pas lui faire un crime de ne point les regarder comme un invincible obstacle à son bonheur.

— Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à entendre de semblables paroles ici. Je croyais que vous n'étiez pas gâté par les idées des jacobins.

— Monsieur le marquis, vous êtes malheureux, irrité, et conséquemment injuste (je vous demande pardon), mais je n'en continuerai pas moins à vous dire ce que je pense.

Je suis loin de vous engager à consentir immédiatement au mariage de monsieur votre fils. Obtenez de lui qu'il attende un an ; si à cette époque cette passion dure encore, vous éviterez, par votre consentement, un éclat déplorable, et je crois, monsieur, que vous aurez obéi à l'esprit de l'Évangile. — On peut espérer qu'une année d'absence vaincra M. le comte.

Le marquis sortit, courroucé contre le prêtre.

—Jacobin comme les autres ! se disait-il. On ne s'attendrait pas à une telle déraison chez un ecclésiastique ; mais cet homme est le fils d'un paysan, et en secret la noblesse choque ces messieurs.

En rentrant chez lui, le marquis trouva une lettre de son fils, conçue en ces termes :

« MON PÈRE,

» Je suis malheureux de vous affliger, mais je renoncerai plutôt à la vie qu'à ce mariage.

» Je vous supplie donc de ne pas refuser votre approbation.

» Je suis toujours votre affectionné et respectueux fils.

» Comte DE RHODES. »

—C'est une sommation en forme ; il a

voulu me prévenir que si je refusais, il allait agir malgré moi.

Il répondit :

« Monsieur le comte,

» Je vous trouve bien hardi, après la conversation d'hier soir. Croyez-vous donc qu'une nuit ait ainsi le pouvoir de changer les idées de toute ma vie?

» Je ne consentirai jamais à une union qui déshonorerait ma famille. — Ce qui m'étonne, c'est que j'aie à vous répéter cela.

» Je ne cesse pas de me dire votre tendre père.

» Marquis de Rhodes. »

Pendant que ceci se passait, le pauvre curé, tout meurtri des deux combats acharnés qu'il venait de soutenir, sortit pour aller chez M. Hermant. Il trouva le bon

marchand seul sur le seuil de sa porte.

—Ah! soyez le bien-venu, monsieur le curé. Eliza est malade; elle a eu de la fièvre cette nuit; elle se plaint d'un violent mal de tête. Je crois que la chère enfant me cache des chagrins. Je redoute de grands malheurs, monsieur le curé (le pauvre homme essuyait une larme qui tombait sur sa joue). Imaginez-vous que M. le marquis m'a reçu hier soir comme un étranger quand je me suis présenté chez lui.

—Chacun a ses épreuves, mon pauvre monsieur; mais il faut avoir confiance dans le ciel.

A ces mots, le curé entra dans la maison, et le père alla demander à Eliza si elle voulait voir M. le curé.

La jeune fille trembla, et dit oui. — M. Hermant les laissa seuls.

A l'aspect du prêtre, elle rougit et cacha sa tête dans ses mains.

— Oh ! monsieur, s'écria-t-elle, je suis bien malheureuse !

— Je le sais , mademoiselle. Mais dites-moi, parlez avec la franchise que je crois mériter : aimez-vous M. le comte de Rhodes?

— Ah ! monsieur, plus que mon père !

— Pauvre enfant ! (Après un instant de silence :) Vous connaissez les obstacles qui s'opposent à votre bonheur. La vie positive ne s'arrange guère au gré des passions de la jeunesse, et soyez sûre que l'on ne brave jamais impunément l'autorité d'un père. Il y a quelque chose de sacré dans cette volonté, que tout homme doit écouter avec respect. Le bonheur de la désobéissance serait court, et le malheur durerait toute la vie. Je pense donc que Dieu veut que vous renonciez à des projets qui ne pourraient qu'empoisonner votre vie et celle des autres. — Allons, ma pauvre enfant, tâchez de moins pleurer , car votre brave père est bien à plain-

dre. Songez qu'il n'a que vous sur la terre. — Je vous parais bien dur, bien cruel, n'est-ce pas ? Ce n'est pas cependant la première douleur de ce genre que j'observe. — Croyez-moi, vous guérirez.

— Jamais ! murmura la jeune fille.

VI

> Dixi ego in corde meo : Vadam et affluam deliciis, et fruar bonis. Et vidi quòd hoc quoque esset vanitas.
>
> ECCLESIASTES.
>
> Et j'ai dit dans mon cœur : J'irai et je nagerai dans les délices, et je jouirai des biens ; et j'ai vu que cela aussi était vanité.

Le comte était résolu à demander lui-même à M. Hermant la main de sa fille, le lendemain des scènes que nous venons de tracer. Mais, comme il allait se rendre dans le bourg, il surprit son père assis

dans une tonnelle du jardin et fondant en larmes.

Il s'éloigna : la douleur du vieillard saisit son cœur, tandis que sa colère n'avait réussi qu'à l'exaspérer. Trois jours se passèrent en déchirements horribles, en projets aussitôt abandonnés que conçus, en sanglots, en rêves affreux. Il se rendait le soir sur la grève solitaire, et là combattait contre les plus effroyables tentations. Le marquis effrayé le faisait suivre de loin pendant ces courses ; car il savait que l'âme énergique de son fils pouvait prendre toutes les résolutions, et la lutte qu'il le voyait soutenir lui inspirait un attendrissement peu ordinaire au cœur du vieux gentilhomme.

Enfin, le matin du quatrième jour, le comte décacheta la lettre suivante :

« Monsieur le Comte,

» Il faut renoncer à tous nos projets. —

C'est après quatre jours de douleur et de larmes que j'ai pu réussir à écrire cette ligne.

» N'allez pas accuser mon cœur, il vous aime comme il n'aimera jamais, et désormais ma vie est tracée : je resterai avec mon père tant que Dieu me le conservera. Quand je deviendrai solitaire dans le monde, je me ferai religieuse; l'amour divin pourra seul offrir à Eliza quelque compensation sur la terre. Dieu me pardonne ce blasphème!

» Si j'entrais dans votre famille malgré votre père, Dieu maudirait notre union (M. le curé me l'a encore fait entendre). Puis en vérité, suis-je capable de vous tenir lieu de tout, quand j'aurai isolé votre existence? J'aurais à me reprocher tous les malheurs qui suivraient; et c'est ainsi que je récompenserais M. le marquis de l'éducation et de tous les bienfaits que je lui dois!

» Non, monsieur Jules, je ne chargerai

pas à ce point ma conscience; votre souvenir me fera vivre. Vous voudrez bien encore quelquefois m'appeler votre amie, et quand je serai tentée de m'abandonner au désespoir, je me mettrai à genoux et je prierai le ciel.

» Adieu. »

Il était tombé bien des pleurs sur cette lettre ; quelques mots en étaient presque effacés. Le comte la relut dix fois.

— Ainsi donc, se disait-il, je vais laisser le bonheur de ma vie entière se briser sur ces frêles écueils ! Parce qu'un vieux prêtre a répété à Eliza quelques lieux communs de morale bien surannés, mon existence va se traîner péniblement dans une agonie lente et affreuse ! L'amour divin !... beau mot, énigme qui me fuit ! — C'est bien pour elle. — Cette pensée m'est amère. — Ainsi elle arrange sa vie déjà. — Elle aimera Dieu. — Et moi qui n'aimerai rien,

je serai donc seul à plaindre ! je serai destiné à souffrir pour ne pas affliger mon père ! Après tout, sa douleur est-elle si juste?... Quand il aura pleuré trois ou quatre fois il n'y songera plus ! son jardin et son piquet le tireront de là... Et moi j'irais faire de mes jours une longue torture! — Eliza ! j'accomplirai mes serments! Tu seras ma femme malgré ta lettre et tous les gothiques préjugés qui m'entourent. — Il serait plaisant que j'allasse, moi contempteur de toutes ces guenilles, leur livrer mon avenir !

Il écrivit :

« MA CHÈRE ELIZA,

» Vous avez beau jouer la résignation, j'ai lu le sens caché sous l'apparente tranquillité de votre lettre. Il vous a fallu quatre jours d'une lutte acharnée, d'influences

de toutes sortes, pour vous donner la force d'écrire ces lignes.

» Pauvre amie ! que de souffrances dans nos cœurs pendant ce court espace de temps ! Il y a une chose qui m'étonne, c'est que l'on puisse les supporter sans mourir.

» Eh bien, je vous l'avouerai, et moi aussi, plusieurs fois, depuis ces jours de tourments, j'ai renoncé à vous. Je ne me jetais point dans les idées religieuses : elles ne sont pas un port pour moi. L'espérance d'une mort prompte, une pensée de suicide, voilà ce qui était devant mes yeux ! — Mais quand votre image revenait se peindre à mon imagination, et que l'idée de perdre le seul être que j'aime sur la terre faisait défaillir mon cœur, je me reprochais comme un crime de renoncer à vous et je souffrais moins.

» Eliza, vous serez à moi, je le jure ! tous les prêtres et tous les marquis du monde

n'y feront rien. — Votre volonté elle-même ne peut empêcher cet arrêt de la destinée.

» J. de Rhodes. »

A peine le comte de Rhodes avait-il terminé cette lettre qu'il vit entrer son père. Le vieillard était pâle et amaigri; toute expression de colère avait disparu de son visage; une douleur réelle et profonde s'y faisait remarquer. La seule passion qui existât encore en lui, le sentiment de la dignité de sa race, donnait à toute sa personne une majesté inaccoutumée.

— Jules, il faut que je vous parle encore une fois, dit le marquis d'un air sombre, mais sans aigreur. Je connais les sarcasmes dont chacun flétrit aujourd'hui les sentiments les plus nobles et les plus naturels; on affecte de mépriser la plus sainte propriété de l'homme, un nom illustré depuis des siècles, agrandi par une longue suite de vertus et de courage héroïque; on appelle

préjugés ce sentiment si fertile en dévouements sublimes qui a été la gloire de la monarchie française, ce sentiment qui a sauvé l'Europe de l'invasion des barbares... cet amour des grandes choses qui nous est transmis avec le sang, et qui est pour moi une religion. Plus l'aristocratie a été éprouvée par le malheur des temps, plus je me suis attaché à ses principes. — Sache donc bien, mon fils, ajouta le vieillard avec une voix tremblante et des yeux qui se mouillèrent de larmes ; sache que tu ne froisseras pas en moi quelques idées subalternes, mais celles qui sont le fond de ma vie.

Comme toute douleur vraie, les accents du marquis touchèrent profondément Jules de Rhodes, et lorsque son père le quitta, il fut saisi d'une tristesse étrange. Les caractères forts et généreux se révoltent contre la colère et fléchissent devant les larmes. Tant que le marquis avait parlé au nom

de l'autorité paternelle, le fier enfant d'un siècle révolté contre toute puissance ne sentait dans son cœur que la force de cette passion, qui faisait pâlir toute autre idée; mais lorsque le vieux gentilhomme, dépouillant l'arrogance du despotisme, raisonna avec son fils et lui montra les tourments de son âme, Jules de Rhodes fut ébranlé; il y eut en lui un grand remords de cette douleur, sous laquelle fléchissait la tête blanche de son père. La nuit entière se passa en luttes contre lui-même; mais il ne put dompter ce sentiment terrible qui s'accroît par les combats et renverse tous les obstacles.

Au matin, la lettre que le comte de Rhodes avait gardée fut remise à la jeune fille. Le comte donna à son père huit jours de réflexion; puis il renouvela ses démarches qui eurent le même résultat. Alors il quitta la maison paternelle, non sans verser des larmes; mais sa résolution était inébranlable.

Les formalités que la loi impose entraînèrent du temps ; — ce fut une vie d'enchantement, de douce intimité ; les délices d'un amour pur et profond coloraient l'avenir. C'était un isolement parfait de toutes les corruptions sociales, une sorte d'existence à part, une fraîche oasis au milieu des déserts nus que le monde présente aujourd'hui. Ineffable rêve de bonheur, dont la réalité n'est pas ! C'était une croyance que cet état d'extase ne devait pas finir ! L'éternité dans le bonheur ! Et quand on songe que toute cette joie tombait sur un cœur qui ne croyait plus à la joie, qui depuis de longues années ne connaissait que dégoût et amertume, on conçoit avec quelle énergie le comte sentait cette situation si suave !

Il y avait bien encore quelque tristesse vague causée par cette séparation du comte et de son père ; mais ce n'était qu'un nuage passager, car le marquis n'était pas pour

son fils un être nécessaire. Nulle sympathie entre eux : séparés depuis long-temps, ils s'écrivaient quelques lettres de convenance. Le marquis appelait son fils un fou; le comte prenait son père pour un sot. Le lecteur jugera.

Il y a bien loin de là à cette amitié profonde qui tient du culte, et qu'un fils éprouve pour son père, lorsqu'une même vie sympathique et intime les a long-temps confondus. C'est dans les solitudes de notre Bretagne, ou dans les vieilles villes de la bonne et savante Allemagne, qu'il faut chercher de nombreux exemples de ces nobles et tendres affections. Hélas ! il y a long-temps que ce n'est plus pour moi qu'un rêve !

M. Hermant attristait aussi parfois Eliza et le comte. Sans doute le brave homme était fier de l'alliance de sa fille ; mais de temps en temps il songeait tristement qu'il

n'irait plus au château ; que M. le marquis, son généreux bienfaiteur, ne le verrait plus sans peine. — Il y avait dans le cœur de cet homme une fidélité exquise, si rare dans nos jours de discordes et de carrières aventureuses ! Il aimait son ancien maître comme le Caleb de Walter Scott. On ne trouve plus guère ces hommes que dans les livres !

Ainsi se passa la vie de ces trois êtres jusqu'au jour du mariage. Déjà depuis long-temps le marquis et mademoiselle de Rhodes avaient quitté la Bretagne, pour n'être pas témoins des commérages et des condoléances que ferait naître cette union, qui les frappait de chagrin et de honte.

Et que l'on ne croie pas que je sois en colère contre le marquis et sa sœur. En vérité, il faudrait pour cela ne connaître que l'épiderme de la société ; les préjugés sont chose si enracinée dans l'esprit de

l'homme, ils sont tellement inhérents à notre vie de salons et de coteries, qu'il faut une force héroïque pour s'en affranchir. Le marquis de Rhodes et sa sœur sont à plaindre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

I

> Dedique cor meum ut scirem prudentiam, atque doctrinam, erroresque et stultitiam; et agnovi quòd in his quoque esset labor, et afflictio spiritus.
>
> ECCLESIASTES.
>
> Et j'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse et la science, les erreurs et la folie; et j'ai reconnu que dans ces choses il y avait encore labeur et affliction d'esprit.

Depuis trois mois M. le comte et madame la comtesse de Rhodes habitent une résidence pittoresque sur une rivière célèbre par ses sites romantiques. La ville

n'est entourée que de fermes ; il y a bien aux environs quelques propriétaires riches, mais le comte a refusé de les voir, et il s'obstine à vivre dans une solitude parfaite.

Éliza a des instants de tristesse, car elle pense à son père qu'elle a laissé seul, et qu'elle chérit toujours comme autrefois. Il faut avouer que M. Hermant est à plaindre. Il est si cruel de vivre isolé quand on a savouré long-temps la douceur du coin du feu, cette vie de famille si intime et si bonne ! Maintenant se promener seul dans son jardin, n'avoir plus cette belle Éliza, à qui il faisait remarquer le progrès de ses pêchers aux fleurs roses, ou le feuillage élégant de ses acacias. Plus de baiser filial le matin, quand cette charmante jeune fille s'inquiétait de la santé de son père ! Pauvre Hermant ! être seul à table ! Les repas sont si fastidieux! les mets si fades ! Le père d'Éliza était tenté de se remarier ; il

en avait écrit à sa fille, qui désirait en causer avec lui. Elle voulait d'ailleurs connaître la femme qui devait partager le sort du brave homme.

Le comte lisait près de la fenêtre; la jeune femme s'approcha de lui avec timidité, et s'appuya sur le dos du fauteuil de son mari.

— Mon bon ami, j'ai un petit voyage à faire.

— Où donc encore? Depuis trois mois, tu as déjà passé quinze jours chez ton père; il me semble que c'est bien raisonnable.

— C'est qu'il a besoin de moi.

— Est-il malade?

— Non, mon ami.

— Désire-t-il quelque somme? Nous avons des économies à son service.

— Non, je t'assure.

— Ton voyage m'a bien l'air d'une fantaisie.

— Tu es toujours ainsi... Mon père veut se marier.

— Eh bien! que nous importe?

— Que *vous* importe? peut-être M. le comte, mais à moi!

— Tu m'as mal compris.

— Trop bien, mon pauvre Jules; malgré toi les préjugés de ta famille te dominent. Ton intelligence, tes études, tout a été vain; tu es de ta race.

— Mais songe donc à la vie que je mène ici lorsque tu n'y es pas; c'est bien en vérité la plus sotte existence!

— Tu me sembles quelquefois ennuyé, même lorsque j'y suis.

— A plus forte raison quand je me trouve seul.

— Sais-tu que mon père est bien à plaindre! nous ne nous étions jamais quittés.

—Je conçois. Écris-lui; tu peux, par correspondance, traiter ce sujet parfaitement,

et quand tout sera arrangé, tu iras à ses noces.

— Tu n'y viendras pas?

— Si tu le désires : je n'ai pas refusé.

— Je ne voudrais pas cependant te faire honte.

Le comte fronça le sourcil et sortit.

Éliza se prit à pleurer amèrement : elle avait cru quelque temps son mari exempt de toutes ces idées étroites, et quand elle découvrit qu'il rougissait de son père, ce fut pour elle un sentiment bien pénible; mais sa piété filiale en augmenta.

O puissance des préjugés! cet homme si dédaigneux de ceux des autres, si fier de son mépris pour les sottises de l'espèce! le voilà vaincu, brisé par ces petitesses aristocratiques dont il s'est tant moqué! Il a beau faire; il rira momentanément de lui-même; il haussera les épaules à la pensée de sa morgue; mais cette boutique lui scintille continuellement devant les yeux, le

sourire sardonique qu'il croit voir errer sur la bouche de toutes les femmes nobles lui crispe les nerfs.

Quand l'époque de la noce de son beau-père fut venue, il se trouva pris de maux de tête qui l'empêchèrent de s'y rendre. La comtesse le quitta la tristesse dans le cœur.

Le voilà seul!... seul avec les luttes de son âme. Que d'amertume en lui! Ce bonheur qu'il avait cru trouver se fane déjà! Éliza est si tranquille : quelques larmes causées par le souvenir de son brave père, quelque tristesse, mais pas d'orages. Cette femme ne le comprend pas. Il s'est trompé! sa dernière espérance se brise. Ainsi sa vie ne lui offre plus qu'une suite monotone de jours sans jouissance. — Et après? il ne sait pas : peut-être rien! — peut-être!

Malheureux! il a tari la source de toutes les impressions douces et naturelles! Ces

trésors que Dieu a mis dans le cœur de l'homme sont épuisés dans le sien. — Il y a peu d'années, il croyait encore à la science ; il s'était dit comme Fichte :

« C'est à tort que jusqu'à ce moment je me suis persuadé savoir quelque chose sur moi, sur ma destination. S'il est vrai que je sache seulement ce que j'ai appris par l'expérience ou la réflexion, je n'en sais réellement quoi que ce soit. Je sais seulement ce que d'autres que moi prétendent en savoir ; et tout ce que je puis être fondé à en affirmer par moi-même, c'est que j'en ai entendu dire ou ceci ou cela. Ainsi, moi, qui, pour l'acquisition de certaines connaissances sans aucune importance véritable, me suis souvent donné tant de soucis ; sur ce sujet, celui de tous le plus digne d'exciter vivement mon intérêt, je m'en suis remis à des étrangers ; je leur ai supposé une sympathie pour les grands intérêts de l'humanité, un esprit sérieux

pour s'en occuper, une autorité pour en décider que je ne trouvais pas en moi. C'était les priser bien au-dessus de moi-même.

» Cependant, comme ce qu'ils savent, c'est par leurs propres réflexions qu'ils l'ont appris, et que je suis moi-même un être d'une même nature qu'eux, doué des mêmes facultés, le même moyen m'aurait sans doute conduit au même but. Encore une fois, je me suis donc placé bien bas à mon propre tribunal.

» Mais je suis résolu à ce qu'il n'en soit plus ainsi ; à compter de ce moment je prétends rentrer dans tous mes droits long-temps négligés, reprendre possession de ma dignité trop long-temps méconnue. Je veux marcher seul et dans ma liberté ; je briserai les liens de tout enseignement extérieur ; je ne subirai plus aucune influence étrangère ; j'étoufferai même tout secret désir qui pourrait naître en moi que mes

travaux fussent couronnés de tels ou tels résultats ; ou, si en cela mon attente était trompée, si mes efforts pour cela demeureraient infructueux, je ferai du moins en sorte que sur le choix de la route que je me déterminerai à suivre, ces désirs ne soient pour rien ; car sur cette route, toute vérité, quoi qu'elle dise, sera la bienvenue; ce que je veux, c'est savoir. Je veux savoir avec la même certitude que je sais que ce plancher me portera si je marche dessus, que ce feu me brûlera si je le touche ; je veux savoir, dis-je, ce que je suis et ce que je deviendrai. *S'il ne m'est point donné de le savoir, je saurai du moins cela.* Je mettrai alors tout mon courage à me soumettre avec résignation à ce triste et douloureux mécompte. »

Hélas ! le comte de Rhodes était parvenu à ce degré de science qui nous permet de dire : Que sais-je? Mais loin de trouver le

repos dans ce laborieux scepticisme, c'était pour lui un tourment de toutes les minutes.

Il relisait alors ces éloquentes leçons qui eurent tant de retentissement en France. Victor Cousin avait puisé en Allemagne, au prix de sa liberté, les trésors philosophiques dont il enrichissait sa patrie : qui ne se souvient de l'effet magique de cette prédication? La pensée électrique du professeur parcourut, comme l'éclair, toutes les provinces françaises, et y réchauffa les imaginations engourdies.

C'était en effet une merveilleuse philosophie pour une génération sans croyance que cette large tolérance que présentait une portion de vérité éparse dans chaque système; et c'était dit avec une puissance de parole telle, qu'il faut chercher dans ce siècle pour lui trouver une rivale. D'ailleurs, il y avait si loin de la frivolité igno-

rante de Voltaire et de son époque, à cette éloquence si grave et si orientale tout à la fois.

Le comte de Rhodes s'arrêta long-temps sur ce passage où le professeur entrevoit la vérité philosophique du mystère de la Trinité.

Cette profession de foi appuyée sur la raison humaine, prononcée en public par la plus éloquente voix de l'école éclectique, ébranlait l'imagination du sceptique. Son regard brûlant dévorait ces pages qui flagellent impitoyablement l'ignorance incrédule lorsqu'elle s'écrie : Je ne crois pas des choses incompréhensibles !

Mais l'amour s'éteignait chaque jour en lui ; le malheureux devenait un homme de chiffres et de démonstrations. — Plus d'élan ! le battement de son cœur s'arrêtait. La religion ne lui était pas démontrée mathématiquement : — il ne crut pas. Et le

chèvrefeuille qui embaume sa fenêtre l'est-il? Oh! malheur à celui qui n'est plus soumis à la puissance d'amour, malheur à ceux qui l'entourent, malheur à ceux qui l'aiment!

II

> Cunctæ res difficiles; non potest eas homo explicare sermone.
>
> Ecclesiastes.
>
> Toutes choses sont difficiles; la parole de l'homme ne peut les expliquer.

La comtesse était revenue depuis plusieurs jours. Il y avait eu entre les époux une nouvelle explication sur l'indisposition du comte ; quelque aigreur s'en était

suivie, et depuis ce moment une gêne singulière existait dans leurs relations. Cependant le cœur aimant d'Eliza ne pouvait se souvenir long-temps de cet orage, et elle mit tant de douceur et de grâce dans ses paroles, que le comte revint bientôt à cette vie intime et confiante qui avait enchanté les débuts de leur ménage.

Un jour il entra dans la chambre de sa femme, le front chargé de nuages, l'œil triste; il était en proie au *spleen*. Eliza brodait; il ouvrit un livre jeté sur des gazes près d'elle : c'était l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il lut ces mots :

« Heureux ceux qui connaissent leur cœur, et qui, par les travaux de chaque jour, se préparent et s'étudient de plus en plus à pénétrer les secrets du ciel !

» Heureux ceux qui mettant leur joie à s'occuper de Dieu, se dégagent de tous les embarras du siècle ! . . . .

. . . .

» Je suis votre salut, votre paix et votre vie.

» Attachez-vous à moi, et vous trouverez la paix.

» Laissez tout ce qui est passager, et ne cherchez que ce qui est éternel. »

Le comte resta silencieux quelques minutes, puis il dit d'une voix triste :

— Et quel homme cependant a cherché de meilleure foi la vérité que moi? Qui a plus travaillé à se dépouiller de toutes ses passions, de tous les préjugés que l'éducation nous donne? Qui a demandé avec plus d'ardeur la paix et la vie? La paix!... Oh! va, j'en ai soif, car ma poitrine brûle, et je me débats en vain contre les tortures qui m'accablent. — Toute cette mysticité me fait sourire; — j'ai presque de la colère en songeant que tu t'en nourris.

— Il y a long-temps que je prie Dieu pour toi, mon ami.

— Tes prières ont une grande vertu!

— Si tu ne veux pas te guérir !

— Je vous admire, vous, âmes tranquilles, que le doute n'a jamais ravagées, que des passions terribles n'ont jamais étreintes ! Sais-tu que j'ai plus souffert dans deux heures de combat que toi dans toute ta vie ? Sais tu que souvent je crains de devenir fou ? Je sens à tout moment que je n'ai qu'un point à franchir pour arriver là...

— Pauvre Jules !... (Après un instant de silence.) Mais enfin que crois-tu ?

— Quelquefois je crois en Dieu.

— Quelquefois !

— Ce mot t'étonne. Le plus souvent je ne crois à rien. Je n'oserais pas dire que Dieu n'est pas ; je ne sais ; mais si tu pouvais comprendre tout ce qu'il y a de douleur dans ce doute !

— Mais ton âme ?

— Mon âme !... autre mystère !

— Ainsi donc tu ne crois pas à une autre

vie? Tu crois que cet amour que Dieu a mis en nous doit s'éteindre! Oh! va, si tu m'aimais comme je t'aime, tu croirais!

— Heureuse femme!

— Heureuse, dis-tu? Je le serais, si je pouvais espérer de t'entraîner avec moi dans le ciel! Mais comment veux-tu que je vive, si je te vois destiné à un éternel malheur? car c'est ma foi! Non, tu ne mourras pas ainsi; tu reviendras à la raison. — J'entourerai ton existence de tant d'amour, que tu ne croiras pas que cette puissance d'aimer appartienne à un être mortel. Tu seras chrétien; tu adoreras mon Dieu, à genoux près de moi. Jules! mon bien-aimé, n'est-ce pas?

— Tu es un aimable prédicateur.

Quoique ces paroles fussent prononcées d'un air gracieux, elles affligèrent l'âme d'Eliza; elles lui apprirent son impuis-

sance sur cet homme, qui se croyait si supérieur à elle.

Aussi elle avait des heures d'une inexprimable tristesse ; et sa pensée se portait souvent vers une jeune personne qui avait passé deux années avec elle au couvent, et qui lui était demeurée bien chère.

Enfin son cœur déborda, et elle prit l'habitude d'écrire chaque semaine à mademoiselle Mérole. — Ces lettres ont été conservées.

III

Confidences de Femme.

In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Qualunque in creatura è di bontate.
DANTE.

En toi la commisération, en toi la piété, en toi la grandeur, en toi se réunit tout ce qu'il y a de bonté dans la créature.

« Sans doute, je suis heureuse, ma chère Eugénie ; mon mari m'aime, et tu sais que j'ai pour lui l'attachement le plus profond ; — et cependant je ne puis me pré-

server d'un sentiment de vague tristesse ; je me surprends dans des rêveries sans fin qui mouillent mes yeux de larmes.

» Ce matin, j'ai été constamment au couvent avec toi, mon amie. Je revoyais les lieux que nous avons tant de fois parcourus : notre cellule, la grande cour, le jardin. Je suis tombée dans ma lente et minutieuse souvenance de nos occupations, de nos projets de vie religieuse, que tu peux encore réaliser, toi. Te souviens-tu que la vie du monde nous semblait bruyante et fastidieuse? Comme nous portions envie à cette bonne sœur Blanche, qui nous semblait avoir atteint le sommet le plus élevé de la gloire!

» Cette vertueuse sœur, je l'entends encore nous lire chaque jour un chapitre de l'*Imitation.* Je n'ai pas perdu l'habitude de cette lecture ; ce livre me suit partout. C'est un rare conseiller, mon amie ;

mais surtout quand l'âme est triste, tu sais, d'une de ces tristesses qu'on ne comprend pas ; oh ! alors il devient un consolateur divin ! Je t'assure qu'on peut vivre de cet amour seul, et que la vie doit être pleine. Dieu a disposé autrement de moi.

» Depuis quelques jours, j'éprouve plus que d'ordinaire le besoin de te voir. — Que je serais heureuse si j'entendais ta voix ! Quand je songe qu'il y a un an que je ne t'ai embrassée, mon inséparable ! Je me rappelle l'intimité dans laquelle nous avons passé nos deux années de couvent ; et il me semble que Dieu nous réunira.

» Sais-tu que mon mari me rend philosophe ? Je me suis mise à méditer sur notre liaison ; il y a vraiment du mystère dans tout cela, quelque chose d'invisible et de tout-puissant dans ces liens sympathiques.

— J'arrive au couvent ; sur deux cents élèves, mon âme va tout de suite deviner la tienne ; elle y pénètre, elle s'y attache, elle l'aime, et en voilà pour la vie ! Maintenant que les années et les distances nous séparent, tu seras toujours pour moi une partie de mon existence, une suave pensée, un sujet de bonheur ou de larmes. — Je t'assure que c'est merveilleux, et que mon mari m'a dit de bien admirables choses là-dessus. A propos de notre amitié, il m'a dit qu'elle nous honorait toutes deux. — Il ajouta : Ces liaisons intimes entre femmes sont très rares ; elles sont plus communes dans notre sexe. — Vous êtes toutes un peu jalouses les unes des autres, et quelle que soit l'amitié qui vous lie, vous avez bien de la peine à ne pas bouder quand votre amie a un chapeau plus joli que le vôtre.

» J'ai voulu nous défendre, mais il m'a

prouvé que son observation était fondée. Jules est bien plus fort que moi en discussion, et il me semble souvent qu'il a tort sans que je puisse le combattre.

» Je t'écrirai dans deux ou trois jours. »

IV

« Je me suis promenée long-temps ce matin dans le vallon romantique qui est à la porte du jardin. Je voudrais le parcourir avec toi, ma chère Eugénie. — Je n'a-

vais jamais senti comme ce matin toute la mélancolie de ce site; il y avait une triste harmonie entre la nature et mon âme. Je suis descendue vers un bouquet d'arbres dont la rivière baigne les pieds. L'eau était si claire et si transparente! Une barque glissait lentement sur ce miroir étincelant des rayons du soleil. — Je l'ai suivie long-temps l'œil humide.

» J'ai fini par me demander la cause de cet état de tristesse et de rêverie, et j'ai eu peur!... Ma pauvre amie, c'est cruel, c'est affreux; j'ai voulu me le cacher long-temps, mais je ne le peux plus. Je le vois, — Jules ne m'aime déjà plus comme il y a deux mois. — Est-ce que tous les hommes seraient ainsi? Je le pense; car il faut qu'il m'ait bien aimée pour avoir vaincu toutes les difficultés qui s'opposaient à notre union. Il a fallu dompter l'orgueil de cette classe noble, qui est la sienne, combattre la volonté de son père,

se brouiller avec toute sa famille. — Eh bien! il a tout surmonté! Hélas! j'aurais cru...

» Je m'effraie peut-être trop encore; les hommes sont capricieux; ces nuages passeront. Moi qui l'aime tant! Oh! ce ne seront pas des mois qui useront mon attachement pour lui. — Moi qui n'ai qu'une pensée, celle de son bonheur; qui n'adresse pas au ciel une prière où son nom ne soit mêlé. Je voudrais souffrir, pourvu que chaque souffrance que je supporterais se changeât pour lui en un sentiment de bonheur. Oh! va, je l'aime pour lui. J'ai lu dans je ne sais quel livre que l'amour est égoïste; ce n'est pas celui des femmes.

» Quand je vois son front triste et sombre, quand il cherche à me parler et que la parole hésite à sortir de ses lèvres, je suis saisie d'une grande peine; une voix me dit que c'est à moi de consoler cette âme malade. — Je sais que Dieu nous a

donné une mission de consolation et d'amour ; et chaque fois que je vois une larme que je ne puis sécher, ma conscience me fait un reproche. — Mais lorsque j'ai essayé de calmer le chagrin de Jules, et que j'aperçois pour réponse sur sa bouche un sourire amer et presque sardonique, — oh ! si tu savais comme mon cœur se serre alors !... Je n'ai de soulagement qu'en me jetant aux pieds de Dieu pour le supplier de me donner ce qui me manque, la puissance de guérir les plaies de l'âme.

» Peut-être aussi mon mari n'a-t-il pas assez de confiance en moi. Il a sans doute des chagrins qu'il me cache. C'est encore une pensée bien pénible, et cependant s'il savait avec quelle ardeur j'étudierais ses peines pour les adoucir! Lors même qu'elles blesseraient mon cœur, je ferais mes efforts pour le lui cacher. Peut-être il ne me croit pas capable de comprendre ses hautes pensées. J'ai déjà souvent cru voir que

c'était un malheur d'être trop inférieure à son mari. — D'abord je t'avoue que cette idée me rend quelquefois timide. Quand je songe que le comte de Rhodes était considéré comme une supériorité dans les cercles de Paris (j'ai entendu dire cela au château, long-temps avant mon mariage), je me demande ce que je suis pour partager la vie d'un tel homme ; et cependant s'il m'avait dédaignée, je ne serais pas sa femme.

» Adieu, mon amie ; prie le ciel pour moi. »

V

« Ma chère amie,

» Tu me dis que je suis trop exigeante, et que les chagrins qui m'affligent sont l'œuvre de mon imagination. J'ai relu plusieurs fois ce passage de ta lettre pour me persuader que mes maux étaient imaginaires, et je n'ai pu y réussir. Oh! va,

je ne t'ai pas tout dit encore. Il y a quelque chose qui me fait une peine infinie; c'est que mon mari a honte de ma famille. Je suis ingénieuse à découvrir les moindres signes qui me l'annoncent, et chaque fois que j'en découvre, je suis triste long-temps.

» Il y a surtout en moi un sentiment qui me glace, c'est que je crains d'aimer moins mon père depuis mon mariage. Il y a souvent des pensées amères qui me traversent le front avec la rapidité de l'éclair. —Elles me font peur.—Mon pauvre père, qui est si bon, qui m'a élevée avec tant de tendresse, qui donnerait sa vie pour son enfant! — Je sais bien que tous ces fantômes de mon cerveau sont ridicules, et que je l'aime comme autrefois. Cependant, lorsque ces folies m'assiégent, je me mets à prier Dieu pour lui de tout mon cœur.

» Prends bien garde qu'on ne voie mes lettres, j'en serais désespérée; il n'y a que

toi dans le monde qui doives connaître tous les mystères de mon cœur.

» Je commence à croire, ma bonne amie, que c'est vraiment un malheur de sortir de la position sociale où Dieu nous a placés ; et le bon curé avait raison de chercher à me faire comprendre cette vérité, quand il fut question de notre mariage. Alors j'étais sous l'empire d'une foule d'illusions bien douces. Cependant j'apprécie le bonheur d'être unie à un homme que j'aime de toute mon âme, et je sens que le désespoir se fût emparé de moi si j'avais été forcée de renoncer à Jules. Oh ! que je te souhaite souvent dans notre ermitage ! Si tu savais comme nos bois sont silencieux et vastes ! comme notre rivière est belle ! Viens, mon Eugénie, je t'en prie. »

VI

« Ma chère amie,

» Tu me donnes de bonnes raisons, sans doute; mais elles ne consolent pas mon cœur, qui s'était fait une bien douce espérance de te voir, de causer longuement avec toi. — Hélas! il faudra donc que je t'écrive tout, si je veux avoir tes avis...

» Il y a quelque temps, je priai mon

mari de me conduire à la messe. — Il me répondit que je pouvais me faire accompagner par ma femme de chambre ; qu'il n'avait pas le temps d'y aller ce jour-là. — Je lui fis observer bien doucement que c'était dimanche, et qu'il me ferait plaisir d'entendre la messe. — Ne t'occupe pas de moi, me répondit-il ; que j'aille à la messe ou que je n'y aille pas, c'est absolument égal : chacun sa croyance.

» Le ton avec lequel il prononça ses paroles me fit mal. Depuis, cette discussion est revenue à propos d'un passage de l'*Imitation ;* ma pauvre amie, Jules regarde la religion comme une fable.

» Tu ne peux te faire l'idée du découragement de mon cœur depuis ce jour. Je suis si épuisée de l'aveu que je t'envoie, que je ne continuerai pas à t'écrire aujourd'hui.

» Plains-moi. »

VII

« Tu cherches en vain à me consoler, ma bonne amie; je sais comme toi que cette maladie de l'incrédulité est bien répandue parmi les hommes de notre siècle; mais je ne puis m'accoutumer à cette idée, elle me fait souffrir horriblement. Quoi! lorsque je m'agenouille pour prier Dieu, mon mari

me regarde en pitié, mes espérances d'une autre vie le font sourire! Que me sert de supplier le ciel d'avoir pitié de lui, puisqu'il repousse toutes mes croyances? Et quand je songe à son avenir, quand je pense que cette âme, si énergiquement exprimée dans son regard superbe, doute de son origine divine, oh! mon pauvre cœur se brise! Comment puis-je concevoir un paradis sans lui? Pour moi du bonheur, un bonheur inouï, tandis qu'il sera plongé dans les tourments!... Oh! ma pauvre amie, j'en ai horreur.

» Si nous avons des enfants, je frémis; car Jules a tant d'esprit, il parle avec une éloquence si rare, que ces pauvres petits malheureux prendront malgré eux les idées de leur père. Moi, je n'aurai que de l'amour pour le combattre. Hélas! me croiront-ils?

» Il est plus triste de jour en jour; nos repas commencent à se passer dans le silence.

Je ne sais plus comment le distraire ; il y a long-temps que je ne l'ai vu rire. — S'il m'aimait comme je l'aime ! Mais est-ce que c'est possible ? comment pourrais-je l'aimer, moi, si je ne croyais pas ?

» Sais-tu que ce doute, cette incrédulité doivent jeter sur la vie un voile bien sombre ? Qu'est-ce qu'un amour qui s'éteindra demain, qu'une pensée qui sera morte demain ? O mon Dieu, ayez pitié de nous !

» Si j'ai une fille, mon Eugénie, je ne la marierai jamais avec un homme qui ne sera pas chrétien ; — ce sera ma première question sur son compte. — Que m'importe qu'il soit riche ou d'une famille distinguée ? Ce que je veux, c'est qu'il croie. Je maudis les mères qui donnent leur enfant à un incrédule.

» Pauvres jeunes filles ! comme on se joue de leur bonheur ! on les livre le plus souvent à un homme, parce qu'il a quelques mille francs de rente, sans s'occuper de ce

qu'il est, cet homme. Puis, que l'infortunée pleure pendant vingt ans, qu'importe? — Horrible société! infâme trafic! Mères, vous ne vous souvenez donc plus qu'une femme est tout entière à son mari, qu'elle vit de sa vie, que c'est un marché à jamais? — Et vous aimez vos filles!

» O mon Eugénie, je t'en conjure, ne te marie pas. Je t'assure qu'une fille est folle de se marier. — Dis-moi donc ce que je serais devenue si j'avais épousé Jules sans l'aimer?

» Oh! si Dieu voulait me faire la grâce de le ramener à la religion!

» Prie pour moi! »

VIII

« Que veux-tu que je devienne en présence de tant de génie, moi, pauvre femme sans talent et sans instruction ? Il faudrait un Bossuet pour combattre cet homme dont le regard seul me terrasse.

» Hélas ! je connais aujourd'hui un mal bien cruel, va. Non seulement je ne puis le

convaincre, mais ses paroles éloquentes finissent quelquefois par porter le doute dans mon esprit. Alors j'ai des combats affreux ; je tombe à genoux, et la prière me ramène à l'ardente foi de mes beaux jours.

» Hier soir il m'a trouvée en larmes ; une longue explication a eu lieu entre nous, et nous sommes convenus de ne plus parler de religion. Voilà donc, ma chère amie, ce qu'ont pu produire tous mes efforts !

» Ce matin, il a reçu de Paris une longue lettre et un volume ; il n'a pas encore quitté son cabinet. J'y suis entrée, et il ne m'a même pas aperçue, tant il est occupé de cette étude !

» La pluie tombe ; dès que le ciel sera beau, j'irai me promener seule sur les coteaux qui bordent la rivière. L'aspect de ce paysage calme mon âme.

» Je t'aime. »

IX

Eliza à Eugénie.

Le Chalet.

« Ma chère Eugénie,

» Après la scène que je t'ai racontée hier, je suis rentrée dans ma chambre. Aussitôt que ma porte a été fermée, je me suis jetée à genoux près de mon lit, et mes

pleurs ont coulé en abondance. Mais ces pleurs, ô ma sœur, ne me soulageaient pas ; il me vint des visions du passé.

» Je vis ma mère, et mon petit lit rouge auprès du sien ; après cela, je vis le couvent où nous avons été élevées, ses longs et blancs corridors, sa cour plantée de tilleuls, et le clocher de son église. J'entendis le son de sa cloche, et les concerts des oiseaux qui chantaient au bord de notre étang. Je vis encore notre bonne sœur Blanche, si douce, si riante, image de la quiétude angélique. Tout cela plongea mon âme avide dans un inexprimable bonheur ; mais le frottement de mon pied sur le parquet dissipa ces nuages gracieux, et ma situation présente se dressa devant mes yeux comme un spectre. Je fus prise d'insupportables étouffements, et j'ouvris ma fenêtre au plus vite.

» Le demi-globe de la lune planait au-dessus du cap couronné de sapins ; à sa lueur,

j'entrevoyais le clocher du bourg, qui allongeait dans les ténèbres transparentes du ciel sa flèche effilée ; l'eau de l'étang brillait sous ma fenêtre en ogive ; à l'horizon, la mer étincelait indécise. Je prêtai, avec un ravissement tout céleste, l'oreille au murmure vague et lointain de ses flots.

» Il s'était levé une légère brise qui agitait faiblement les roseaux de l'étang et le feuillage des ormes et des peupliers ; ces bruits se mêlaient au bruit de la cascade et de l'Océan, qui se plaignait le long de ses grèves lointaines et solitaires.

» Tu ne saurais t'imaginer, mon amie, l'effet que produisit sur mon âme ce spectacle magnifique. J'y crus voir une révélation de la bonté, de la beauté de Dieu ; j'ai cru que notre père céleste empruntait le langage de la nature pour parler à sa fille malheureuse, pour calmer son agitation cruelle.

» Minuit sonna ; à cette voix du temps

partie du temple de Dieu, je m'agenouillai et priai sans paroles. Je pleurai, et il me sembla sentir couler sur mon cœur ardent et stérile une eau fraîche et pure.

» Ma bonne Eugénie, la nature n'était plus pour moi un insupportable mystère. J'avais retrouvé l'intelligence de son langage; la foi m'expliquait tout. Je ne disais plus : Pourquoi? Je sentais, j'aimais, cela me suffisait; j'étais heureuse, presque aussi naïve qu'auprès de toi et de sœur Blanche, dans la sainte solitude du monastère. »

X

Eliza à Eugénie.

Le Chalet.

« Jules était toujours dans son cabinet, ma chère amie, et je savais que sa lampe restait allumée jusqu'aux approches du jour. Il ne paraissait auprès de moi qu'un

quart d'heure pour prendre son repas silencieux.

» Oh ! qu'il est douloureux de sentir son insuffisance à soulager les maux d'une âme chère ! Ce qui me torture le plus, c'est de penser que Jules n'a que du mépris pour les consolations que je puis lui porter. Cet homme noble et superbe repousse avec une bouche et un œil dédaigneux le breuvage que lui présente ma main faible et tremblante.

» Ce breuvage, dont ma pieuse mère avait nourri mon âme, est l'amour de Dieu, la foi, mon seul bonheur aujourd'hui sur la terre. Où trouverai-je désormais une fontaine pour rafraîchir mon palais desséché ? Que reste-t-il à la femme, quand le monde d'amour lui échappe ? Et ce monde est peut-être une illusion, une vaine pâture jetée à la pauvreté et à l'ignorance de notre âme. Pitié, mon Dieu, pitié ! Prie pour moi, ma sœur, écris-moi ;

j'ai besoin qu'on me dise que Jules a tort.

» Craignant que cette solitude opiniâtre ne lui fît mal, je m'armai de courage, et me résolus à l'aller trouver dans sa chambre d'étude.

» Je montai lentement l'escalier, et à chaque marche qui m'élevait vers le cabinet de Jules, je sentais mon cœur saisi d'une plus grande défaillance.

» Quand je fus près de la porte, mes genoux se dérobèrent sous moi, mes yeux se couvrirent d'un nuage, et ma main resta suspendue et glacée sur la clef...

» Je priai le ciel, mais la prière n'était que sur mes lèvres ; l'approche de Jules tuait ma ferveur pieuse, et, te l'avouerai-je, j'en avais presque honte. Eugénie, je suis perdue ! Quand je pense à la tombe et au monde invisible, je n'ai plus que des terreurs. O ma mère, ma mère, où donc est ta voix? Pourquoi Dieu défend-il aux morts de communiquer avec les vivants?

» Enfin j'entrai dans le temple du doute et des orages ; Jules était assis devant son secrétaire couvert de livres, de papiers en désordre. Au milieu, était une lampe éteinte ; le front de mon mari était pâle et fatigué ; il dormait d'un sommeil calme.

» Je m'agenouillai près de lui et pris sa main ; je la trouvai froide et humide ; je la portai à mes lèvres. Si j'avais pu prier comme autrefois !

» J'étais là environ depuis vingt minutes, faisant un terrible effort sur moi-même pour retrouver quelque piété, quand Jules s'éveilla..

» — Enfant !

» Puis avec un de ces frémissements de voix si puissants et si terribles :

» — Si tu avais comme moi connu toute l'amertume de la vie, si tu étais descendue plus avant dans les profondeurs de l'âme... tu t'alarmerais moins de mes tourments.

» A ces mots, il me quitta avant que j'eusse pu trouver la force de lui adresser une parole! Cet homme me jettera dans l'abîme.

» Aujourd'hui, Jules m'a dit en dînant :

» — La religion croule, et ses ministres semblent prendre plaisir à hâter sa chute. Notre société, honteuse et pourrie, a tout réduit à sa hauteur. Dans l'école de Paris, j'ai vu des cadavres agités convulsivement par la puissance mystérieuse du galvanisme, et j'ai dit : Voilà l'humanité aujourd'hui! Les yeux brillaient, la bouche s'ouvrait, les membres se tordaient, et quelques insensés s'écriaient devant cet horrible spectacle : Voilà la vie! et moi, plus philosophe qu'eux, je songeais que tel était le siècle.

» Tandis que Jules parlait, je sentais mon âme se saisir de ses paroles; il se faisait en moi comme un craquement horrible, et le monde des idées de ma jeu-

nesse se brisait au son de cette voix funèbre; puis je me trouvai accablée d'une inconcevable tristesse. Qu'est-ce que cela, ma tendre amie?

» — Ta religion s'harmonise-t-elle avec les besoins actuels du monde, avec l'avenir qui se prépare? dit Jules (1).

» Et il abaissa sur sa main son front soucieux et fatigué, et bientôt il reprit brusquement :

» — Si toutefois il se prépare quelque avenir brillant pour le monde, ce qui ne m'est pas du tout prouvé.

» Faudra-t-il, mon Eugénie, que je perde

(1) Le comte, qui, après tout, n'est que l'écho des bavardages imprimés chaque jour, est bienheureux d'avoir sa femme pour adversaire. Qui ne voit maintenant la faiblesse de cette objection? Cela veut dire, tout bonnement, que le pouvoir politique de l'église, tel qu'il existait au moyen âge, ne convient pas à notre temps.—Où est le malheur? et en quoi ce pouvoir tient-il à l'essence du catholicisme?

Un Commentateur.

une à une toutes les croyances de mon cœur? En vérité, j'en deviendrai folle.

» Vers le soir, nous allâmes nous promener aux bords de cette blanche et petite rivière qui me consolait tant, qui m'inspirait tant de piété et de ce que Jules appelle *poésie*. La nature était parée de ses grâces les plus célestes ; tous les bocages chantaient, une multitude de fleurs exhalaient vers le ciel un encens virginal pareil aux soupirs d'une âme sainte ; les rayons du soleil étaient d'une limpidité délicieuse, et le flot effleurait à peine le sable blond de la grève. Un instant, je sentis mon âme reprendre possession de toute sa vie naïve ; j'avais envie de pleurer, et ce désir de larmes m'était d'une douceur ineffable. »

XI

Eliza à Eugénie.

Le Chalet.

«Oh! cette lyre mystérieuse, immatérielle, qui chantait en moi il y a encore peu de temps, qu'est-elle devenue? quelle puissance occulte et barbare a brisé ses

cordes? Hélas! tout est muet dans l'intérieur de mon être, et la solitude se fait autour de moi, aride et désolée.

» Au lever du soleil j'étais dans l'église, attendant que le prêtre dît la messe. Les fidèles arrivaient, et tous avaient sur le front un air de calme et de piété.

» La plupart portaient des vêtements misérables, beaucoup étaient infirmes. Tous s'agenouillaient sur les pierres carrées, et tiraient de leurs poches des chapelets blancs ou noirs.

» Toutes ces bouches naïves répétaient les paroles du chapelet sans en suivre le sens; mais le ciel n'écoutait que la voix de leur cœur, et celle-là priait dignement.

» Je regardais ces pieux visages, et j'enviais le calme, la droiture et la puissance de ces âmes simples dans toutes les choses d'amour; elles croyaient, la sagesse était à elles; à moi la folie.

» Parmi tous ces croyants sincères une

fille me frappa. Elle paraissait avoir trente et quelques années; sa figure était pâle et d'une extrême maigreur, mais d'une douceur singulière.

» Elle était à genoux, immobile. Quand la clochette annonça la présence du prêtre et le commencement de la messe, le visage de la pauvre fille prit une expression de joie pieuse et de résignation angélique.

» La messe avançait; le moment de la communion des fidèles approchait, et moi, mon Eugénie, mes angoisses étaient inexprimables; tout mon corps tremblait convulsivement.

» La voix de l'amour parlait toujours dans l'intimité de mon être; mais à mesure que le moment du repas céleste approchait, cette voix secrète, cette voix bénie s'en allait de plus en plus expirante. Et la vie se retirait encore de mon âme gémissante et orageuse.

» Eugénie, si cela continue, je ne serai

plus bientôt qu'un cadavre vivant. Se sentir ainsi ravir l'amour, la certitude de toute vérité, c'est le supplice de l'enfer.

» A l'élévation, la puissance raisonneuse me maîtrisa, et cette parole glaciale retentit : Crois-tu ? et il s'éveilla en moi un désir insatiable d'investigation.

» En relevant la tête, je vis à quelque distance de moi Jules debout, immobile et pensif. Hélas ! mon Eugénie, notre pensée était la même, seulement il était plus avancé.

» Aller à la sainte table sans la foi nécessaire, que sais-je ? peut-être sans aucune foi, m'aurait semblé un sacrilége. J'en eus horreur, je restai donc à ma place.

» Je regardai la pauvre fille ; je la vis se rendre avec effort à la grille de l'autel pour communier, et en revenir en joignant les mains et les traits brillant d'une sublime joie.

» Et cette pensée me vint : Il faut pour-

tant qu'il y ait quelque réalité dans cette force cachée qui peut embellir ainsi ce visage malade et souffrant, et colorer ce teint pâle d'une lumière toute céleste. N'y a-t-il point quelque chose de réel sous ce que Jules appelle illusion? Car enfin, la chose la plus réelle du monde est la vie, et ceci est une expression de vie par excellence. Mon amie, pardonne-moi d'employer avec toi ce langage auquel Jules m'a trop accoutumée malheureusement.

» A cette pensée, j'entendais comme un hymne d'amour s'élever du fond d'un abîme; mais mon regard se porta sur Jules, et l'hymne se tut aussitôt.

» Peut-il se tromper, me dis-je, lui qui avec tant d'esprit a employé sa vie à l'étude?

» Tout en songeant ainsi, j'admirais cette noble figure de Jules où éclate tant d'intelligence! Hélas! m'écriai-je, est-ce qu'il

n'y aurait rien sous cette enveloppe sublime.

» La pauvre fille, après sa prière d'actions de grâce, prit son bâton grêle comme son corps, s'achemina avec effort vers la porte de l'église, et sortit.

» Je l'atteignis, et après lui avoir demandé le lieu de sa demeure, je lui mis une pièce d'argent dans la main. Elle me bénit avec un sourire merveilleusement doux; cela me fit du bien. Oh! sa bénédiction valait cent fois mon aumôme. Je n'avais jamais compris à quel degré de noblesse le christianisme a élevé le pauvre.

» Je t'embrasse. Prie pour moi. »

XII

Eliza à Eugénie.

Le Chalet.

» Ma chère amie,

» Est-ce qu'il n'y aurait donc pas de monde invisible? Comment le croire? Comment ouvrir son âme pour y introduire cette horrible foi? Comment se fait-il qu'un doute sur ce point puisse m'atteindre après

ce que je viens de voir ? S'il n'y a point de monde immatériel, comment le bonheur peut-il exister au milieu de toutes les souffrances matérielles? Le bonheur n'est-il donc qu'une illusion ? N'est-ce pas plutôt quelque chose qui ne s'attache pas spécialement aux choses visibles, mais qui tire son aliment d'ailleurs? Voilà des problèmes que tu résous sans effort, toi, âme pleine d'amour et de vie! tandis que le pour et le contre se heurtent dans ma tête. O bonheur ! bonheur, tu es pourtant quelque chose de réel !

» Je suis allée hier soir visiter la pauvre fille malade. Elle demeure à peu de distance de la mer, dans un vallon isolé. On aperçoit de loin sa hutte de terre couverte de genêts.

» Un fossé d'ajonc, dont la fleur balançait sa quenouille d'or au souffle du vent léger de la mer, environne l'indigente demeure.

» J'entrai dans la chaumière ; le ménage vieux et délabré est très propre. A la porte d'un *lit-clos* noirci par le temps et la fumée, mais luisant à force d'être frotté, est attachée l'image de Notre-Dame-de-Bon-Secours, tenant dans ses bras l'enfant Jésus ; au-dessous est un bénitier de grosse faïence blanche et bleue, et au-dessus encore le rameau de Pâques fleuries.

» Je trouvai la pauvre Jeanne filant de la laine au grand rouet. Un enfant de trois à quatre ans était auprès du foyer, et jouait avec des marguerites des champs.

» La bonne fille, dès qu'elle m'aperçut, se leva d'un air respectueux, et sa bouche souffrante se prit à sourire avec une naïveté d'une douceur ineffable.

» — Soyez bénie, me dit-elle, madame, pour l'honneur que vous nous faites d'entrer chez nous.

» Et elle m'offrit une chaise.

» — Comment se porte votre monsieur?

» — Bien, Jeanne; et votre famille, à vous?

» — Ma famille, madame, va *petit à la fois;* mais grâce à Dieu, il n'y a encore que moi qui sois contrainte à garder la maison; le bon Dieu soutient le reste.

» — Vous paraissez bien souffrante, ma chère Jeanne.

» — Il est vrai que je souffre un peu, madame, mais il faut bien se résigner à la volonté du bon Dieu.

» Et je voyais ses doigts raccourcis par la douleur chercher vainement à saisir le fil de sa laine.

» — Ce travail vous fatigue, Jeanne.

» — Madame, ce ne serait rien, si mes doigts étaient libres.

» — Depuis quel âge êtes-vous ainsi gênée?

» — Depuis vingt ans, madame, et j'en ai trente-deux.

» — *Menez*-vous quelques terres avec cette maison?

» — Mon Dieu, non, madame, nous ne possédons absolument rien; il nous faut payer ce logis dix écus par an et onze journées. C'est bien cher; pourtant avec l'aide de Dieu et de la bonne Sainte-Vierge, nous parvenons à nous acquitter, mais nous avons de la besogne.

» — Qui vous aide à vous acquitter?

» — D'abord ma mère qui garde les vaches de la ferme du Clos-du-Loup.

» — Quel âge a-t-elle votre mère?

» — Soixante-seize ans, pour vous servir, madame.

» — Et combien a-t-elle pour mener les vaches au pâturage?

» — Elle a, madame, sa nourriture, une paire de bas et deux paires de sabots par an; de plus, on lui permet de filer aux champs.

» — Et votre sœur, bonne Jeanne?

» — Ma sœur est veuve depuis cinq ans. Elle a deux enfants dont l'aînée a dix ans

à peine ; c'est elle surtout qui nous soutient, car elle est *vaillante* ouvrière ; quand elle rentre de sa journée, elle se met à filer avec nous jusqu'à minuit. Quelquefois ses enfants vont au château, madame, et en rapportent du pain pour quelques repas. Que Dieu vous récompense de votre charité !

» Elle termina ses renseignements par ces mots, qu'elle prononça avec une expression de résignation toute céleste :

» — Vous voyez, madame, que nous sommes une *maisonnée* (1) assez triste.

» — Oui, ma bonne Jeanne, le sort est parfois bien cruel et bien injuste.

» — Oh ! madame, reprit cette âme candide et simple, je n'accuse point le bon Dieu, bien au contraire, je lui dois bien des grâces ; il veut que des âmes charita-

(1) Les mots en *italique* sont des expressions habituelles des paysans d'une partie de la Bretagne.

bles me soutiennent et suppléent à l'insuffisance de mon travail ; — puis elle ajouta en souriant encore :

» — N'est-ce pas une grâce du ciel d'habiter près de madame ?

» Voilà une des plus douces paroles que j'aie jamais entendues, mon Eugénie ; je pleurai.

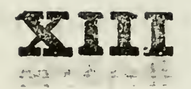
» — Ne vous affligez pas, madame, dit Jeanne ; nous ne sommes pas si malheureuses que vous pensez ; le bon Dieu nous envoie des consolations secrètes. Un chapelet récité à propos apporte bien de l'aise, et l'espoir du paradis nous donne force et constance.

» Je fis en rougissant l'aumône à qui vaut mieux que moi : elle appela sur ma tête la bénédiction du ciel. Je me serais bien prosternée pour remercier la sainte fille.

» Je sortis heureuse de la hutte solitaire ; il était presque nuit ; la mer murmurait solennellement dans les lointaines profon-

deurs de la grève. Je m'agenouillai sur une roche et je priai avec une grande effusion de cœur. Pourquoi donc l'idée de Dieu est-elle au fond de toutes les beautés morales et physiques? Je sentis que l'idée de Dieu, la forte et sublime piété de la paysanne et le magnifique spectacle de la nature étaient dans une harmonie complète et merveilleuse. O beauté sainte! puissance mystérieuse, n'es-tu qu'une illusion? ô poésie! n'es-tu donc qu'un frivole rêve? Où ai-je trouvé l'image la plus parfaite de la beauté? sous les traits de la souffrance et sous les vêtements déchirés de l'indigence.

» Adieu, mon amie. »



Reprise du Récit.

Les lettres de la comtesse nous révèlent les luttes de son âme. Voilà donc le bonheur que lui avait fait cet homme superbe! Tous les jours n'étaient pas également

mauvais dans cet intérieur. Parfois la pensée sommeillait chez Eliza, et quelques semaines se succédaient sans fortes secousses. Elle se laissait aller au courant de la vie. Distraite par ses occupations de femme, elle retrouvait quelque repos, mais le réveil était terrible. Le comte semblait se repentir d'avoir porté la mort dans cette âme ; il y avait dans sa voix plus de la tendresse des premiers jours du mariage. Mais Eliza n'était pas dupe de ces efforts. Il y a dans l'amour une magie réelle qui ne s'imite pas ; dans le silence même, le cœur devine les sentiments qu'il partage. Le comte n'était pas moins malheureux que sa victime. L'avenir était vide désormais ; les jours devaient se suivre dans une monotonie de désespoir incessante. Après avoir tout goûté, le luxe, les plaisirs, les voyages, la renommée, et avoir trouvé la lie de tout, Jules de Rhodes avait vécu d'une grande et dernière er-

reur : il avait cru pouvoir remplir sa vie avec l'amour. Pour arriver à ce but, il avait foulé aux pieds tous les obstacles, et, dans quelques mois, la dernière illusion de l'infortuné s'était flétrie comme les autres. Le désert se refaisait autour de lui. Chaque matin, à son réveil, le sentiment de l'existence l'abreuvait d'amertume. Il était arrivé au plus misérable état de l'homme, à la mort de l'âme. Cherchant quelque espoir qui pût lui sourire, il ne rencontrait que le néant. Perdu au sein du vaste univers, n'en comprenant pas l'énigme, il errait parmi les hommes, comme un spectre parmi des vivants. Le soir, tandis que sa femme baignait de ses larmes les pieds du crucifix, en s'efforçant de retrouver la foi, lui s'égarait seul sur les dunes sauvages ; il s'asseyait sur un roc noir battu des vagues. La nuit descendait sur les flots, et les campagnes voilées de teintes indécises apparaissaient comme des vapeurs fan-

tastiques. La grande tristesse de la nature qui pleure sur l'homme déchu semblait calmer son âme. Il souffrait toujours, mais il en avait moins la conscience, et quoiqu'il y eût encore sur son cœur un poids étouffant, l'homme qui l'abordait alors le trouvait tranquille et disposé à lui répondre. C'était peut-être dû à l'ombre des nuits, car à la clarté du jour il était silencieux et sombre.

Il est des hommes dont toutes les passions sont modérées, l'imagination peu active, le cœur froid ; ils peuvent s'arranger un bonheur vulgaire, un bonheur d'habitudes bourgeoises et prosaïques. Indifférents sur les mystères de la vie humaine, leurs jours se succèdent tous semblables ; ils arrivent à la fin sans pensée, sans combats ; ils ont fait le bien et le mal sans plaisir et sans douleur ; ils ne se sont guère élevés au-dessus des végétaux de leurs jardins. Sans doute la foi n'est pas

indispensable sur la terre à ce que ces êtres appellent leur bonheur. Mais si vous êtes né avec une tête brûlante, avec un cœur aimant, l'amour lui-même, tant qu'il demeure dans les régions humaines et mobiles, ne répondra que peu de temps à votre immense avidité de bonheur, et je vous plains du fond de l'âme, si vous n'avez pour refuge les espérances infinies.

Quand l'amour humain continue son rêve dans le ciel, quand il se perd par le désir, après cette vie, dans la source inépuisable et divine de l'amour, il remplit l'âme, qui n'attend son assouvissement complet que dans les régions des jouissances sans bornes. Il échappe alors à tous les retours amers des illusions trompées et de l'insuffisance des bonheurs terrestres. Quelles délices d'ailleurs dans cette vie intime de deux âmes ardentes parlant avec foi de l'avenir éternel de leur amour ! Quand cette sainte croyance ne

vivifie pas l'âme, il y a au terme de tout amour la mort, qui fait de l'amante un cadavre. Alors les fleurs de la vie sont fanées et sans parfum, le front se courbe vers la terre, son dernier espoir. Il faut reconnaître que la foi, chez les êtres d'imagination, est aussi nécessaire dans ce qu'on appelle vulgairement le bonheur que dans l'infortune.

Un soir, le ciel était sombre, le vent n'agitait pas le feuillage des tilleuls, et une pluie fine tombait sans bruit sur la campagne. Eliza était à la fenêtre, suivant de l'œil toutes les molles ondulations de la mer et des arbres, livrée à une rêverie indécise et triste, lorsqu'elle aperçut une voiture assez grotesque qui s'arrêta à la porte. Un vieux prêtre en descendit avec peine : c'était le curé Richard. Eliza avait bien vieilli depuis que le vénérable ecclésiastique ne l'avait vue ; ses regards avaient une expression mélancolique et égarée ;

une pâleur livide couvrait son visage, jadis animé des teintes rosées de la jeune fille. Les bandeaux bruns de ses cheveux rendaient plus étrange encore cette physionomie, qui ne semblait plus appartenir à la vie ordinaire. Son maintien avait quelque chose d'abattu et de brisé ; sa main, potelée autrefois, était amaigrie et toujours d'une chaleur humide. Sa voix elle-même avait perdu sa fraîcheur ; au lieu d'être sonore et pure, elle ne faisait plus entendre que des sons voilés et lents. Tout ce corps annonçait que l'âme qui l'habitait était languissante et malade, mais il aurait eu pour l'artiste un indicible charme ; c'eût été une des plus frêles et des plus romantiques créations du pinceau moderne. Le vieux prêtre, avec sa chevelure blanche et sa figure reposée, faisait ressortir plus encore cette jeune femme fébrile et presque mourante. A peine la conversation eut-elle duré quel-

ques secondes, que la rougeur revint sur les traits d'Eliza. Les souvenirs se pressaient en foule dans son âme; les premiers temps de sa jeunesse se retraçaient vivement à elle à l'aspect de la physionomie du vieillard, qui fut son guide dans ses années de foi pure, de calme et de bonheur. Des larmes mouillèrent ses yeux, et entraînée par le besoin de s'épancher, elle alla jusqu'à révéler au prêtre toutes les tortures de son âme; elle raconta ses chagrins de femme lorsqu'elle s'aperçut que l'amour du comte s'affaiblissait, ses tourments de chrétienne depuis les doutes que son mari avait fait naître en elle.

— Certes, lui dit le curé, M. le comte est un homme de beaucoup d'esprit; il est très brillant, sa conversation est étincelante de poésie, et il a la faculté d'improviser sur toutes sortes de sujets d'une manière merveilleuse; mais il a, j'en suis sûr, moins de bon sens que vous, madame.

Eliza fit un geste qui indiquait que son mari était tellement supérieur à elle et au bon curé lui-même, qu'un homme d'un esprit moins droit et moins ferme en eût été désarçonné.

— Vous avez beau lever les yeux au ciel, continua-t-il, vous êtes fascinée par l'éclat de M. de Rhodes; mais si vous aviez plus vécu, vous sauriez que rien n'est moins rare dans les cercles de Paris que ces hommes à paroles poétiques et orgueilleuses, qui ne s'appuient sur aucun fond de science réelle. Ils en imposent facilement à des esprits étrangers à toute discussion, et qui n'ont reçu l'enseignement religieux que lorsqu'ils étaient de petits enfants sur l'humble banc de nos catéchismes. Je voudrais, ma chère dame, que vous eussiez pu assister comme moi à une discussion savante chez un des plus grands esprits de ce siècle. J'entendis là un des coryphées parisiens, un homme dont le

nom a retenti cent fois dans les journaux de la capitale. Il parlait bien sans doute ; il dit éloquemment contre le christianisme tout ce qu'il est possible de trouver ; mais je vous donne ma parole qu'il fut tellement battu, que j'en étais déconcerté pour lui. Au reste, puisque malheureusement vous avez quitté votre foi simple et aimante des temps passés, et que vous êtes entrée dans ces discussions, il faudra que je vous prête quelques ouvrages.

Jules de Rhodes entra. Il était noir des pieds à la tête ; la mélancolie habituelle de sa physionomie était plus sombre encore, et toute sa personne avait ce caractère de fatalité que l'art de notre époque aime tant ! Il parut d'abord surpris de la présence du curé, mais il retrouva bientôt ce sourire de l'homme du monde sous lequel se cache souvent la colère ou la haine. Ici il n'y avait qu'une sorte de dédain pour le simple prêtre, dédain que le

comte éprouvait pour toutes les personnes qu'il croyait heureuses.

Le fait est que le curé avait hésité à venir passer deux ou trois jours chez le comte, et qu'il y avait été décidé par l'amie de la comtesse, et après avoir lu la correspondance d'Eliza.

Il était dix heures du soir, Jules de Rhodes venait de conduire le prêtre à sa chambre, lorsqu'en passant devant celle de la comtesse, il la vit à genoux devant le crucifix. — Il entra. — Plongé dans une contemplation muette, il attendit longtemps avant qu'Eliza s'aperçût de sa présence.

Le comte, en proie aux mauvaises passions, passait facilement de la pitié que lui inspirait sa femme, aux sentiments égoïstes qui le portaient à l'entraîner dans l'abîme avec lui. — C'est toi, Jules! dit la jeune femme étonnée.

— Eh! bien, Éliza, voilà M. Richard

qui vient sans doute t'arracher aux doctrines funestes de ton mari. Est-ce toi qui l'as demandé ?

— Non, mon bien-aimé, dit la pauvre femme toute tremblante ; mais j'ai été bien sensible à l'amitié qu'il nous prouve ainsi, car tu sais qu'il quitte difficilement son presbytère.

— Il aurait bien fait d'y rester. — Je ne sais pourquoi ce vieillard, avec sa candide figure, m'agite les nerfs. Imagine-toi un malheureux dont le corps est déchiré sur des rocs sanglants, et qui voit à dix pas de lui un homme se baigner nonchalamment dans une onde limpide et calme. Ma maladie est sans remède, Éliza ; tous les médecins et les prêtres n'y feraient rien. Mais tu conçois bien qu'avec mes idées, il serait absurde de traîner long-temps sur cette terre maudite une agonie lente et torturée. L'humanité meurt à la peine. Le nombre des suicides augmente chaque jour. Certes,

il n'y a plus moyen de se tuer par orgueil et dans l'espoir de passer pour grand homme. Trop d'êtres vulgaires s'arrachent ainsi à l'esclavage. Oh ! non, ce n'est pas chez moi une vaine idée de célébrité, qui aujourd'hui serait stupide ; c'est que je ploie sous le fardeau. Ils diront que c'est une lâcheté, — que m'importe? je ne les entendrai plus.

Éliza était tombée aux pieds de Jules, et elle cachait son front dans sa main. Elle était si blanche à la lueur de la lampe que l'on eût dit une statue de marbre ; elle en eut long-temps l'immobilité. Enfin, les sanglots se firent jour. — O Dieu! cria-t-elle, ayez pitié de nous !

Jules se promenait à pas précipités dans la chambre. — Il saisit sa femme, alla s'asseoir sur une causeuse, et plaçant Éliza sur ses genoux, il prit sa main dans les siennes. Il m'est venu une idée, lui dit-il; — j'ai détruit ton bonheur, ou du moins ton

repos, car je ne pense pas que l'ambition puisse aller au-delà. Pourquoi te laisserais-je ainsi seule ?...

— Oh ! tu ne me quitteras pas... — Et les lèvres de la jeune femme baisaient la main de son époux.

— Pauvre enfant!... Il la contempla quelque temps en silence... Dis-moi, est-ce que toutes les jouissances de la terre ne sont pas sans saveur?

— Tu ne m'aimes donc plus ?

— Je le crains. — Et comme Éliza jetait un cri, il s'empressa d'ajouter : Oh! si, je t'aime, pauvre femme... Je t'aime, car l'idée de te laisser sur cette terre m'importune ; mais ce qui m'a arraché ce mot, c'est que ta présence est impuissante à me consoler. Autrefois, ta vue seule était si bienfaisante, elle portait en moi un délire si suave, que j'oubliais tout. — Oh ! tu as été mon âme, mon ciel, mon Dieu!... Mais je ne sais quelle puissance infernale t'a enlevé ce

charme. C'est peut-être que toi aussi, tu ne m'aimes plus comme tu m'aimais alors.

— Mais tu es fou, mon Jules. — Oh! oui, bien fou. Tu es toujours présent à mon âme. Quand je ne te vois pas, l'œil de mon imagination s'efforce de te voir encore. Ta voix vibre sans cesse à mon oreille. Quand tu ne me parles pas, je fais des efforts inouis pour découvrir les mystères de ta pensée. C'est toi, mon bien-aimé, qui es mon âme, mon ciel, mon Dieu!... car, hélas!...

— Pourquoi donc, interrompit le comte, ne pas me suivre?

— Je ne t'ai pas refusé.

Un long silence suivit cette parole. La pensée de ce double suicide glaça un instant leurs deux cœurs. La jeune femme cachait sa tête dans le sein de Jules.

Elle jeta un cri étouffé, et promena autour d'elle des regards étranges qui s'arrêtèrent par hasard sur le Christ de sa

cheminée... Il se livra en elle un long et rude combat; puis tout-à-coup, portant la main de son époux à ses lèvres, elle dit avec des larmes :

— Oh! si jamais j'ai été aimée de toi, Jules, si l'amour n'est pas une dérision amère; au nom de cet amour, je te conjure, je te supplie (elle tomba à genoux), aie pitié de ma pauvre âme de femme. Je me suis crue plus forte un instant. Ta proposition ne m'a pas semblé si épouvantable... mais maintenant je la vois, je la comprends... Je sens là, dans mon front, mes nerfs qui se tordent... ma pensée s'obscurcit... Oh! pitié! au nom de ta mère qui est dans le ciel!.... dis-moi que tu ne te tueras pas!... dis-le-moi, mon Jules, dis...

La pauvre femme se jeta au cou du comte, et ses lèvres recueillirent une larme échappée aux yeux de l'homme superbe.

XIV

Vaincu par la douleur d'Eliza, le comte lui avait promis de vivre ; mais cette terrible scène avait laissé dans l'âme de la jeune femme un invincible effroi ; elle épiait chaque parole de son époux, étudiait chaque geste, tremblant sans cesse

de le voir revenir à sa lugubre idée. Aussi la journée du lendemain fut tellement sinistre, que le bon curé était au désespoir. —Seigneur, se disait-il, est-ce que je ne pourrai pas ramener cette âme? Les croyances qui la nourrissaient autrefois seraient-elles mortes en elle? — Le brave prêtre en perdait la tête, car dans le cours de son long ministère, il avait peu rencontré de maladies de cette nature.

La journée se traîna péniblement; le soir, le vent du nord-ouest courbait les tilleuls du chalet, et la mer mugissait sur les grèves lointaines.

— La côte doit être superbe ce soir, dit le comte; si monsieur le curé n'a pas peur du vent, et qu'il veuille jouir d'un beau spectacle, nous ferons une promenade de ce côté.

Eliza prit le bras de son mari, et, suivis du curé, ils s'acheminèrent vers la grève. Les feuilles tournoyaient dans l'air,

arrachées violemment de leurs branches ; les moulins avaient cargué leurs voiles et cessé leur travail ; la mer ne présentait qu'une nappe d'écume ; les goélands étaient lancés par le vent, comme une balle par la main du joueur ; les oiseaux se taisaient épouvantés. Quand les promeneurs furent arrivés à l'extrémité des dunes, un grain affreux s'avança du nord-ouest avec la rapidité de la foudre ; le nuage obscurcit le paysage, qui prit tout-à-coup une physionomie solennelle et terrifiante. Cette nature gigantesque et sombre, cet orage bruyant, tout ce pêle-mêle des éléments en fureur, agissaient puissamment sur l'âme impressionnable de Jules de Rhodes. Depuis long-temps, le calme de ces baies magnifiques, lorsque la mer baise en murmurant le sable doré de la grève, et que le courlis passe en criant à travers les sapins immobiles, blessait ce cœur malade, comme l'aspect d'un bonheur tran-

quille, tant la vue de la nature agit avec force sur l'âme humaine, tant il y a une communion intime entre le paysage et et nous !

Un moment le vent souffla avec une telle violence, qu'Eliza tourbillonna sur elle-même, et eût été entraînée si elle ne se fût cramponnée à une hutte de douaniers ; elle s'y précipita en jetant un cri ; le curé s'y était déjà réfugié.

— Eh bien, dit le comte en y entrant, ne craignez-vous pas d'être écrasés sous les débris de cette case ?

En effet, la maisonnette tremblait, et l'immense roc qui la portait semblait ébranlé lui-même.

— Ceci me rappelle, ajouta le comte, une soirée en Angleterre, au milieu d'un paysage à peu près semblable et d'une tempête aussi effrayante ; — il y a huit ans. — Il a passé bien des orages sur ma tête depuis cette époque.

— Oh! tu dois en être fatigué, mon ami. Dans la nature, au moins, le calme succède aux tempêtes; demain cette mer sera bleue et tranquille.

— Ce spectacle me fait du bien, Eliza. Toute cette nature m'écrase et me pénètre du sentiment de ma petitesse. Je voudrais être emporté comme un grain de sable et m'abîmer dans cette immensité.... Oh! écoute ces profonds gémissements de la mer, des vents, des cavernes de nos rochers. — La nature pleure-t-elle sur le destin de l'homme?

Un éclair immense illumina toute la baie.

— Que c'est beau! dit le comte en sortant de la cabane...

Après quelques minutes, le grain étant un peu calmé, Eliza et le prêtre se hasardèrent aussi. Ils appelèrent le comte; il ne répondit pas.

Eliza perdit connaissance; le vieux curé,

aidé d'un douanier de la côte, la transporta dans la hutte. Toute la nuit se passa dans un délire affreux.

Pendant les premières semaines qui suivirent la disparition de Jules de Rhodes, Eliza eut bien peu de lueurs de raison. On la transporta chez son père, où le curé Richard était forcé de se rendre immédiatement. On fit venir les médecins de la ville voisine, qui déclarèrent que la pauvre jeune femme courait de grands dangers. Elle vivra peut-être, disaient-ils, mais recouvrera-t-elle la raison?... En effet, l'égarement fut bien long; ses traits peignaient ordinairement un étrange effroi. — Si elle s'endormait, on l'entendait crier: Le malheureux! il s'est tué!... quel précipice horrible! — Sous le joug d'une idée fixe, elle dépérissait chaque jour, et bientôt le médecin annonça au curé qu'il n'y avait plus d'espoir.

M. Richard, profondément affligé de

cette nouvelle, pria Dieu avec plus d'amour encore que de coutume. Il eut l'idée d'un essai sur l'imagination de la malade. Un jour que l'infortunée était dans un accès de délire sombre, qui se révélait par quelques paroles incohérentes, il lui mit sous les yeux une petite montre qui était toujours sur la cheminée durant les longues soirées qu'elle passait avec Jules. Tous ceux qui ont éprouvé de grandes douleurs savent combien les objets les plus futiles en apparence peuvent éveiller en nous de sentiments mystérieux. Souvent une âme qui n'a pas été attendrie par un spectacle que l'on croyait d'un effet certain, sent se rouvrir la source bienfaisante des larmes par un aspect inattendu. C'est que l'incompréhensible travail intérieur était venu à point, que le cœur était disposé à l'amollissement, que les jours d'aigreur et de révolte étaient passés, et qu'ils al-

laient faire place à la résignation et à la mélancolie.

Eliza regarda longtemps cette montre avec ses yeux fixes et égarés. Puis elle l'approcha de son oreille : — Arrêtée... comme lui, — dit-elle ; mon pauvre Jules ! — Les pleurs tombèrent en abondance, et, par un singulier phénomène, la raison revint avec les pleurs.

XV

Il y a des âmes sur lesquelles la douleur tombe comme la foudre; elles semblent d'abord anéanties, mais la mobilité de leur nature les rappelle promptement aux distractions de la vie, et elles reprennent le calme des jours ordinaires. Mais il est

d'autres âmes habiles à souffrir, dont la mémoire funeste retrace à tout instant les plus désolants détails de la vie passée : celles-là se nourrissent de leurs souvenirs et de leurs larmes, elles s'y complaisent avec une sorte de plaisir barbare, elles se passionnent réellement pour leur désespoir, à peu près comme dans l'amour ou dans le jeu on se passionne pour les souffrances de l'éloignement ou de la perte. Telle fut longtemps la comtesse de Rhodes.

Rien n'avait la puissance de la distraire de son mal ; tout était pour elle occasion de retour vers le tragique événement qui venait de briser sa vie. Sa physionomie avait pris un caractère étrange, il y avait dans ses regards de l'effroi et de la folie. Elle demeurait insensible à tous les gards, à tous les soins qui lui étaient prodigués. Elle semblait isolée dans ses regrets horribles; le genre humain avait disparu à ses yeux; elle ne vivait que d'une pensée, qui tortu-

rait son front et sa poitrine, qui tuait cette pauvre femme, que l'esprit de Dieu abandonnait encore une fois.

A toutes les consolations que la pitié lui offrait, elle ne répondait que par un sourire sinistre, qui semblait dire : Vous ne comprenez pas ! Pendant longtemps elle eut horreur du jour et de toute vie extérieure. Elle tenait fermés les doubles rideaux de sa chambre et sortait peu de son lit, ne prenant que quelques cuillerées de bouillon, que sa femme de chambre lui présentait, en profitant des instants où elle paraissait le plus égarée.

Plusieurs fois la folie revint, et lorsqu'elle revit son vieux père qui s'empressa d'accourir près d'elle, elle lui adressa mille extravagances d'une gaieté insensée et satanique qui épouvantèrent le bon et simple vieillard.

On envoya chercher le médecin de la ville voisine le plus en vogue. C'était un

homme de quarante-cinq ans, fort instruit de toute la partie physique de la science, assez beau parleur, excellent praticien pour traiter une fluxion de poitrine ou une fièvre ; mais un de ces hommes absorbés par la vie matérielle, et regardant tout le monde de l'âme comme une chimère assez bonne pour exercr l'imagination des poëtes, mais n'ayant aucun rapport avec la science véritable. Le docteur Méholde, comme beaucoup de ses confrères médiocres, penchait vers le matérialisme, sans oser l'avouer précisément, parce que c'est de mauvais ton aujourd'hui. On peut dire de la médecine comme de toutes les parties de la science humaine. Quelques connaissances conduisent au doute, la science conduit à la foi : Hippocrate et Newton croyaient à Dieu et à l'âme immortelle.

Lorsque le docteur Méholde arriva près de la comtesse, elle se trouvait dans un accès de délire, et le battement de son pouls et

sa peau brûlante annonçaient une ardente fièvre. Le docteur ne fut pas effrayé, et dit d'un air calme à M. Hermant de se tranquilliser, qu'il n'y avait aucun symptôme alarmant, et que cette fièvre ne tarderait pas à céder. Il pratiqua une large saignée, et promit de revenir le lendemain.

Le lendemain il revint en effet ; la comtesse était calme, sombre, silencieuse ; son regard voilé et terne. Elle reconnut M. Méholde et lui dit : C'est vous, monsieur le docteur, est-ce que l'on me croit malade?

— Vous avez eu hier un assez violent accès de fièvre, madame, répondit le docteur d'une voix assurée et sonore.

La comtesse reprit son sourire sinistre.

— Il faudrait vous distraire, ajouta le docteur, d'une voix plus brillante encore.

La comtesse rit avec éclat, de ce rire convulsif bien plus terrible qu'un sanglot.

Le docteur se borna à ordonner quelques calmants, et dit à M. Hermant que madame de Rhodes était beaucoup mieux que la veille.

Lorsque la comtesse revit son père, elle le pria de ne pas faire revenir cet homme dont l'aspect lui faisait mal. Les êtres souffrants des maux de l'âme ont une étonnante perspicacité pour découvrir les natures qui leur sont antipathiques. C'est une sorte de vision qui s'établit ainsi d'esprit à esprit, dans le monde invisible des sentiments et des pensées. Toutefois, malgré l'aversion de la comtesse de Rhodes, le docteur revint souvent auprès d'elle ; mais cette maladie le désespérait, tant elle échappait à toutes les recherches, à tous les efforts de la science ! Les moyens physiques qu'il employait restaient sans effet sur la comtesse. Lorsque le docteur Méholde ne craignit plus de fièvre et qu'il s'aperçut que la malade allait toujours faiblissant, que sa mai-

greur devenait presque effrayante, que sa peau livide et transparente avait quelque chose de fantastique, et que son regard prenait de plus en plus une expression de langueur agonisante, il eut recours aux toniques, qui restèrent sans succès; et comme toutes les questions du docteur et toutes ses observations ne parvenaient pas à découvrir le mal qui rongeait la comtesse, il mit plus de temps entre chaque visite, étudiant à loisir les symptômes qu'il avait remarqués, et ne trouvant rien dans ses livres qui lui révélât cette énigme.

Un soir on avait déposé la malade dans un antique fauteuil, pour la délasser de son lit; elle était près du feu, la clarté qui s'échappait du foyer éclairait seule la chambre; la comtesse ne pouvait pas supporter la lumière, sa vue était devenue depuis quelques jours d'une singulière sensitivité. Sa journée avait été laborieuse, les plus horribles images avaient fatigué son cerveau;

des mots sans suite étaient sortis de sa bouche, mais l'on y avait remarqué ceux de *précipices,* d'*abîmes,* de *cadavres sanglants.* Vers le crépuscule, ces crises s'étaient calmées, la pauvre jeune femme était tombée dans une somnolence qui engourdissait sa pensée, lorsque quelqu'un pénétra dans sa chambre à pas lents et sans bruit. Malgré l'obscurité, la comtesse sembla reconnaître aussitôt le curé Richard; elle appuya son front sur la main du saint vieillard, et se prit à pleurer.

— Ah! monsieur, dit-elle d'une voix toute pénétrée de tendresse, il n'y a que vous qui m'apportiez le don des larmes.

— Pauvre enfant! dit le prêtre, que n'ai-je celui de consoler!

— Hélas! reprit la comtesse, pleurer est le seul bien que j'ambitionne; mais il y a d'autres manières de souffrir dont j'ai horreur. J'ai été bien tourmentée aujourd'hui.

— Ces visions terribles disparaîtront,

croyez-moi ; pensez le plus que vous pourrez que cette vie n'est guère qu'une apparence ; qu'est-ce qu'un bonheur qu'une minute peut briser ?

— La résignation, voilà ce que je n'obtiendrai jamais, dit la comtesse en relevant la tête.... Il y a des âmes que le malheur rapproche de Dieu ; mais moi au contraire il m'en éloigne. Je suis née reconnaissante, le moindre bonheur m'a toujours trouvée l'œil élevé vers le ciel... Mais cette atroce souffrance, cette chose effroyable et si exceptionnelle... Je ne comprends pas, non, je ne comprends pas...

— Eh ! mon Dieu, madame, interrompit le curé, ce malheur est plus commun que vous ne pensez. Parcourez les chaumières qui bordent nos côtes, et comptez combien d'époux, de pères, d'enfants ont été dévorés par les vagues.

— Hélas ! vous cherchez à me tromper, je vous en remercie ; mais mon souvenir

est trop vif, je ne suis pas assez insensée encore. Cette mort a été volontaire... je n'ai pas oublié cette scène affreuse... vous étiez ici... Le malheureux m'a trompée en voulant me faire croire qu'il était revenu à des idées plus saines...

— Il n'en est pas moins vrai que si je n'avais pas saisi la hutte du douanier, j'aurais été enlevé comme lui. Pourquoi voir toujours le côté le plus horrible des choses?

— Il y a en moi un sentiment qui ne trompe pas. Et le regard de la comtesse redevint fixe et prit quelque chose d'une pénétration surhumaine.—Nous avons remarqué plusieurs fois, dans ces solennelles et immenses douleurs de la vie, qu'il se faisait alors à certaines âmes des révélations du monde supérieur. Il semble que l'amour ait le pouvoir de suivre l'être aimé dans l'autre vie et d'entrer en partage de ses pensées et de ses visions. Le vulgaire appelle souvent folie ce qui n'est qu'une mys-

térieuse pénétration de l'infini. Le curé respecta cette manifestation extatique. Quoiqu'il eût peu rencontré de femmes de cette nature au milieu des simples populations qui l'entouraient, il était un de ces esprits rares qui ont deviné presque toute la vie, et il cachait cela sous une bonhomie pleine d'attrait et de grâce.

Cependant la comtesse revint bientôt à ses souvenirs de la terre, et ce qu'elle dit démontra qu'elle était loin d'avoir retrouvé la véritable science humaine.

—C'est inconcevable, murmura-t-elle, inconcevable... Je n'ai jamais eu que des vues de piété et d'innocence : lorsque je connus mon malheureux Jules, j'ignorais tous les orages de la vie. Je priais avec une confiance et une ardeur angéliques; oh! je le dis sans orgueil, jamais créature n'accepta de meilleur cœur l'humble destinée que Dieu lui avait faite; je n'avais pas besoin de l'expérience du malheur pour me ramener

aux idées célestes, pour me désabuser des rêves de ce monde..... Pourquoi ai-je rencontré mon infortuné Jules? Pourquoi ces orages de son âme ont-ils bouleversé la mienne?.. Pourquoi surtout cette fin horrible? Qu'ai-je fait pour mériter cet enfer? Est-ce que Dieu laisse aller au hasard le destin de l'homme?... Et d'ailleurs qu'est-ce que le hasard?... je m'y perds... Mais aussi de quoi Dieu me punit-il?

— Vous ne souffrez pas parce que vous êtes coupable, ni parce que vous êtes innocente ; vous souffrez, madame, parce que vous êtes femme, et que la souffrance est une loi mystérieuse de l'humanité.

— Oh ! bien mystérieuse sans doute, reprit la comtesse, les yeux fixés sur le brasier qui rayonnait à ses pieds. Mais je connais des êtres qui n'ont pas souffert et dont la vie s'est écoulée paisible et ignorée... et moi !

— Hélas ! madame, le visage est un voile impénétrable. Il y a longtemps que je vis

parmi les hommes, et je mérite quelque confiance. Le sourire du monde cache bien des douleurs; mais cependant je suis loin de nier qu'il y ait des existences entières à l'abri des grandes joies et des grandes souffrances. Ce sont des créatures qui restent ignorantes de tout; elles ont vécu en végétant, et ayant peu servi la cause de l'humanité; mais ne nous arrêtons pas à ces exceptions. Hélas! quel lugubre tableau je placerais sous vos yeux, si je vous retraçais ce que j'ai pu moi-même observer de malheurs dans ce monde!.... Pourquoi la souffrance s'acharne-t-elle sur le corps si frêle de l'enfant au berceau? pourquoi Dieu ne préserve-t-il pas du froid et de la faim ce pauvre petit être, qui n'a pu encore concevoir une pensée coupable?... Pourquoi les plus nobles affections, celles qui sont basées sur la reconnaissance, sont-elles brisées par la mort? Pourquoi toute chair gémit-elle, ainsi que parle le

prophète? Est-il raisonnable d'attribuer à Dieu cet effroyable désordre d'une société où le crime triomphe si souvent, où le juste est si souvent broyé par le malheur et la misère? Vous vous plaignez de souffrir et d'être innocente; plaignez-vous d'appartenir à la race humaine, ce sera plus raisonnable. Je vous ai déjà dit bien des fois qu'il était impossible de comprendre cette vie autrement que comme le résultat d'un grand renversement dans le monde moral. Le mal joue ici-bas un rôle immense. L'humanité travaille avec sang et sueur à retrouver son état primitif, nous sommes encore au fort de l'épreuve, et la douleur est le creuset qui nous épure et nous grandit... Mais, mon enfant, rappelez-vous donc ce que l'Homme-Dieu est venu faire parmi nous: être innocent et souffrir!... Le Christ a passé lui-même par la défaillance... il a demandé, lui aussi, que le calice s'éloignât de ses lèvres. Voyez ce qu'ont été les héros

de la plus grande idée qui ait éclairé le monde, de l'idée chrétienne; ils ont été passionnés pour la souffrance, ils l'ont demandée à grands cris, tant ils sentaient qu'elle seule pouvait réhabiliter leurs semblables!

—Pourquoi, interrompit la comtesse d'un accent profondément triste, pourquoi Dieu ne m'envoie-t-il cet esprit, le plus beau présent qu'il puisse accorder aux mortels?... Hélas! je ne lui demande pas l'héroïsme qui fait désirer la souffrance, mais je lui demande la résignation.

La femme de chambre apporta une lampe dont la lumière était très-voilée, et remit à la comtesse une lettre. Elle était de M. Méholde, qui la priait de lui donner de ses nouvelles, et lui demandait si elle désirait qu'il la vît le lendemain. Elle s'empressa de répondre qu'elle était bien mieux, et que M. Méholde pouvait différer sa visite. Puis, se tournant vers le curé, avec un geste pres-

que impatient : — Avez-vous connu beaucoup de médecins, monsieur? dit-elle. Est-ce qu'ils ne savent faire que de la médecine matérialiste?... Ah! comment ne pas voir que c'est la douleur de mon âme qui dévore mon corps? Tous les remèdes de la science seront impuissants; que l'on me donne la résignation, et je serai guérie. M. Méholde n'a pas compris qu'il n'y avait qu'un seul traitement possible avec moi, et qu'il consistait à parler de mon malheur. Il n'a trouvé que cette incompréhensible parole : Il faut vous distraire!...

— M. le docteur a peut-être craint d'augmenter les crises violentes dans lesquelles il vous a vue; je vous assure que cette position est souvent très-embarrassante.

— Quand on a de l'âme, tout se devine, vous le savez bien, monsieur le curé. Hélas! que les médecins du corps apprennent donc que plus de la moitié de nos maladies viennent de nos souffrances morales.

Le curé laissa la comtesse plus calme, et retourna vers son village.



XVI

Les convulsions douloureuses qui avaient conduit madame de Rhodes si près de la folie cessèrent peu à peu ; ses forces s'épuisèrent tellement, que ces crises n'auraient pu se reproduire : elles l'auraient tuée. La malade tomba dans une espèce d'anéantisse-

ment. Il était difficile de savoir si elle souffrait, car elle passait le plus souvent la journée entière sans prononcer une parole; mais sa maigreur augmentait, et la pâleur de son teint était telle, que son visage n'avait plus rien de la vie. Tous ceux qui l'entouraient étaient dans la désolation; son père pleurait comme un enfant, et voulait absolument que le médecin la guérît. Le curé venait de temps en temps; mais tous ses efforts pour amener la comtesse à la consolation religieuse étaient inutiles. Il consulta M. Méholde, qui lui déclara que s'il ne survenait pas de changements inattendus, madame de Rhodes ne pouvait vivre longtemps ainsi; qu'il faudrait au moins la décider à prendre l'air. Le curé objecta qu'il redoutait beaucoup les premières promenades au milieu de paysages qui lui retraceraient le tragique événement. Il redoutait surtout la vue des caps de la côte. M. Méholde fut d'avis de faire voyager la comtesse; Nice

ou Gênes furent les villes qu'il indiqua, disant que le voyage la distrairait de sa douleur, et que le ciel du midi rétablirait peut-être sa poitrine qui était fort attaquée aujourd'hui.

Longtemps madame de Rhodes combattit ce projet, elle s'obstinait à attendre la mort dans son fauteuil, disant à M. Richard qu'elle ne viendrait jamais assez tôt; mais le curé finit par lui persuader que c'était manquer au devoir, et la comtesse se laissa emporter dans une voiture. M. Hermant et la femme de chambre l'accompagnèrent.

Ils s'arrêtèrent quelques jours à Paris. Ils descendirent dans la rue d'Alger. Nous étions alors au 15 de mai, et cette année-là, chose rare, le mois de mai avait du soleil et des brises tièdes. M. Hermant essaya de conduire la comtesse aux Tuileries, le matin, aux heures solitaires. La pauvre femme parut ne rien voir, ne rien sentir. Le troisième jour elle dit que le bruit et l'air de

fête de cette ville lui torturaient l'âme. Sur toute la route on ne put rien remarquer en elle, que le besoin sans cesse exprimé de ne pas s'arrêter. A peine avait-elle pris du repos pendant une nuit, qu'elle demandait à continuer sa route. Ils arrivèrent ainsi assez promptement à Gênes. Mais la comtesse ne voulut pas rester là encore : la vue des côtes et de la mer lui rappelait la Bretagne, et cet aspect était intolérable. Ils gagnèrent l'intérieur, et ne s'arrêtèrent qu'à Florence.

Ce besoin de mouvement continuel s'explique très-bien chez la comtesse ; comme elle souffrait partout, elle désirait toujours fuir le lieu où elle se trouvait; mais hélas! elle ne pouvait se fuir elle-même.

Les voyageurs allèrent loger à *la Fontana,* hôtel situé derrière *le Uffizie,* le musée de Florence : l'Arno coule à quelques pas de là. Le lendemain de leur arrivée, la comtesse sortit appuyée sur le bras de son

père, et lui dit en rentrant : — Puisqu'il faut bien après tout rester quelque part, restons ici.

Les premiers jours se passèrent en lentes promenades aux bords du fleuve, aux *Cascine,* et à visiter quelques églises ; M. Hermant se flattait que l'influence de ce beau climat allait agir sur sa fille, lorsque après une semaine elle fut prise de vomissements de sang, qui effrayèrent singulièrement le bon vieillard ; heureusement cet accident n'eut pas de suite, mais madame de Rhodes se fatigua bien vite de Florence, et demanda à se retirer à la campagne. Sa tristesse avait perdu tout caractère violent, mais le sourire n'effleurait pas ses lèvres. Elle ne prononçait jamais le nom qui était pour elle le symbole de toutes ses souffrances ; elle ne parlait jamais de sa vie passée ni de ses regrets. Elle répondait par monosyllabes aux questions de son père ; seulement elle le remerciait souvent des soins que son

amitié prenait d'elle. Cet homme, dont l'intelligence ne sortait pas d'un cercle très-rétréci, montrait dans sa conduite envers sa fille, non-seulement un dévouement sublime, mais une grande délicatesse de cœur. Après quelques recherches, il découvrit, sur la route de Fiesole, à une demi-lieue de la ville, sur le penchant d'une colline élevée, une petite villa, gracieuse et retirée, tout embaumée d'orangers en fleurs. La maison avait deux façades : d'un côté, l'horizon était borné par un rideau de peupliers élégants, et entre ces peupliers et jusqu'à ce rideau on n'apercevait que le jardin plein de mystérieux ombrages. C'était un lieu délicieux pour se renfermer dans une pensée mélancolique et en vivre, mais un lieu dangereux encore peut-être pour une douleur aussi dévorante que celle de la comtesse. Ce paysage de quelques mètres ne différait guère de sa petite chambre de Bretagne, son âme y serait presque aussi re-

pliée sur elle-même. Mais, de l'autre côté de la villa, la vue s'étendait sur Florence; ses palais crénelés, ses dômes, ses ponts, les sinuosités de son fleuve, les myriades d'habitations qui l'entourent, présentaient un magnifique spectacle, surtout le soir, lorsque toutes ces formes étaient comme baignées dans les vapeurs ardentes du couchant.

Plusieurs semaines se passèrent dans cette solitude sans parler à une personne étrangère. La comtesse se levait tard, descendait dans le jardin, où elle passait presque tout le jour; quand le soir venait, elle s'appuyait sur le bras de son père, et faisait une promenade presque toujours silencieuse, sur le penchant des coteaux. Pour pénétrer dans son âme, durant cette phase de sa vie, il faut lire les lettres qu'elle écrivit de sa villa florentine.



XVII

LA COMTESSE A M. RICHARD, curé de.....
en Bretagne.

« Je ne vous dirai rien de mon voyage, mon vénérable ami. Je l'ai fait avec une grande rapidité, et il m'apparaît comme un de ces rêves étranges que nous avons de

la peine à nous rappeler au réveil. Je suis ici dans une retraite absolue, privée de vos paroles, qui étaient ma seule consolation, et je ne sais en vérité ce que je suis venue chercher en Italie. Que me font, hélas! toutes ces beautés que l'art et la nature étalent à mes regards? Les yeux de mon âme ne voient qu'une seule figure; je donnerais le monde entier pour contempler une minute *celui* que j'ai perdu.

« Mon âme est triste jusqu'à la mort. Je ne puis m'accoutumer à cette nouvelle douleur; chaque jour elle se montre sous une face inattendue, je ne réparerai jamais cette perte; c'est affreux!

« Je ne suis plus chrétienne, je ne suis pas résignée sous la main de Dieu, je ne puis lui dire : Que votre volonté soit faite. Mes pleurs m'étouffent; je sens en moi une révolte amère..... Oh! que je le revoie seulement une heure!.....

« Quand je repasse toutes les circon-

stances de ce malheur, je frémis dans tout mon être. Cette maison vide, ce silence!... Ah! mon Dieu, puis-je rendre ce que j'ai souffert, et le sais-je moi-même? Comment est-il possible de ne pas mourir dans un tel moment?

« Et ensuite quelle série de tourments, lorsque, revenue de cette attaque foudroyante, je m'attache à chaque souvenir, en tirant tout ce qu'il contient de torture pour mon cœur; chaque nuance de cette douleur me martyrise. J'ai recours à la prière; mais je ne puis fixer mon attention une minute sur ce que je dis; le noble et pâle fantôme se lève toujours devant moi. Il me sourit doucement, je le vois..... mais je retombe aussitôt dans l'épouvantable réalité. C'est donc fini! Croiriez-vous que je ne puis me persuader que Jules soit mort. Je relis ces mots, et je ne les comprends pas. Mort, cet homme si jeune, si beau, si éloquent; mort, et pourquoi, mon Dieu?

Lui que vous pouviez rendre si grand, si puissant sur ses semblables, pourquoi, mon Dieu, pourquoi?

« Je suis encore folle! Me voilà interrogeant Dieu sur une loi immuable de sa volonté. Et d'ailleurs est-ce un malheur pour Jules de ne plus vivre? Son existence n'était-elle pas une souffrance continuelle? O mystère, mystère!

« Ce qui précède est écrit depuis deux jours. Le temps marche, et je ne suis pas plus raisonnable. J'accuse tout le monde, un sourire m'exaspère. Je suis désenchantée de tout, même de Dieu.

« Ce qui me tue, c'est cette obligation où chacun croit être de m'adresser des consolations. Que tous ces êtres sont glacés! Est-ce qu'il y a un cœur sous ce vêtement?

« Inconcevable mort, qu'es-tu donc? »

XVIII

La Comtesse a Eugénie ***.

Merci de ta lettre, ma pauvre amie, j'y ai retrouvé toute la tendresse de ton cœur. Tu m'es fidèle dans la douleur, et je me repens de ne jamais t'adresser que des la-

mentations. Combien j'étais folle de me plaindre des tourments que me causait le malheureux Jules autrefois! Que de lettres insensées je t'ai écrites, et comme tous ces troubles me paraissent le bonheur, comparés à l'affreuse réalité d'aujourd'hui! Hélas! me voilà sans lutte et sans contestations avec le comte. Barbare folie, ou plutôt lâcheté impardonnable! Peut-être ai-je contribué à le désespérer; n'ai-je pas mis assez de courage dans mes rapports avec lui. Il n'aura trouvé qu'un roseau pliant au souffle de l'orage. Oh! une âme forte aurait relevé cet homme qui avait de si hautes facultés. Si j'avais eu une foi éclairée par la science au lieu de cette croyance toute d'amour naïf que nous puisons dans notre pitoyable éducation, ses doutes terribles auraient fait place à une affirmation sereine et consolante. Mais il n'a rien trouvé en moi que des larmes et des murmures. — Aussi sa dernière illusion, son dernier amour se

sont fanés presque en naissant. Alors quand le malheureux n'a plus conservé en lui une seule affection, ni une seule croyance; quand il a vu que sa femme était une pauvre jeune fille qui ne pouvait supporter qu'une petite existence vulgaire comme celles qui l'entouraient dans son village; il a regardé la terre et le ciel, et ne trouvant rien ni ici ni là qui pût faire vivre son cœur... Voilà pourtant la vérité, Eugénie!... Quelle affreuse imprudence! donner pour compagne à un homme longtemps éprouvé par les tortures sceptiques de ce siècle, et par la vie brûlante des capitales, une jeune fille élevée dans un couvent, dans l'ignorance des passions! Car enfin, que fait-on dans ces asiles, si ce n'est placer devant nos yeux un triple voile qui nous dérobe entièrement la vue du monde? Aussi quand nous y arrivons, tout est nouveau pour nous; nous sommes comme un marin qui devrait gouverner son vaisseau au milieu d'une tem-

pête, et qui n'aurait jamais vu que la mer calme et limpide.

Oui, mon amie, je te le répète, une femme élevée et forte, une *femme* enfin, aurait sauvé Jules de Rhodes. Mais moi, que pouvais-je faire? Au lieu de prévoir les orages de sa pensée, au lieu de chercher à les apaiser dès leur origine, je demeurais étonnée devant chaque parole qui me révélait des régions inconnues, je baissais la tête et je pleurais.

Cette idée de mon insuffisance augmente beaucoup ma douleur; j'en suis poursuivie avec acharnement depuis plusieurs jours. Quelquefois la fatigue m'engourdit et je tombe dans une somnolence maladive. Je deviens plus amaigrie et plus pâle encore, dans certains moments il me semble que la vie de la terre m'échappe. Hier soir, par exemple, je regardais de ma fenêtre les villas, les jardins ombreux, les dômes, les riches palais de Florence, et l'Arno qui ser-

pente mollement au milieu de toutes ces belles choses; le soir était resplendissant. Depuis que je suis en Italie, je n'avais rien vu de si sublime : une vapeur ardente baignait tout ce paysage, et il me semblait que j'étais perdue dans ces magnificences de la nature. Je sentis qu'il serait doux de s'anéantir ainsi dans le sein de Dieu; c'est la première fois que j'ai conçu profondément l'influence que peuvent avoir sur les artistes ces climats aimés du ciel.

Adieu.

XIX

LE CURÉ DE... A M.. LA COMTESSE DE RHODES.

Depuis hier que j'ai reçu votre lettre, ma chère dame, je ne cesse de la méditer et de penser à vous. Jamais je n'ai désiré être un homme supérieur que dans les circon-

stances où je me trouve ainsi en face d'âmes élevées par l'instruction et brisées par la douleur. Avec mes paysans je suis assez éloquent; ils sont simples comme moi, leur vie rude et pénible les a préparés d'avance à tous les maux. Ils les reçoivent de la main de Dieu, et se soumettent avec une résignation forte que j'ai souvent admirée. Mais lorsque l'esprit est entré dans les voies tortueuses de la discussion, lorsque le jugement s'est faussé par le contact des mille sophismes du monde, l'acceptation du malheur devient bien difficile. Ces réflexions m'ont conduit à repasser toute votre vie, ma chère dame, et je vais vous faire part de mes pensées, espérant que Dieu voudra peut-être se servir de mon humble parole pour vous donner quelque consolation.

Vous avez aimé M. le comte de Rhodes avec une exaltation extrême. Cette passion pour un être très-imparfait et fragile, puisqu'un souffle peut l'emporter loin de nous,

est toujours un désordre de l'âme. L'homme qui met toute sa vie, tout son bonheur, sur une frêle image qui peut disparaître d'un moment à l'autre, est un insensé. C'est ce qui a fait dire à un grand philosophe, en mettant ces paroles dans la bouche de Dieu : « C'est en moi qu'il faut aimer ton ami, c'est « pour moi que tu dois chérir tout ce qui « te paraît bon et digne d'amour en cette « vie. » — Lorsque l'amour humain est ainsi renfermé dans les bornes de la raison, si l'objet aimé nous est enlevé, nous l'aimons encore dans le sein de Dieu, et par-dessus tout nous aimons Dieu, et cet amour immense nous élève au-dessus des douleurs de la terre qui n'est, pour ainsi dire, plus pour nous qu'une apparence ! C'est ce sentiment de l'amour pour Dieu qui a inspiré au plus grand des écrivains français les lignes suivantes : « Mais ceux qui pleurent « d'amour et de tendresse, qu'en dirons-« nous ? Heureux, mille fois heureux ! leur

« cœur se fond en eux-mêmes, comme « parle l'Écriture, et semble vouloir s'écou-« ler par leurs yeux. Qui me dira la cause « de ces larmes? qui me la dira? Ceux qui « les ont expérimentées, souvent ne le « peuvent dire, ni expliquer ce qui les tou-« che. C'est tantôt la bonté d'un père; c'est « tantôt la condescendance d'un roi; c'est « tantôt l'absence d'un époux; tantôt l'ob-« scurité qu'il laisse dans l'âme, lorsqu'il « s'éloigne; et tantôt sa tendre voix, lors-« qu'il se rapproche, et qu'il appelle sa « fidèle épouse; mais le plus souvent c'est « je ne sais quoi qu'on ne peut dire. »

Vous arriverez à cet état d'âme, madame, et vous reconnaîtrez alors tout l'incomplet et tout le vide de vos sentiments passés. Voilà bien longtemps que je suis voyageur parmi les hommes, et j'ai toujours vu l'amour extrême pour une créature amener le malheur de celui qui s'y livre : quand ce n'est pas la mort, cette grande loi uni-

verselle de la condition humaine, qui brise violemment ce lien, c'est la passion elle-même qui se flétrit, agonise et meurt. Je me rappelle avoir observé une femme dans cette situation affreuse : elle avait tout sacrifié, famille, fortune, considération même, à celui qu'elle idolâtrait. Un an après, elle ne l'aimait plus, et sa vie fut un enfer, jusqu'à ce qu'elle se reposât dans l'amour qui ne trompe jamais. Voilà la science de la vie, et vous la trouverez chez un pauvre vieillard comme moi, qui ai vécu dans une agreste solitude, aussi bien que chez tous les grands hommes du christianisme, qui ont expérimenté ce monde aux rives du Tibre ou du Nil, parce que cette science-là est celle de Dieu, et que Dieu sait éclairer le cœur du pauvre et de l'ignorant comme celui du savant et du riche.

Je suis homme, et je sais tout ce que ces terribles séparations de la mort excitent en nous de brisements et d'effrois. Je suis

resté seul sur la terre, j'ai perdu tous ceux que j'aimais; et souvent encore, dans le silence et le secret, je verse des larmes au souvenir du passé. Aussi suis-je toujours plein d'une pitié tendre pour les plus grands excès de la douleur humaine; mais elle doit céder peu à peu au temps, à la raison, et surtout à l'esprit religieux. Quel que puisse être notre aveuglement, nous ne pouvons méconnaître la loi suprême de la mort; et cependant, lorsqu'elle frappe quelqu'un des nôtres, nous nous en étonnons, comme d'une chose nouvelle et inattendue, sans nous souvenir qu'hier, à notre porte, nous avons salué une châsse que les prêtres enlevaient. Nous nous écrions que ce malheur est étrange, et que nous sommes les plus infortunés des hommes. Hélas! nous sommes dans la condition de la vie de la terre, voilà tout. Qui de nous traverse quelques années, sans que sa route soit semée de tombes? Ce qu'il y a

de plus incompréhensible dans notre cœur, ce n'est pas que nous craignions la mort, mais c'est que nous comptions sur la vie; c'est que nous puissions y voir autre chose que quelques jours de travail et d'épreuves, d'apparences pénibles, pour arriver à une vie réelle et durable.

Le malheur qui vous frappe, ma chère dame, est donc réservé à tout ce qui respire; pleurez, mais ne vous révoltez pas. Je sais que l'âme humaine a besoin de faire le rude apprentissage de la souffrance, et que vous n'aviez jamais beaucoup souffert. Vous étiez une enfant, lorsque votre mère mourut; votre âme a été étonnée de ce coup. Née de parents qui vivaient dans une modeste aisance, vos premières années se sont écoulées doucement, sans troubles, sans chagrins; élevée dans un pensionnat distingué, vous y avez été aimée à cause des belles qualités de votre âme; rentrée chez vous, votre bon père vous a comblée

des soins délicats de son amour, jusqu'à l'instant où vous avez été remarquée par un homme d'un esprit brillant et d'une naissance illustre. Après quelques traverses, votre amant est devenu votre époux. Jusque-là, madame, votre vie était un enchaînement de circonstances heureuses. La souffrance, ce terrible impôt que toute créature paie tôt ou tard, semblait vous être épargnée par un décret exceptionnel de la Providence. Cela ne pouvait durer ainsi.

Si vous saviez ce que je vois chaque jour de larmes dans l'exercice de mon humble ministère ! Hier encore j'ai pensé à vous, et je me suis promis de vous raconter cette circonstance présente de ma vie. Vous connaissez le petit village du Val, qui est à une demi-lieue de mon presbytère. J'y fus appelé hier matin : j'entrai dans une chambre sans meubles et sans vitres ; le vent pénétrait partout ; une jeune

femme et un enfant étaient étendus sur le même grabat, tous deux dévorés par une fièvre typhoïde. Ils étaient ainsi isolés, sans argent, sans linge, mourant, abandonnés de tous. Je voulus dire quelques paroles, la malheureuse ne me comprenait pas. Je ne puis exprimer de quelle amère pensée je fus saisi, à l'aspect de cet excès de malheur ; je me reprochai ma vie, que quelques-uns appellent frugale, et qui me paraissait ici un luxe coupable ; je perdais même par instant la notion de la vie que nous traînons ici-bas. Enfin je fis ce que je pus pour alléger ce fardeau terrible, qui écrasait un de mes semblables. Ce matin je suis retourné au Val ; l'enfant était mort, et la mère était mieux. Elle me reconnut : je lui dis, les larmes aux yeux, tout ce que mon Dieu m'inspirait ; la malheureuse pleura en silence. Celle-là savait souffrir, madame. Il y a six mois, son mari et son frère avaient péri dans un nau-

frage sur les côtes du Morbihan ; son enfant lui était enlevé, et il lui restaitou pr consolation la misère !

Je sentais qu'il fallait bien accepter la perte de ces trois êtres, car ceci vient de Dieu ; quant à la misère, elle vient de l'organisation sociale, et il y a toujours en moi, à ce sujet, des murmures contre les hommes.

J'espère que votre prochaine lettre m'apportera des paroles de résignation ; c'est le seul état d'âme qui soit digne de vous. Ma chère dame, pleurez avec espérance, l'œil élevé vers le séjour où se retrouveront tous ceux qui ont aimé sur la terre pour aimer encore d'un amour bien autrement profond, et que rien ne traversera plus.

Veuillez dire à votre bon père que je l'aime toujours bien, et croyez que vous êtes tous deux incessamment présents à mon souvenir.

XX

LA COMTESSE A M. RICHARD, CURÉ DE...

MON VÉNÉRABLE AMI,

J'ai lu ce matin un sermon de Bossuet sur la nécessité des souffrances. Je l'ai lu avec cette tension d'esprit que l'on porte toujours dans une affaire personnelle. Bos-

suet m'a peu attendrie, et c'est surtout d'attendrissement que j'ai besoin, c'est par les larmes, par *le sang de l'âme,* expression sublime de saint Augustin, citée dans le sermon qui est ouvert sur ma table, que j'arriverai au repos, si jamais j'y arrive. J'ai soif du sentiment que le grand orateur nomme une douleur qui console, une tristesse si douce, que pour peu qu'on s'y abandonne, elle guérit toutes les autres. Hélas! pourquoi y a-t-il tant d'aigreur dans mon âme?

Bossuet, dans ce discours, s'adresse surtout à la raison des chrétiens. Il nous montre en termes magnifiques l'amour de Jésus pour la souffrance. J'ai été frappée de ces images: « Ne diriez-vous pas, chrétiens, que « toute la vie du Sauveur était un festin, « dont tous les mets étaient des tourments; « festin étrange selon le siècle, mais que « Jésus a trouvé digne de son goût. Sa mort « suffisait pour notre salut; mais sa mort ne

« suffisait pas à cette avidité de douleurs,
« à cet appétit de souffrances ; il a fallu y
« joindre les fouets, et cette sanglante cou-
« ronne qui perce sa tête, et ce cruel ap-
« pareil de supplice presque inconnu,
« peines nouvelles et inouïes, afin, dit Ter-
« tullien, qu'il mourût rassasié de la vo-
« lupté de souffrir. »

Ma raison voit que non-seulement le Christ a choisi la souffrance sur la terre, mais, dans tous les siècles, elle a été le partage de l'homme. Il est impossible de nier cette vérité, qui frappe nos regards à chaque pas dans la vie. Mais si ma raison se tait, mon cœur saigne et murmure. Donnez-moi des ailes, ô mon Dieu, pour m'élever vers les hauteurs d'où les attachements de la terre ne paraissent plus que des ombres insaisissables! Pourquoi nous créer un cœur qui sent si vivement ces bonheurs humains, tandis que vous nous enseignez d'une manière si terrible, par votre parole et par

les événements de la vie, que ces bonheurs sont des apparences qui trompent, des espoirs qui se changent en gémissements?

Mais si ma raison ne cherche pas à nier cette grande loi de l'humanité, ainsi que vous appelez la douleur, ma raison ne comprend pas pourquoi une lutte si terrible a été imposée à l'homme. Pour moi, j'aimerais mieux n'avoir jamais vu le jour; et je crois que bien peu de mes semblables soutiendraient que la vie est un bien.

Je suis allée hier avec mon père visiter un couvent de femmes, qui se trouve dans les coteaux à une demi-heure de notre habitation, du côté de Fiesole. J'y ai vu bien du calme extérieur; si l'âme de celles qui l'habitent est en harmonie avec tout ce qui frappe les regards, ce doit être le séjour du bonheur. Mais qui peut sonder les mystérieuses profondeurs de la pensée?

Mon père est toujours excellent pour moi, et j'admire ce dévouement de tous les

instants, qu'il me témoigne de mille manières. Quelle patience il met à supporter toutes mes tristesses silencieuses! Si son intelligence pouvait me comprendre comme son cœur m'aime! Au surplus que me dirait-il? L'amour est bien au-dessus du raisonnement. L'homme qui ne sait pas se contenter d'être aimé, est un insensé qu'il faut plaindre. Hélas! mon père serait si calme, si heureux sans sa fille! C'est moi seule qui trouble sa vie. Il me sacrifie toutes ses affections, et encore, à l'entendre, il semble que je lui fasse une grâce.

Écrivez-moi, je vous en supplie, et croyez à ma vénération et à ma reconnaissance profonde.

XXI

Le Curé de... a Mme la Comtesse de Rhodes.

Vos lettres sont toujours attendues avec impatience et lues avec grand plaisir, ma chère dame... Seulement je suis affligé de voir que vous ne marchiez pas plus vite

dans les voies consolatrices que la religion vous présente. Quelquefois vous semblez arriver au port, mais vous retombez comme entraînée par je ne sais quelle puissance mauvaise. Vous me dites que votre raison sait bien que la douleur est le partage de l'homme, mais que votre cœur saigne et murmure. Oh ! je ne vous défends pas les larmes, c'est un juste tribut que notre faiblesse paie aux attachements de la terre ; mais je vous défends le murmure, non-seulement parce qu'il offense Dieu, mais encore la raison humaine.

Vous ne comprenez pas pourquoi une si rude tâche a été imposée à l'homme. En vérité il faut admirer l'orgueil de notre esprit. Non-seulement il veut rejeter ce qu'il ne voit pas, mais il s'étonne de ne pas comprendre ce qu'il voit, et il s'avise de demander à Dieu compte de ses desseins. C'est toujours la puissance et l'intelligence infinies qui sont appelées à être jugées

par notre impuissance et notre aveuglement. Vous dites que l'amour vaut bien mieux que l'intelligence, et vous avez raison. Aimez donc Dieu, et ne vous efforcez pas de le comprendre.

Toutefois cette grande question de la souffrance, sans cesser d'être mystérieuse dans quelques-unes de ses parties, n'est pas cependant inaccessible à notre raison.

Dieu devait créer l'homme libre, ou il n'aurait été qu'une forme, qu'une sorte de fantôme incompréhensible. Pourquoi le grand être se serait-il donné ce triste spectacle? La volonté de l'homme le rend seule noble et grand. Le genre humain est unanime dans cette idée. Les plus élevés parmi nos semblables, ceux que nous nommons les premiers, sont ceux qui ont montré le plus de volonté, ceux qui ont un *caractère,* pour employer le langage du monde. La volonté, appliquée aux sciences, à la politique, aux arts, fait les grands hommes;

dans l'ordre religieux elle fait les saints. Sans elle il n'y a plus de lutte, plus de force, plus d'homme.

Il fallait donc de toute nécessité que l'homme pût se servir de cette volonté, et pour cela il fallait qu'il fût libre. Mais dès l'origine, l'homme abusa de cette liberté, il se livra à l'orgueil, et le mal naquit. Vous vous rappelez ce que dit le comte de Maistre dans les soirées de Saint-Pétersbourg ; une fois la race humaine corrompue, elle entrait nécessairement dans la voie de combats acharnés où nous la voyons encore. Le mal et le malheur sont deux mots dont le premier a engendré le second, et c'est encore ici une preuve de l'admirable logique des langues, car en réalité le malheur a été produit par le mal. Les maladies de notre corps sont le résultat des maladies de notre âme, et il ne faut pas entendre ceci de l'individu, mais de l'humanité.

Ce que je vous dis n'est peut-être pas

satisfaisant comme une démonstration mathématique, mais je n'ai rien trouvé de plus démontré dans aucune philosophie, et ce sont de ces demi-preuves qui suffisent pour convaincre que la foi est sans doute ce qu'il y a de plus profondément philosophique ici-bas.

Vous avez bien raison de me dire que vous arriverez au repos par les larmes, c'est-à-dire par l'amour. La raison est menteuse, le cœur trompe aussi souvent, mais jamais lorsqu'il s'attache à Dieu.

Oh! oui, j'en ai la certitude, bientôt une douce piété va succéder dans votre âme à l'état de lutte violente qui vous torture. Ne vous enfermez pas trop dans votre chambre, errez le soir surtout dans la campagne, laissez-vous aller aux impressions de cette nature italienne dont j'ai entendu raconter tant de merveilles. L'admiration des œuvres de Dieu agrandit l'âme, et plus l'âme est réellement grande, plus

elle devient sereine, plus elle aperçoit le néant de ce qui tourmente le cœur de l'homme. Souvent, dans le cours de ma longue et laborieuse carrière, j'ai remarqué cette influence d'un vaste et beau paysage sur notre cœur. Si Dieu est parmi les foules humaines, il est plus encore dans la solitude.

Oh! que je vous désire dans notre Bretagne! que d'aliments pour votre cœur autour de moi! La fortune que vous a léguée le comte est un grand bienfait, car vous allez pouvoir sécher des larmes. Croyez-en mon expérience, des moments de douce joie vous attendent encore sur la terre. Ne vous hâtez pas de désespérer de la vie!

XXII

La Comtesse a Mlle Eugénie ***.

Depuis quelque temps, Eugénie, je remarquais à l'église du couvent, où j'avais entendu la messe, une religieuse d'une singulière beauté, dont les regards s'arrê-

taient parfois sur moi avec une expression étrange. Cette figure restait des heures entières devant mon imagination, lorsque je m'étais éloignée d'elle; elle me dominait, comme un être supérieur. Il me semblait que je l'avais vue depuis longtemps. Je faisias d'incroyables efforts de mémoire, et ne pouvais me rappeler aucune trace de cette femme. Cependant elle exerçait sur moi un empire réellement magnétique, elle m'attirait et m'effrayait presque en même temps. Tu sais que j'ai toujours été un peu influencée par ces pouvoirs surhumains et mystérieux attribués au magnétisme ; que bien des fois vous m'avez traitée de visionnaire, et que rien n'a pu ébranler ma conviction relative à cette domination exercée par une âme sur une autre âme. Toute la vie des êtres supérieurs est pleine de prodiges de ce genre. Les hommes, qui ne vivent que par les sens, nient ces phénomènes ; mais les savants dans la science

des âmes en sont frappés. L'histoire sainte entre autres présente de nombreux exemples à l'appui de mon opinion.

Depuis mon malheur la figure de cette religieuse est la seule qui m'ait causé une impression ; je me suis surprise souvent si préoccupée de son souvenir, que j'avais oublié ma souffrance. Qu'est-ce donc que cette femme et quelle magie exerce-t-elle?

Hier je me décidai à demander à la supérieure l'autorisation de visiter le couvent ; je dis à mon père que c'était pure curiosité, et il me sembla que cette nouvelle lui causait un grand plaisir. Dans le fond, mon seul espoir était de rencontrer cet ange qui m'était apparu, comme un messager du ciel, et dont l'influence me tenait sous un inconcevable charme.

Nous arrivâmes au grand portail du couvent par une longue avenue de peupliers qu'aucun vent n'agitait : les bruits du monde viennent expirer ici ; l'âme est saisie de

cet aspect silencieux et solennel. Assis sur un banc de pierre, un vieillard beau et calme, la barbe blanche et flottante comme celle des patriarches, nous demanda l'aumône. La cour est vaste, et, comme partout ên Italie, le marbre y abonde; une fontaine en occupe le milieu, et ses eaux jaillissantes répandent une fraîcheur dont il est impossible de concevoir le charme dans nos climats glacés. Après avoir traversé plusieurs autres cours, nous pénétrâmes dans le cloître. Imagine-toi un carré long; des quatre côtés, des colonnes surmontées d'ogives dentelées d'une légèreté et d'une élégance admirable; en pénétrant sous ces arcades, on se trouvé au milieu de galeries longues et étroites. Le plus grand silence régnait partout; je n'aperçus pas une seule religieuse pendant notre promenade. Nous remarquâmes sur les murs des peintures de grands maîtres; mais une partie de ces peintures était effacée par le temps.

Dans le terrain entouré par les galeries, je vis des rosiers, des orangers, des myrtes; tous ces arbustes étaient jetés çà et là, sans ordre ; quelques peupliers caressaient les hautes rosaces de leurs feuilles tremblantes, les oiseaux faisaient entendre leurs concerts, toutes ces choses étaient pleines de Dieu ; je sentis de douces larmes mouiller mes paupières, mon cœur s'amollit, et je priai avec une tendresse que je ne connaissais plus depuis longtemps.

Ces murs, ces arbres, ces colonnettes, ces tombeaux, n'ont-ils pas une force en eux? Hélas! depuis combien de siècles les larmes humaines tombent-elles sur cette terre? et chaque larme est le signe d'une douleur!... L'humanité traînera-t-elle encore longtemps le lourd fardeau qu'elle porte? Combien de regards voilés de pleurs cet arceau, sur lequel j'arrête mes yeux, a-t-il rencontrés avant les miens? Que d'âmes froissées par la mort d'un être chéri,

par des passions ardentes que le monde a refoulées, par ces infinis désirs, qui n'ont que le ciel pour assouvissement, sont venues se réfugier à l'ombre de ce cloître, avant que j'y vienne moi aussi, pauvre cœur éploré!... Il me semble que ces soupirs, que ces cris échappés aux martyrs, non des tenailles et des gibets, mais des regrets et des remords, ont donné à tout ce qui m'entoure je ne sais quelle pitié pénétrante et profonde. Le rossignol, l'eau de la fontaine jaillissante, l'ombre mystérieuse et lointaine, tout me plaint et me console. Oh! oui, mon Dieu, la vie de ce monde est un passage à travers les souffrances, pour toute âme qui a le pressentiment d'une existence supérieure par la pensée et l'amour. Il me semble entendre ici tous ces grands hommes qui se sont approchés de vous et ont été les interprètes les plus éloquents de l'humanité qui gémit et de votre parole qui rafraîchit et régénère.

Je ne pouvais, Eugénie, me détacher de ce spectacle, et j'en fus comme arrachée par mon père, qui craignait pour moi l'air de la nuit. Hélas! pourquoi craindre? Il me semble aujourd'hui que décidément je ne vais pas mourir. Je sens que la vie se ranime en moi. Je ne vois pas trop ce qu'il me reste à faire dans ce monde.

Le lendemain de ma visite au couvent, je fus tourmentée du besoin de voir la religieuse, et du regret de ne l'avoir pas rencontrée la veille; mais je pensais que je la chercherais en vain longtemps, et je me décidai à écrire à la supérieure pour lui demander une entrevue, comptant bien savoir quelle était cette dame, et vérifier si mes pressentiments ne m'égaraient pas. J'obtins une audience deux heures après l'avoir sollicitée, et je me rendis de nouveau au couvent. Je fus introduite dans le cabinet de la supérieure : une jeune sœur me pria d'attendre quelques instants, parce

que Madame donnait une audience. Je m'assis toute tremblante et considérai attentivement cet asile de la piété.

Tout était d'une simplicité presque indigente, qui contrastait singulièrement avec le luxe mondain que j'avais pu voir dans plusieurs maisons religieuses de France. Les cloisons n'étaient ni recouvertes de papier, ni peintes : aucun ornement ne souriait sur le lambris; seulement sur la cheminée j'admirai une Vierge d'une expression céleste. Sur la petite table un livre était ouvert, j'eus la curiosité de le regarder; c'était un volume de sainte Thérèse, traduit en italien.

Aussitôt mon âme se reporta vers cette fille étonnante de l'Espagne, qui a rempli le monde entier du bruit de son nom, quoiqu'elle ait enfermé sa vie dans l'intérieur d'un cloître. Et cet exemple me rappela la vérité de toutes les paroles de M. Richard, sur la communion de l'âme avec Dieu. Je

compris un moment que cette vie sublime était possible, je m'élevai aux mystérieuses hauteurs, et je vis que, dans le monde des âmes, ces êtres ont une très-grande mission humaine ; qu'ils rachètent, par une prière et un amour incessants, les indifférences et les faiblesses de leurs semblables. Mais je retombai bientôt après dans la pensée toute saignante encore de mes regrets affreux, et je repris mes incohérences, mes révoltes et mes doutes.

Un léger bruit se fit entendre, et je vis entrer cette religieuse dont la physionomie m'avait si étrangement frappée : c'était la supérieure du couvent. Elle m'adressa la parole avec une bonté simple qui étonnait, à cause de la solennité de ses traits. Après quelques minutes d'entretien, mon imagination fut moins impressionnée, mais mon cœur s'émut, car il y avait dans cette voix une si douce piété, qu'il était impossible de ne pas en être pénétré profondément. La

mère, *Thérèse de la Miséricorde* (c'est le nom de la religieuse), parle d'ailleurs notre langue avec une élégance et une pureté toutes parisiennes. Je lui ouvris mon âme avec une confiance entière, je lui racontai ma vie, les tourments du comte, les doutes dévorants qui ravageaient son intelligence, les atteintes que j'avais reçues de ce contact, et enfin l'épouvantable catastrophe qui avait tout terminé.

— Je croyais bien, me dit-elle, que vous aviez été rudement éprouvée. Aussi, depuis que je vous ai aperçue à la chapelle, je désire vous connaître.

Il n'y eut dans son expression, en m'écoutant et en me répondant, aucune surprise; elle me sembla entendre des choses très-ordinaires. J'en fus un peu déconcertée, car je croyais la voir frémir. Qu'est-ce donc que la vie, mon Dieu, si ceux qui la connaissent le mieux ne s'étonnent pas de ma douleur?

— Ma chère enfant, me dit la mère Teresa, de tous vos malheurs le plus grand, sans contredit, est d'avoir perdu l'esprit de résignation, qui est la loi du christianisme. Mais vous êtes moins malade que vous ne le pensez. Il y a très-souvent, au moment de ces déchirements terribles causés par de telles séparations, une sorte d'obscurcissement dans notre pensée. Je peux vous assurer que vous reverrez la vraie lumière, et reviendrez à une saine appréciation des choses et à une douce mélancolie. Elle ajouta avec un tremblement presque imperceptible dans la voix : — Moi qui vous parle, j'ai été aussi malade que vous. Revenez me voir demain, et je vous raconterai ma vie.

Je la quittai réellement touchée de sa délicatesse et de sa compatissance. Je vis que celle-là ne s'était pas vouée seulement au soulagement des maux du corps. Je fus le lendemain fidèle au rendez-vous.

Voici à peu près ce qu'elle me dit.

J'appartiens à une des prêmières familles de Pologne. Je suis née avec un caractère violent et une imagination qui fut longtemps ardente. Élevée dans la solitude, à quelques lieues de Varsovie, dans une chartreuse, sur les bords de la Vistule, par une mère veuve dont j'étais l'unique enfant, je crois que cette vie loin du monde aggrava beaucoup mes penchants à l'exaltation, source de tant de malheurs pour les femmes. Je ne m'arrêterai pas à vous peindre mon amour pour l'époux que j'ai perdu; c'était un jeune chef d'escadron, enthousiaste de patriotisme et d'idées de liberté, que ma mère ne pouvait souffrir; j'ai traversé quatre années d'angoisses et d'orages, avant d'arriver au jour de l'hyménée. Maintenant que je vois ces temps à la lueur des idées élevées que Dieu enfin a déposées dans mon âme, ma passion m'apparaît comme un songe brillant encore, mais assez semblable

à tous les songes de ce genre que j'ai pu observer chez les autres.

Peu de mois après mon mariage, notre glorieuse et funeste révolution éclata. Mon mari se révolta un des premiers contre le czar. C'était l'espérance brûlante de toute sa vie qui se réalisait enfin, son idée dominatrice qui triomphait; dans ma folie, j'ai toujours été jalouse de la Pologne. Teresa, me disait-il souvent, il n'y a qu'une chose que j'aime plus que toi dans le monde, c'est la Pologne. Et lorsque je m'efforçais de lui prouver que la patrie ne pouvait l'aimer, que c'était un être chimérique, tandis que moi je l'aimais avec toutes les facultés de mon cœur, il me méprisait presque. Je n'oublierai jamais le soir qu'il arriva au galop de son cheval, la tête en feu, ivre de joie et d'orgueil; il s'élança dans mes bras en jetant des cris tels, que je le crus fou : son visage s'inonda de larmes : La Pologne est libre! me disait-il,

Varsovie est à nous! Cette passion chaleureuse, qui était en lui, pénétra dans mon âme. Je sentis en moi toutes les flammes patriotiques qui faisaient de lui un héros! Je le compris et me vouai tout entière à cette cause sainte.

Je suivis mon époux sur les champs de bataille. J'assistai à presque tous ces combats de géants auxquels l'Europe n'a accordé qu'une stérile admiration. Beaucoup de femmes ont figuré dans les dernières guerres de la Pologne, et je rencontrai dans cette carrière effrayante plusieurs jeunes dames que j'avais vues dans les cercles de Varsovie. Vous connaissez les résultats de ces efforts inouïs. Un soir, j'étais couchée dans une chaumière près d'Ostrolenka, tout était perdu depuis plusieurs jours. Blessée dans la dernière affaire, j'avais été prise d'une fièvre ardente et transportée dans cette cabane, où je fus soignée par des paysans. Oh! cette nuit ne sortira

jamais de ma mémoire, son souvenir me suivra dans la région des âmes. Ma chambre était obscure, un feu à demi éteint jetait encore quelques lueurs douteuses, une vieille femme, qui veillait auprès de moi, sommeillait dans un coin de la cheminée; je n'entendais aucun bruit que le gémissement du vent dans les sapins, et les hurlements sinistres de quelques chiens éloignés, lorsque tout à coup des sons rapides et cadencés frappèrent mon oreille, et je ne tardai pas à reconnaître les pas d'un cheval. Mon cœur battit avec violence, le sang reflua vers ma tête, et je perdis connaissance. Lorsque je revins à moi, mon mari tenait une de mes mains; il me donna un baiser; je le regardai longtemps; il ne me parla pas : son visage avait la pâleur du marbre, sa main était mouillée d'une sueur froide. Eh bien, lui dis-je, est-ce qu'il n'y a plus d'espérance?— L'esclavage, la Sibérie. — Il faut gagner la France, lui

dis-je. — Pourquoi? — Pour vivre et attendre. Il ne me répondit plus. Seulement son regard se fixa sur moi avec une inconcevable tristesse, une de ces expressions étranges qui semblent un pressentiment d'un autre monde.

Quant à moi, l'état fébrile où je me trouvais, joint à toutes ces émotions qui se succédaient si rapidement, m'avait enlevé une perception complète de ce qui m'entourait. Je me rappelle confusément les adieux de mon mari. Je sais qu'il resta longtemps près de moi, que ma main reçut une étreinte convulsive, puis que je ne vis plus rien. Je tombai dans une fièvre cérébrale que Dieu seul guérit, car les braves paysans qui m'entouraient n'allèrent pas chercher de médecins à Ostrolenka; ils se contentèrent de prier Dieu pour moi matin et soir.

Je n'appris que plus d'un mois après le sort affreux de celui que j'ai tant aimé.

Ne pouvant survivre à la Pologne, il s'était précipité dans le fleuve au moment de tomber dans les mains de nos oppresseurs, et il y avait trouvé la mort. Le malheureux mourut parce qu'il n'avait plus de patrie terrestre, comme le comte de Rhodes parce qu'il ne croyait pas à la patrie céleste.

Je tombai dans le désespoir et la folie, et fus, pour ainsi dire, enlevée par des amis de mon mari, qui me conduisirent d'abord en Suisse, et, de là, dans le Piémont; nous nous réfugiâmes en Toscane. Peu à peu la plus grande partie des proscrits nous quittèrent pour passer en France. Je restai en Italie avec quelques femmes; j'ai habité Pise très-longtemps. J'ai souffert horriblement pendant plusieurs années, j'ai passé par toutes les tortures que vous m'avez dépeintes, puis enfin j'ai senti du calme, car notre nature n'est pas assez forte pour vivre toujours de la même sensation

douloureuse, et nous devons remercier Dieu de cette faiblesse.

Par un bienfait immense, l'amour de Dieu et de mes semblables remplaça bientôt cet amour exclusif que j'avais voué durant toute ma jeunesse à celui qui n'est plus. Ce sentiment des grandes âmes embrasa le cœur d'une simple femme. Et je dois l'avouer, j'entrai dans une vie nouvelle, dans une vie de délices inconnues, infinies comme leur cause. Je me sentis forte et réellement grande, car ma pensée prit en pitié les passions humaines, non pour les maudire, mais pour les consoler. Il y a une noble joie à pénétrer ainsi dans ces régions supérieures de la pensée, à reconnaître tout un monde d'idées qui ne nous était pas apparu : c'est prendre possession à l'avance d'une partie de la vie du ciel, c'est entrer profondément en rapport avec Dieu, c'est participer à son règne. La vie est changée.

La difficulté est de se soutenir à cette hauteur, de ne pas se laisser reprendre aux amorces de la vie; il y a des moments de lassitude où l'on ne jette plus qu'un regard terne sur les idées et les sentiments qui nous transportaient la veille. Alors on se croit délaissé par l'esprit de Dieu; mais l'expérience nous apprend bientôt que ces abattements sont l'effet nécessaire de notre insuffisance et des liens que nous traînons ici; et alors nous attendons patiemment le retour de la lumière.

J'embrassai la vie religieuse, surtout parce que je crus voir que la plupart des couvents étaient consacrés au soulagement des maux matériels. Je résolus de me faire *infirmière des âmes*, et de chercher à diriger les religieuses qui m'entouraient dans ces voies sublimes. Comme j'avais pu sauver une partie de ma fortune, je la consacrai à fonder un établissement dont, en peu d'années, je fus nommée supérieure.

Plus j'avance dans mon œuvre, plus je sens en moi de consolations et même de bonheur. Je me demande souvent pourquoi Dieu me récompenserait dans une autre vie d'actions qui me rendent heureuse dans celle-ci. Déjà j'ai réussi à élever vers le ciel des âmes désespérées. Depuis que je suis sûre de ma force, je me mêle au monde, et je cherche à y exercer des influences bienfaisantes. La société italienne de nos jours est loin des passions profondes et extatiques du moyen âge; Florence est devenue une ville de plaisirs faciles, d'engourdissement intellectuel et moral; c'est la vie des sens plutôt dans sa mollesse que dans ses débordements; l'idée religieuse haute et profonde y est presque inconnue ou du moins très-rare. Il est difficile de secouer cette somnolence; mais il y a cependant au fond de tout cela une bonne foi, qui ne se rencontrerait pas sans doute dans une société où le mouvement de l'intelli-

gence serait plus emporté. Aussi je ne suis pas sans obtenir quelque succès. Voilà ma vie : vous vous expliquez maintenant pourquoi votre physionomie, si empreinte d'amers regrets, a particulièrement attiré mes regards. Vous savez pourquoi je vous ai aimée dès que je vous ai aperçue. »

Tu vois, Eugénie, que mes pressentiments ne me trompaient pas, et que la mère Thérèse de la Miséricorde est un être extraordinaire. Je la quittai le cœur pénétré d'admiration ; mais n'en sentant que plus vivement ma faiblesse et mon malheur.

Adieu.

XXIII

Nous avons supprimé quelques lettres de la comtesse, entre autres une adressée à M. Richard, parce qu'elle ne faisait que répéter à peu près la précédente.

Plusieurs semaines se passèrent encore en conversations avec la sainte du couvent,

en rêveuses promenades au crépuscule sur les riantes collines de la Toscane. Puis la comtesse se rendit à Rome, et prit à Civita-Vecchia un paquebot qui la ramena en France. Après quelques mois, elle arriva du mélange d'apaisement et de révolte où nous venons de la voir, à cette résignation pieuse, à cette mélancolie céleste qui est le seul bonheur des âmes sérieuses, éprouvées par les amertumes de la vie. Ce travail se fit lentement en elle et échappe à l'analyse la plus clairvoyante. Ce sont de mystérieux entretiens entre Dieu et la pensée humaine. Quoique plusieurs lettres nous soient encore tombées sous les yeux, nous avons redouté de fatiguer le lecteur de notre époque, si peu habitué aux œuvres un peu profondes, que le journal lui-même deviendra bientôt une nourriture trop substantielle. Nous n'avons donc recueilli que les lettres qui marquaient une transition importante dans la vie d'Éliza de Rhodes. Nous l'avons con-

duite de l'extrême désespoir aux larmes et aux demi-sourires d'une espérance encore douteuse. Dans les grandes douleurs réelles de la vie que nous avons traversées, la religion seule nous a paru exercer quelque influence sur les âmes passionnées, toujours tourmentées par le besoin de l'infini ; nous ne savons si nous sommes parvenu à peindre quelques détails de cette terrible lutte contre les décrets providentiels.

La comtesse ne tarda pas à retourner en Bretagne ; mais elle ne put se décider à habiter de nouveau le chalet qui lui rappelait des souvenirs si lugubres ! Nous sommes arrivés à la moitié de notre voyage. Quelques années séparent de la première la seconde partie de ce livre ; nous allons rencontrer de nouveaux personnages. La comtesse elle-même ne sera plus, pour ainsi dire, la femme que nous venons de peindre. Elle sera modifiée par le temps et l'expérience des choses humaines. Elle va

assister en quelque sorte en modératrice et en conseil au spectacle des passions qui ont agité sa jeunesse. C'est là un peu notre histoire à tous.

Rien, selon nous, n'offre d'enseignements plus utiles et plus élevés que ces changements opérés dans une âme par le temps et la vie. Nulle leçon ne conduit mieux à la patience et à l'espoir consolant, deux vertus bien rares dans notre siècle si emporté et si dédaigneux de l'avenir.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

Seconde époque.

TROISIÈME PARTIE.

I

— Vous parliez de l'amour hier soir, dit la comtesse en promenant un œil rêveur sur l'horizon des mers, où se jouaient quelques voiles blanches ; vous disiez, Ernest, qu'on n'aimait qu'une fois dans la vie. Vous agiriez sagement en attendant quelques années pour vous prononcer ainsi.

— J'entendais, madame, reprit le jeune

homme, que l'on n'aimait qu'une fois avec la conviction que l'objet aimé est le seul qui puisse remplir notre cœur et comprendre notre âme ; qu'il existe deux êtres nés l'un pour l'autre, et que, quel que soit le destin de ces deux êtres, séparés l'un de l'autre, ils seront toujours souffrants sur cette terre.

— Et s'ensuit-il que l'on ne puisse aimer profondément en dehors de cette conviction?

— Je l'ai cru longtemps, aujourd'hui j'en doute. L'amour, à une seconde ou troisième épreuve, est quelque chose de moins pur, de moins saint. Lorsque nous avons vu un attachement s'éteindre, comment entendre le mot *toujours* sans un amer sourire? L'âme s'efforce en vain de ressaisir ses émotions d'autrefois, sa foi sans nuage dans l'éternité de l'amour, l'inconstance passée crie sans cesse au dedans de nous.

— Mais Ernest, n'êtes-vous pas trop sé-

vère pour la nature humaine? Si j'ai bien examiné autour de moi les amours brisés et suivis d'autres amours, ce n'a été le plus souvent que la main de fer de la société qui est venue arracher ces cœurs les uns aux autres. La société et la nature sont tous les jours dans une lutte terrible. Mais croyez-moi, j'ai connu de nobles âmes qui ont porté de longues et rudes souffrances avec courage. Il y a, Ernest, des héroïsmes cachés qui l'emportent sur le bruit de vos grands hommes. L'amour est d'autant plus calomnié qu'il est moins compris.

— Je ne saisis pas bien votre idée, madame.

— On met tous les jours sur le compte de l'amour ces scandaleuses séparations, que suivent bientôt de nouveaux attachements, ce honteux commerce d'êtres sans croyances, qui se livrent aux caprices fantasques d'une imagination déréglée. Eh! cher, est-ce là de l'amour? pas plus que les infamies

de quelques poëtes ne sont de la poésie. Qu'avez-vous fait de cette noble et divine passion dans la plus grande partie de vos romans modernes, dans vos drames frénétiques? Savez-vous, Ernest, que tous, tant que vous êtes, vous travaillez à démoraliser la société, à vicier l'idée sur laquelle repose le bonheur de l'homme et de la femme? Si vous aviez une notion plus haute de l'amour, une notion plus vraie conséquemment, toute cette malheureuse littérature, qui a perdu tant de talents véritables, n'aurait pas répandu sur le monde ses dégoûts et ses désespoirs.

—Prenez garde, nous allons retomber dans nos discussions religieuses; rappelez-vous nos conventions. Quand on est sûr de ne pas s'entendre.....

— Pardon à votre tour, mon pauvre Ernest; il est vrai que je serai gênée pour vous expliquer ma pensée sans employer des mots que vous appellerez mystiques. Que

voulez-vous? Quand on a le malheur d'avoir le sens commun, on ne peut parler d'une chose importante sans rencontrer la religion. Elle entre dans tous les sentiments sociaux de l'homme. Il nous faudrait autant bannir la poésie de nos entretiens, car je soupçonne que ces deux mots se touchent de près.

— Je suis disposé à vous proposer une trêve, madame, et à vous laisser aller ce soir. Je me reprocherais d'entraver une explication qui prend une tournure sérieuse et que j'écoute avec un intérêt dont vous ne douterez pas, j'espère.

— Ah! mon ami, que vous êtes généreux! mais il ne fallait peut-être pas me faire sentir toute la dignité de mon discours; car je vais avoir peur du pédantisme, et l'embarras s'ensuivra. Tenez, pour avoir le temps de me remettre, descendons au jardin, et nous reprendrons notre conversation dans le bois.

Ce qu'on appelait le bois à *La Morlière*, était une sorte de labyrinthe d'arbres et de fleurs. Les acacias, les sapins et les mélèzes y étaient en abondance; des massifs de rosiers se mêlaient aux chèvrefeuilles et aux jasmins; quelques groupes de chênes dominaient majestueusement cette ombreuse retraite, où les rossignols donnaient leurs concerts durant tout le mois de mai. On y venait souvent des alentours pour entendre l'enchanteur des nuits de printemps, car il était très-rare sur cette partie des côtes de la Bretagne. Le bois présentait de mystérieux asiles, qui dérobaient tout horizon et vous isolaient entièrement. Puis tout à coup, au détour d'une allée obscure, vous aperceviez par une trouée les vagues bleuâtres de la mer, et quelquefois une voile qui sortait du port voisin. Ailleurs l'aspect sauvage des roches noires battues par les flots, habitées seulement par le goëland et le courlis, contrastait

avec la verdure éblouissante et les fleurs parfumées du bois de La Morlière.

La comtesse et Ernest restèrent quelque temps silencieux, sous le charme de toutes les harmonies de la soirée, et comme absorbés dans la contemplation de ce romantique paysage. Cette femme, belle encore, exerçait beaucoup d'empire sur les hommes qui l'approchaient. Ses traits exprimaient une mélancolie profonde, et cette tristesse ne disparaissait jamais entièrement de son visage, même aux moments peu rares où il s'épanouissait en riant. Elle ne devait pas sa mélancolie à une disposition naturelle, mais à une grande douleur d'un caractère fatal et tragique, qu'elle avait éprouvée dans sa première jeunesse. Aussi les personnes superficielles, qui ne savent pas plaindre les chagrins sans cause visible, comprenaient la comtesse et respectaient ses instants de taciturnité et de rêverie sombre. Les idées religieuses avaient été le refuge

de cette âme brisée, et, après plusieurs années d'âpres révoltes et de luttes fatigantes, elle était arrivée à une patiente résignation, qui n'était pas sans charme.

Elle reprit :

— Je vous disais, Ernest, que l'amour n'était pas compris. J'avoue que je suis embarrassée pour bien rendre mes idées; mais ne prend-on pas pour cette passion sublime je ne sais quel fougueux délire, dont je ne puis sonder la nature, mais qui, comme tous les délires, ne saurait durer que quelques instants? L'amour, mon ami, c'est, selon moi, la tendance simultanée de deux âmes vers le beau, vers l'infini, vers Dieu. Et de là un bonheur infini comme le but vers lequel elles tendent. Ce sentiment qu'a chacune d'elles de la marche ascendante de l'âme aimée, cet amour lui-même qui s'accroît à mesure qu'elles s'épurent, dites, connaissez-vous beaucoup

de vos vulgaires jouissances qui se puissent comparer à de telles joies?

Ernest souriait : — Mais ce sont des amours d'anges que vous me peignez là.

— Essayez donc de me définir un autre amour, et soutenez que la raison de l'homme peut le proclamer une chose sérieuse et sainte.

— Peut-être dans un siècle de foi, votre définition passerait-elle. Pétrarque l'aurait fait comprendre à Laure de Noves. Mais tenez, quand on a vécu dans le monde galvanisé de notre temps, quand la vie chaude et emportée de Paris a arraché notre âme à sa pureté première, un pareil langage ne nous semble pas descendre des lèvres d'une mortelle.

— Hélas! mon pauvre Ernest, j'ai deviné bien des choses peut-être, et d'ailleurs le peu de temps que j'ai passé avec le comte m'a révélé des mystères que sans lui je n'aurais sans doute pas soupçonnés. J'en-

trevois tout ce que la vie dont vous me parlez a de puissance de désordre : aussi je vois que vous connaissez bien le désordre ; mais franchement je crois que vous ne connaissez plus que cette partie de la vie humaine. Avec les meilleures intentions, toutes les femmes que vous peignez sentent plus ou moins la courtisane. L'idée chrétienne a disparu de ces âmes malades qui essaient de l'amour d'un homme et en sont rejetées, ou le quittent, parce que cet amour n'a pas répondu aux besoins de leur cœur, comme si c'était possible en ne s'appuyant pas sur la pure notion que j'ai cherché à vous faire comprendre. L'autre soir, je lisais le livre d'un de vos coryphées. Il s'agit là d'une femme pieuse qui remplit toute une commune retirée du bruit de ses bonnes œuvres et de ses pratiques dévotieuses. Vous voyez, mon ami, qu'il n'est pas question d'une femme à religion artistique, telle que vous en connaissez plusieurs à Paris. Il vient

dans le village un beau jeune homme qui séduit la pauvre dame. Elle s'abandonne tout entière à son amant. Croiriez-vous que dans la suite de ce long commerce il n'est pas venu à l'idée de l'auteur de placer un remords dans l'âme de l'infortunée? Non, Ernest, ces hommes ne connaissent de la femme que ses côtés les moins nobles, que ses faiblesses et ses inconstances, ses caprices et ses emportements. Mais de cette délicatesse de sentiments, de cette vertu de résistance, qui est notre honneur à nous, de cette espérance infinie qui nous console, ils ne savent pas un mot. Et puis on gémit, on dit bien haut que la vie est décolorée, flétrie. Comment ne le serait-elle pas, au milieu de cette absence de noblesse et de raison? Croyez-moi, restez quelque temps à la campagne, venez souvent à La Morlière; il y a dans ces solitudes des brises rafraîchissantes pour l'âme comme pour le corps. Quittez ce monde corrompu d'ac-

trices et de faiseurs de vaudevilles ; de plus forts que vous sentiraient s'y éteindre toutes les lueurs qui éclairent l'intelligence. Ce n'est là qu'une vie d'extérieur et de mouvement. Tout le monde invisible lui est étranger, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus élevé et de plus vivifiant dans notre nature.

Les grands yeux noirs d'Ernest se fixèrent longtemps sur ceux de la comtesse, qui en fut presque troublée.

— Si vous saviez, madame, dit le jeune homme, tout ce que j'ai souffert dans ce monde que vous ne jugez cependant qu'avec votre imagination! Si vous saviez quelle torture c'est de voir toutes ses croyances, toutes ses illusions tomber autour de soi comme des feuilles mortes ! (La comtesse sourit, et ce sourire amer et doux semblait vouloir dire qu'elle avait connu autrefois cet état d'âme, et qu'elle en était sortie depuis longtemps.) Hélas ! quand on ne

voit plus dans l'amour que l'assouvissement de passions fugitives comme un rêve, qu'il faut acheter au prix de mille tourments; quand les tortures de l'humanité n'excitent plus notre pitié, que les mots de bienfaisance et de charité semblent vides, que les souffrances apaisées ne nous apportent plus une lueur de plaisir, un désert affreux se fait dans l'âme, et l'idée du suicide est la seule volupté dont se repaisse l'imagination.

La comtesse pâlit, et un frémissement interne crispa la peau de son visage et de son cou. Ernest s'arrêta comme lorsque nous venons de laisser aller une parole qui frappe au cœur une personne présente.

— Oh! oui, dit-elle, c'est affreux, mon pauvre Ernest... Mais, à défaut de foi religieuse, vous avez eu la poésie et le travail.

— C'est vrai, tant que j'ai travaillé. L'homme qui peut travailler n'est pas malheureux, soyez-en sûre. Mais que de

fois, pendant une année entière, je n'ai pu recourir à ce remède puissant! Les joies que nous procure la poésie s'usent comme les autres. Et d'ailleurs que d'obstacles encore sur ce terrain! que de douleurs cachées et connues seulement du poëte et de l'artiste! Il y a d'abord les tourments de l'exécution qui ne rend pas la beauté idéale de nos rêves, tourments qui s'attachent au plus intime de notre être et troublent le délire enivrant de la création. Puis toutes les angoisses de l'écrivain sans fortune avant d'arriver à la publication d'une œuvre. Il y aurait des volumes à écrire sur cette seule souffrance. Une fois l'œuvre lancée, le public est sourd si la critique ne crie pas haut et souvent. Et si elle ne comprend pas votre œuvre, ce qui arrive tous les jours, ce fruit de tant de veilles et d'angoisses avorte et vous replonge en des douleurs plus âcres, car elles sont sans espérance. Pardonnez-moi, ajouta-t-il,

en offrant son bras à la comtesse. J'abuse de la permission que vous m'avez donnée.

— Il y a peu d'années encore, Ernest, je ne vous aurais pas engagé à me confier vos pensées; il faut être bien sûre de soi pour se faire la confidente d'un homme comme vous. Le découragement est la maladie la plus contagieuse que je connaisse.

— A qui le dites-vous, madame! Depuis que je cause avec vous, je souffre bien moins que dans les derniers mois de mon séjour à Paris. Et cependant, je sais bien que c'est dans la foi religieuse seule que vous puisez la force sereine qui émane de vos paroles, et je n'ai pas l'espoir de la retrouver.

Le salon de La Morlière était au rez-de-chaussée. On y montait du jardin par deux marches qu'un frais gazon ornait de sa fleur violette. Quand Ernest et la comtesse entrèrent, Louise s'avança vers eux.

C'était une jeune fille de dix-huit ans;

une physionomie toute d'amour et de naïveté ; les bourgeois de la ville voisine trouvaient ses cheveux trop blonds et sa bouche trop grande; son regard rêveur, comme celui des anges, leur paraissait fade. Enfin, Louise n'était pas du tout de ces beautés régulières et roses, qui font éclat dans les petites villes, et sont montrées à l'étranger comme les plus jolies femmes de l'endroit. Elle avait perdu sa mère dès l'âge de huit ans. Son père était mort depuis plusieurs années; elle s'était réfugiée à La Morlière, chez sa tante, qui avait déjà pour elle une tendresse maternelle. Les parents de Louise, gens de commerce, sans éducation artistique, tout entiers aux soins d'une profession qui a souvent le malheur de rétrécir les idées, et de fermer le cœur aux impressions tendres et nobles, s'étaient peu occupés de la jeune fille. On parle beaucoup des devoirs des enfants, je voudrais qu'on parlât davantage des de-

voirs des pères. Quand on a vécu un peu dans le monde, et examiné avec quelque soin la société, l'ineptie des chefs de famille est ce qui frappe d'abord. Lorsqu'ils ont amassé assez d'argent pour mettre leurs enfants à l'abri du besoin matériel, ils s'imaginent s'être acquittés des devoirs qu'ils se sont imposés en les créant. Que leur âme devienne ce qu'elle pourra, peu leur importe. Ne les ont-ils pas placés dans un collége où on leur a appris le latin pendant dix années? L'éducation de leur fils a coûté une somme énorme. Après cela, ils n'ont jamais cherché à diriger ses idées vers les doctrines qui soutiennent et consolent, à donner à son cœur la force qui fait supporter les revers, à développer enfin des sentiments et des principes qui sont la plus précieuse propriété de l'homme, car il en a presque autant besoin dans la bonne que dans la mauvaise fortune. On n'en a pas eu le temps. Louise avait été élevée comme

presque toutes les jeunes personnes, c'est-à-dire fort mal. Aussi, la mort de son père, qui lui coûta bien des larmes, fut-elle en réalité un très-grand bonheur pour elle. Sa tante découvrit bientôt dans la jeune fille les plus heureux penchants et une intelligence qui devinait la poésie et les arts. Excepté quelques fades romans et l'Imitation de Jésus-Christ, divin livre qui console bien des cœurs de femmes, Louise n'avait rien lu quand elle perdit son père. Aussi, ces ravissantes jouissances de la pensée auxquelles l'initiait depuis trois ans la femme distinguée qui l'avait accueillie, contribuèrent-elles beaucoup à sécher les larmes de l'orpheline. Depuis que Louise lisait les poëtes, elle semblait entrer dans une existence nouvelle; les paysages qui l'entouraient, les roches désertes, l'océan, les campagnes, prenaient un langage mystérieux pour parler à son âme, et la remplir de rêves enchanteurs. La religion, qui

n'est si souvent chez les jeunes personnes du monde qu'une habitude de pratiques sans profonde influence sur le cœur, enseignée par cette institutrice si douce et si compatissante, jetait ses clartés bienfaisantes dans cette âme avide qu'elle pénétrait d'amour et de reconnaissance. Chaque jour des lueurs d'intelligence se montraient plus brillantes sur le visage de Louise. L'enfance disparaissait.

Ernest était une assez étrange figure au milieu de ces deux femmes. Il appartenait à cette race de *jeunes hommes* à moustaches et à cheveux longs, qui encombrent nos boulevards et nos jardins publics. République, saint-simonisme, moyen âge, drames et romans gothiques, fouriérisme, réaction religieuse, sermons de Lacordaire, il avait été passionné pour toutes ces choses tour à tour, et était, quoi qu'il en dît, fort disposé à se passionner encore pour les autres modes que l'avenir nous réserve. Il avait

le front haut et d'un blanc mat, des cheveux noirs très-longs, pas plus noirs que ses yeux qui brillaient sur la pâleur de son teint. De légères moustaches donnaient à sa bouche un sourire de sarcasme et de tristesse qui n'était pas sans charme. Ernest avait perdu, au milieu des dévorantes orgies et des faciles plaisirs de Paris, tout amour et toute foi, et cependant il y avait encore en lui de la force et une certaine poésie de dédain comme celle de Byron dans Don Juan. Il avait lutté contre la vie. Lancé dans le monde sans fortune, dévoré de désirs ardents et d'ambitions immenses, comme presque toute la jeunesse de cette époque que le spectacle de tant d'étonnantes catastrophes a pour ainsi dire galvanisée, il s'était heurté contre l'insouciance des hommes qui possèdent, contre l'impertinence des parvenus, et des passions désastreuses s'étaient amassées dans son sein. Des rêves de bonheur, longtemps

caressés, n'avaient produit que d'amers désenchantements; il n'avait pas eu la force athlétique de supporter sans révolte toutes ces tortures, et il faisait partie de cette masse d'hommes, dont plusieurs ont des cœurs nobles et généreux encore, mais qui, froissés par la société, et ne puisant pas dans la religion la résignation chrétienne, sont disposés à détruire, les uns par égoïsme et soif de richesses, d'autres par besoin de remuer, d'autres par ennui, et parce que, dans leur opinion, c'est un spectacle comme un autre, un jeu comme un autre, de renverser un gouvernement et de changer la face d'un état.

Pendant une année environ, Ernest avait vécu de poésie, sans préoccupation sociale. Il écrivit alors un de nos plus célèbres romans, mais cette passion disparut comme une autre de son âme capricieuse et fantasque. Il analysa la renommée comme

il avait analysé l'amour et la rejeta comme un fruit sans saveur.

Il lui restait à essayer la solitude; la comtesse de Rhodes, qu'il avait connue près de Paris, et avec laquelle il était lié d'ailleurs par des relations de famille, était retournée en Bretagne depuis quelque temps. Il quitta Paris, vint louer une chambre près de La Morlière, et visita souvent la comtesse et sa nièce. C'était tous les jours de douces causeries à l'ombre du bois, en face de l'océan, des promenades sur les dunes solitaires, que l'on prolongeait souvent aux mystérieuses clartés de la lune, si admirables au milieu des aspects sauvages des côtes bretonnes. Rentré dans le salon de La Morlière, Ernest lisait Châteaubriand, Lamartine, Byron, Hugo, Schiller, tous ces grands interprètes du nouveau siècle, ce poétique mélange de croyance et de scepticisme. La comtesse et Louise se pénétraient de la partie aimante, de la foi; Er-

nest n'était frappé que des bouleversements orageux de la muse du désespoir et du doute. De là des discussions sans fin, d'où chacun se retirait comme toujours avec ses propres convictions ; de longs entretiens métaphysiques sur l'amour qui couvraient d'une teinte rose le visage ordinairement pâle de la jeune Louise, pauvre enfant rêveuse, qui était déjà triste les jours qu'Ernest ne venait pas à La Morlière, sans soupçonner qu'elle allait se créer de longues douleurs ; car Louise ne connaissait jusqu'alors de la vie que les insoucieuses habitudes de l'enfance, les promenades en famille dans les environs de sa petite ville, les dimanches passés à l'église, et les tendres enseignements de sa tante, qu'elle aimait plus peut-être qu'elle n'avait jamais aimé sa mère.

Il n'est pas une jeune fille que l'on n'ait entourée de mille précautions, accablée de sages conseils sur l'inconstance des hommes, sur les dangers terribles de se laisser

prendre à des dehors séduisants. On a soutenu qu'il fallait les tenir dans une ignorance complète de l'amour, que les romans, même les plus spiritualistes, avaient l'inconvénient d'échauffer leur imagination, et de les prédisposer à aimer. On a soutenu aussi que l'ignorance était beaucoup plus périlleuse que l'instruction qu'elles pouvaient puiser dans des livres dictés par un sentiment moral et dans les discours d'une femme tendre et religieuse; que la jeune fille, ainsi préparée, n'entrait pas dans le monde avec cette candeur qui l'exposait à toutes les surprises; qu'elle était sur ses gardes; enfin, qu'elle connaissait le pays au milieu duquel elle devait voyager, et qu'il y avait de l'aveuglement à nier ces avantages. Quel que soit le parti que l'on embrasse dans cette question, quand on aura examiné la société, on verra que généralement on arrive au même but par ces deux voies.

La comtesse s'était livrée cent fois à ces réflexions ; elle se détermina à ne pas traiter Louise en enfant. Et cette décision ne fut peut-être pas autant le fruit du raisonnement que le résultat de son caractère, et d'une disposition à la rêverie, qui la portait à s'occuper de poésie et des passions du cœur. Durant les premières années de son veuvage, la religion avait absorbé son âme ; mais depuis quelque temps, sans que sa foi en fût altérée, la comtesse avait éprouvé le besoin de revenir sur les sentiments de sa jeunesse, de mettre, pour ainsi dire, de l'ordre dans les souvenirs dont elle voulait vivre. La religion enfin n'étant plus pour elle une passion exclusive, elle fut entraînée à parler avec Louise de ses pensées et de ses lectures. C'était pour la comtesse une vraie jouissance de suivre les progrès de cette âme qui s'ouvrait à toutes les impressions de la jeunesse, de recommencer la vie avec elle, d'autant plus qu'elle espé-

rait préserver sa nièce des tourments qui l'avaient désolée elle-même. C'est dans ces circonstances que Ernest arriva de Paris, avec cette poésie religieuse, sceptique, brûlante et dédaigneuse tout à la fois, qui déborde de ce cœur de la France. L'aspect des solitudes de Bretagne, et surtout le commerce de ces deux femmes si pures, qui contrastaient étrangement avec le monde d'actrices que quittait le jeune poëte, rafraîchirent son âme, et commencèrent à le réconcilier avec l'existence.

Un soir, la comtesse conduisit Ernest et Louise par des chemins encore inconnus du jeune homme. Ils montèrent sur des collines, d'où la vue plongeait en d'immenses vallons ombragés de peupliers et de chênes. Puis tout à coup ils se trouvèrent dans des cavités sombres, dont la voûte de feuillage était si épaisse, que le ciel disparaissait à leurs yeux. Tels sont ces chemins creux de la vieille Armorique, qui y rendaient la

guerre civile si périlleuse! Quand on sort de ces cavernes, on aperçoit de vastes champs de blé, de tabac à la feuille large et élégante, de colza, qui balance sa chevelure d'or, *de blé noir* avec sa fleur blanchâtre et son parfum de miel. Ces champs sont entourés de vieux chênes, qui restent là comme des souvenirs des druides. Tout à coup une ruine imposante s'offrit aux regards des voyageurs, au milieu d'une plaine inculte et rocailleuse. C'est un débris de château fort. L'enceinte en est encore visible ; çà et là parmi les ajoncs et les orties qui croissent à l'entour, deux tourelles *émondées* par le temps sont debout encore ; au milieu on aperçoit les restes du foyer gothique.

Ernest contemplait la ruine.

— Eh bien, poëte, dit la comtesse, voilà cependant un château où Du Guesclin a vécu, un foyer où il a devisé de guerre.

— C'est bien, dit Ernest, mais il faudrait être seul devant cette ruine. Vous nuisez

beaucoup à l'effet du paysage. C'est la première fois, mesdames, que je me surprends à souhaiter votre absence.

— Dites, est-ce que le moyen âge ne se dresse pas devant vous avec plus de relief que dans tous vos romans écrits généralement dans les salons de Paris?

— Du Guesclin m'inspire peu, madame; c'était un homme de guerre pur et simple, un brutal d'une laideur physique extraordinaire. Quand on a passé par le saint-simonisme, on est peu enclin à admirer cette force athlétique. Où est en lui la partie rêveuse ou passionnée du moyen âge? Où est l'amant de Françoise de Rimini, ou de Laure de Noves? le Tancredi de Torquato, l'Othello de Shakspeare? Quoi que vous en disiez, l'amour du Maure est une grande chose, et cependant il ne soupçonnait pas vos idées sur cette noble passion. Je sais bien que cette énergie n'est plus de notre temps.

Louise se détourna comme pour cacher une émotion visible.

— L'amour d'Othello, reprit la comtesse, est un délire plus fougueux peut-être que celui de notre temps; mais ce n'en est pas moins un délire que je ne saurais admirer.

— Othello me fait peur, dit Louise, c'est un sauvage; est-ce que vous n'aimez pas beaucoup mieux Tancrède? Il me semble qu'il y a dans ce héros une mélancolie bien puissante.

— Mes amants de prédilection, dit la comtesse, sont des créatures du vieux Shakspeare, Juliette et Roméo.

— Cependant, madame, reprit Ernest, je vous défie de trouver dans Roméo et Juliette les idées que vous m'avez plusieurs fois exprimées sur l'amour.

— Elles n'y sont pas en toutes lettres, c'est vrai; mais avouez qu'elles ressortent de la teinte générale de la peinture de cette passion. Il y a sur ce drame un parfum de

spiritualisme qui est presque une religion. Et cette scène des tombeaux. Allons, poëte, à genoux ! c'est beau comme les plus belles inspirations de Beethoven rendues par l'orgue d'une grande cathédrale.

—Oh ! oui, c'est beau, dit Ernest d'un air distrait.... Vous voyez cette touffe d'ajoncs qui balance ses boutons dorés à l'angle de cette tour? Elle me rappelle un bouquet de fleurs jaunes que je regardais machinalement pendant des heures de la fenêtre de mon ami Saingal, à Paris ; et, à ce sujet, je pensais à un héroïsme qui me touche plus que celui de la guerre. Je me vois encore entrer le matin dans sa vaste chambre sans meubles : des statues brisées, des crayons, des ciseaux épars, une vieille bible ouverte sur une immense table ; dans le fond, un grabat qui avait tous les insignes de la misère. Saingal est un jeune statuaire d'un prodigieux génie, selon moi ; un homme fait pour régénérer un art que le compas

académique a tué. Je vais plus loin : Saingal est fait pour créer la sculpture. Dévoré de passions, possédé surtout de celle de peindre l'âme avec la pierre, il ne dort pas, ne mange pas toujours, parce que, d'ailleurs, il n'a pas toujours de pain. Que de fois je l'ai trouvé l'œil cave, le visage pâle et creusé, le regard indécis comme dans la fièvre, debout, les bras croisés, en contemplation devant son rêve ! Je respectais cette extase et me jetais sur sa seule chaise, attendant son réveil. Pauvre ami! quel génie et quelle torture! Chaque année, il enfantait des merveilles de passion et de force; chaque année, le jury académique rejetait le chef-d'œuvre que le malheureux artiste brisait dans sa rage, pour recommencer le lendemain avec un héroïsme et une patience que j'admirais en pleurant. Il avait des instants horribles, ceux où, doutant de son génie, il se disait : Mes juges ont peut-être raison ! Il puisait ce doute affreux dans l'opinion qu'il

avait de son art, dont l'idéal était pour lui si sublime, que toute œuvre achevée lui paraissait incomplète et médiocre. Dans un de ces moments, Saingal pourrait attenter à sa vie : heureusement ils deviennent plus rares. Ces hommes peuvent bien me faire souffrir, me disait-il un jour, mais ils ne m'arracheront jamais les instants d'enthousiasme qui m'enlèvent au ciel quand une idée m'apparaît dans toute sa fraîcheur, dans tout l'éblouissement de la création.— Sans doute Saingal ne vivra pas longtemps, en proie à de tels orages, à des impressions si brûlantes ; il mourra peut-être méconnu..... Mais voilà bien des choses à propos d'un brin d'herbe.

—Pauvre jeune homme, dit Louise, dont les yeux étaient humides, est-ce qu'il n'a ni une mère ni une sœur?

— Rien, reprit Ernest ; et pourtant jamais homme ne fut plus fait pour être consolé et aimé par un cœur de femme. Mais

le factice le tourmente; il trouve que tout le monde grimace dans notre société. Il nous méprise tous comme écrivains. Vous n'êtes pas naturels, me disait-il un jour, vous feignez des passions volcaniques, et vous êtes des dandys! — Depuis longtemps il ne lisait plus que sa vieille bible. Quant aux femmes, il les fuyait, parce qu'il sentait qu'elles ne pouvaient être une simple distraction pour lui. Est-ce que je puis aimer une femme et mon art? disait-il. Que j'ai passé de soirées à lui persuader que cette alliance était possible et bien douce! Je me souviens qu'un soir il me conduisit à la porte, en me jetant ce cri pour toute réponse : — Et du pain, pauvre fou!

Ce jour-là, avant de se coucher, Louise donna à sa tante un baiser plus tendre que de coutume; puis, lorsqu'elle eut fait sa prière à Dieu d'une âme tout à la fois ardente et distraite, elle se mit au lit, prit un volume du poëte des femmes, et lut quel-

ques fragments de la méditation du Lac; mais bientôt le livre s'abaissa, et la jeune fille resta involontairement dans une longue contemplation interne. Tout ce monde de sentiments remué par Ernest et la comtesse fermentait dans cette imagination si neuve et si pure. Elle s'initiait à des impressions inconnues, à des douleurs immenses, si communes dans la génération à laquelle appartient l'avenir; elle entendait vibrer en elle la voix sonore d'Ernest, et ses regards rêvés faisaient baisser les yeux de Louise. Il est bien difficile de peindre ce pèlerinage vague et involontaire de la pensée, qui est si charmant quelquefois, et quelquefois aussi bien cruel. Le sentiment poétique, ému par les conversations qui venaient d'avoir lieu sur les ruines du manoir, éveilla en Louise une foule de souvenirs, de pressentiments délicieux, et cependant mêlés d'inquiétude et de peine. Le souvenir des douces heures de la vie

est, pour certaines âmes, la plus aimée des consolations. Malheureusement le souvenir est presque aussi capricieux que le rêve. Le souvenir volontaire et appelé par le désir est bien loin d'avoir le charme et la fraîcheur du souvenir involontaire, qui se présente devant les yeux de l'âme comme une apparition subite. Il ne serait peut-être pas injuste de regarder ces instants comme les plus réelles et les plus positives jouissances de la vie.

Il y a des moments où toute l'existence semble ainsi se grouper pour se donner en spectacle à notre âme. Louise se rappela les lointains sourires de sa mère et de son père qui dormaient sous la tombe, ses jeux, ses naïves amitiés d'enfance, ses promenades du dimanche si pleines de poésie, aujourd'hui qu'elles n'étaient plus qu'un passé qui ne pouvait revenir, et que les personnes chères qui la conduisaient alors étaient séparées d'elle par la mort;

puis, sa première année de séjour à la Morlière, ses impressions lorsque sa tante l'initiait aux créations merveilleuses des grands poëtes. Les paroles brûlantes d'Ernest, ses souffrances d'artiste, se jetaient au milieu de toutes ces images, et portaient le trouble dans cette âme candide et pure, qui entrevoyait vaguement un avenir mêlé de bonheur et de larmes.

L'alouette gazouillait sa chanson matinale quand Louise s'endormit.

II

Des révolutions étranges s'opéraient dans l'âme d'Ernest depuis qu'il habitait la campagne. Les fumées épaisses de l'orgie et du désordre s'évaporaient chaque jour, et faisaient place à des sentiments doux et calmes. Cette puissance d'amour qu'il

croyait éteinte en lui se réveillait chaque jour. Le soir, quand il quittait la Morlière, il avait l'habitude de se rendre sur la grève, et de passer une heure ou deux errant dans les solitudes. Quand l'Océan dormait sans mouvement, et que l'on n'entendait que le murmure de la vague expirante et le cri mélancolique du courlis; quand la lune éclairait la côte, réfléchissant ses rayons d'argent et d'or dans le miroir mobile de la mer, et que les rochers sombres s'élevaient dans l'air comme des géants, et que les masses de sapins ne paraissaient plus qu'une montagne, parce que le dessin de leur feuillage avait disparu, toutes les harmonies saintes des belles nuits d'été se faisaient entendre dans l'âme renaissante du jeune homme. Il se couchait sur le sable, et écoutait dans une muette extase le mystérieux langage des nuages et des étoiles. Les grandes mélancolies de la nature lui faisaient prendre en pitié les

vaines inquiétudes des hommes. Le sceptique se surprenait à élever vers Dieu son âme étonnée. Est-ce que je me serais abusé? pensait-il ; est-ce que mon âme, que je croyais blasée et morte aux poétiques émotions, à l'amour, au bonheur, n'avait besoin que de la fraîcheur des solitudes pour retrouver ses premières croyances, ses premières joies? Le désert est bienfaisant, la nature est une divine consolatrice. Le souvenir de la comtesse et de Louise se mêlait à toutes ces impressions. Il sentait que ces deux femmes lui étaient chères, que leur présence avait jeté un baume sur sa vie ; mais il ne démêlait pas bien encore quels étaient ses sentiments pour elles. L'intelligence si élevée de la comtesse, cette tristesse puisée dans des souvenirs douloureux, cette pente à s'occuper sans cesse des épreuves de l'âme, l'entraînaient vers elle ; mais la tendre naïveté de Louise, cette fraîcheur d'impression de la première jeunesse, cette

foi dans la vie que nous perdons si vite, le charme si puissant du printemps de la beauté, le captivaient peut-être plus encore.

Tout cela n'est que de la poésie, se disait-il, lorsque sa manie d'examen le ressaisissait ; je les aime comme une tête de Delacroix ou de Johannot, comme j'aime une mélodie de Beethoven : voilà tout. Et n'est-ce pas là, en effet, l'amour de ce monde? Aller au delà, c'est faire des efforts pour s'élever au-dessus de notre nature bornée ; c'est escalader le ciel pour retomber ensuite plus lourdement sur la terre. Eh bien, prenons la vie comme elle est, respirons les femmes comme les fleurs, écoutons-les comme la musique, comme la poésie, jouissons de chaque jour, et surtout ne nous efforçons pas de coordonner notre vie, d'en chercher l'harmonie ; que les jours se succèdent avec tout le désordre de leurs impressions diverses. La philosophie n'est qu'un jouet ; laissons-la aux insensés.

D'autres fois il devenait sérieux ; il se croyait capable encore d'un amour durable et profond ; les rêves de sa première jeunesse revenaient en foule. Sa foi dans la femme se ranimait vive et ardente. Dans ces moments-là il ne songeait qu'à Louise. Il lui fallait une âme neuve et croyante, une âme qui ne s'inquiéterait pas de son passé de jeune homme, et qui n'en tirerait pas des conséquences fâcheuses pour l'avenir. D'ailleurs il avait besoin d'un amour de cette nature pour lui rendre la naïveté qui lui manquait. La comtesse et moi, pensait-il, nous nous tromperions tous les deux. Une grande passion a rempli ce cœur ; elle ne s'en cache pas. Elle dit bien qu'elle n'y a trouvé que la douleur ; mais sa voix, qui s'altère encore quand elle parle de cette époque de sa vie, montre assez tout l'empire de ce souvenir brûlant. — Un autre jour il se fâchait contre sa pensée. Quelle pitié ! se disait-il, je parle d'amour et je

l'analyse comme une étude métaphysique. Oh! non, toute cette nature du désert me trompe et m'éblouit; on ne retrouve jamais la *sensitivité* de la première jeunesse. C'est fini. L'amour alors était quelque chose d'instinctif, d'imprévu, j'étais entraîné, subjugué avant d'avoir songé à cette passion fougueuse. Va, tu n'es plus qu'un misérable raisonneur, qu'un artiste, comme ils disent, bon à disserter avec de vieilles femmes ou avec des courtisanes sans pudeur, sur toutes ces illusions de la jeunesse.

Telles étaient les pensées qui l'agitaient durant ses longues promenades à travers les guérets et les bois, ou sur les dunes sablonneuses de nos côtes. Les paysans bretons, qui comprennent peu la poésie et la vie contemplative, parce qu'ils ont toujours assez d'efforts à faire pour lutter contre la vie réelle, étrangers qu'ils sont à toutes les souffrances intellectuelles si communes à cette époque, commençaient

à s'occuper de ce jeune homme pâle qui errait comme un spectre au milieu de leurs champs, qui traversait le soir la cour de leurs fermes en jetant un regard triste, mais observateur, sur tout ce qui l'entourait, sur les enfants et les femmes assis au seuil de la porte rustique, sur le laboureur qui portait avec peine le poids du travail de la journée, comme lui le travail de sa pensée tumultueuse.

— J'ai entendu dire à la ville, disait un maçon qui revenait coucher tous les soirs au village, que ce beau monsieur là était un simonien. — Qu'est-ce que c'est que ça? disait un autre. — C'est une société d'individus qui veut prendre l'argent des riches pour le donner à ceux qui n'ont rien. — Un autre prétendait que le jeune homme était un envoyé du roi pour surveiller M. le recteur qui était dévoué aux anciens. — Ernest était ainsi l'objet de la

curiosité de tous, lui qui regardait ces hommes avec la même impassibilité que les rochers ou les arbres.

III

A ADOLPHE L***.

Oh ! que tu m'as bien jugé, Adolphe, et que tu es heureux de ta force d'âme et de cette constance d'idées qui te fait regarder le terme sans incertitude et sans défail-

lance! La mobilité de mes impressions m'étonne. Tu m'as vu à Paris me ruer dernièrement dans tous les désordres de l'orgie, rire de tes graves discours, puis saturé, dégoûté, tomber dans le désespoir, et croire que le plaisir était encore bien plus vain que la douleur. Tu m'as conseillé la solitude ; je t'ai obéi.

Je ne suis plus l'Ernest des nuits parisiennes. J'erre sur les caps de Bretagne à la clarté des étoiles, écoutant les bruits de la nature, le gémissement de la mer que j'ai revue avec une joie profonde. J'entends la pénétrante voix de Dieu, qui parle à l'homme dans toutes les harmonies du sublime paysage qui m'environne. Le jour se refait dans mon âme, les fumées qui l'obstruaient s'évaporent ; je retrouve en moi des sentiments que je croyais morts pour toujours, l'amour pur et noble des êtres chastes et sérieux. Écoute-moi encore une fois.

Si quelque chose pouvait t'étonner, tu t'étonnerais, toi qui sais avec quel délire je me suis jeté dans toute l'âpreté du drame et du roman modernes. Mais le coup d'œil de ta haute raison t'a dès longtemps révélé tout ce qu'il y a d'inconstance dans l'esprit et le cœur de l'homme.

J'ai rencontré ici, chez la comtesse de Rhodes, une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, blonde et rose, simple, pure, entrevoyant à peine encore les mystères de la vie, une intelligence distinguée, que la comtesse, femme si distinguée elle-même, a développée par des lectures et des conversations de tous les jours. Tu sens bien que ce n'est pas ce qui m'enchante dans la jeune fille. Je suis blasé depuis longtemps sur tout cet étalage littéraire dont nous étouffons à Paris. Ce qui m'enchante, mon ami, c'est cette naïveté gracieuse beaucoup plus rare pour nous; cette physionomie si pénétrée d'amour tendre et céleste

comme celle des anges. (Ne souris pas.)

Je ne t'ai pas encore parlé de son physique. Louise est peut-être un peu trop grande, mais sa taille est si souple, elle se ploie avec tant de mollesse, qu'une femme me disait l'autre jour : « Elle n'est pas trop grande, c'est nous qui sommes trop petites. » Ses yeux sont d'un bleu d'azur tel que j'en ai rencontré rarement. Ses lèvres sont un peu grosses peut-être, mais d'une teinte rose admirable. On pourrait comparer sa chevelure au manteau de roi d'Alfred de Musset. Mais, comme tu vois, ce n'est pas du tout l'Andalouse du poëte, c'est une pieuse et tendre fille, dont l'amour et la prière montent ensemble vers le ciel.

Sais-tu ce qui m'est arrivé en présence de toute cette pureté? C'est que j'ai senti s'éteindre les flammes impures de mon cœur. Ce dévergondage de sentiments, que nous avons tous mis à la mode, et qui n'est

que la partie brutale et sensuelle de l'amour, m'a paru déshonorant pour un être doué de pensée. J'en ai rougi, en vérité. Les conversations de la comtesse ont achevé de me convertir. Elles me démontraient ce que m'inspirait Louise.

La comtesse est réellement une femme supérieure. Elle a connu dans sa jeunesse les angoisses et les joies d'une grande passion. Elle a épousé un homme d'une condition très au-dessus de la sienne, qui a bravé le courroux de son père et de toute sa famille pour contracter cette alliance. Si j'ai été bien informé, le comte, dont l'imagination était brûlante et tourmentée d'idées philosophiques âpres et tumultueuses, fut bientôt las du paisible amour qu'offre le mariage. Madame de Rhodes a dû beaucoup souffrir avant d'arriver à la grande catastrophe de sa vie, car il est resté dans le pays des bruits étranges sur la mort du comte. Elle a acquis par toutes

ces douleurs une connaissance profonde de la vie humaine, d'où naît une douce pitié pour des orages qu'elle a traversés, et qui ont laissé dans son âme une tristesse pleine de charme, et non maladive comme celle que nous trouvons peinte dans nos livres modernes. Il y a dans toutes les paroles de la comtesse, même les plus sombres, une sérénité qu'elle puise dans les idées élevées que la religion lui inspire. La comtesse est d'autant plus religieuse qu'elle a été tourmentée de doutes à une certaine époque de sa vie. Elle était même arrivée, raconte-t-elle, jusqu'à l'incroyance. Elle prétend qu'elle est revenue à la foi par l'étude. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il y a eu dans toutes les phases religieuses et philosophiques par lesquelles elle a passé beaucoup plus de cœur que d'intelligence. Je trouve dans cette femme une raison qui broie tous nos sophismes à la mode, toute notre phraséologie sentimentale.

Tu penses que je dois laisser la vie couler assez doucement au milieu de ces deux femmes et des paysages pleins de grandeur et de mystère qui m'environnent, car les côtes et les mers de Bretagne font paraître bien petits les points de vue qui nous sont familiers aux environs de Paris. Il y a ici une rudesse sauvage qui rappelle les siècles primitifs, bien différente de la monotonie de nos campagnes alignées. Au milieu de ces déserts, Louise m'apparaît comme la Béatrice parmi les gigantesques créations d'Alighieri. Depuis longtemps déjà elle occupe ma pensée. Il y a entre nous une communion de sentiments que nous puisons à longs traits dans nos regards Elle ne se rend pas compte de ce qu'elle éprouve peut-être ; mais je me crois aussi sûr de son amour que si elle me l'avait avoué. J'en suis bien plus sûr, car la bouche dit tout ce qu'elle veut, tandis que ce qui se révèle par les yeux a une invincible

spontanéité. Quand c'est un jeu, c'est ridicule et dès lors sans effet.

Lorsque Louise m'adresse une parole de confiance, quand il y a dans sa voix une inflexion tendre, quelque mollesse dans sa pose, je ne saurais te peindre le bonheur intime et pénétrant qui descend dans mon âme. Il me semble que toute la nature soit changée, tant je la sens autrement qu'autrefois. C'est ce que j'ai éprouvé de plus doux dans ma vie.

Au sein de presque tous les bonheurs humains, il y a une âcreté qui fait souvenir de la terre. Ici je ne trouve aucun mélange. Je crois que je deviens aussi pur que Louise ; c'est un calme et une sérénité dignes de la vie du ciel. Ne crois-tu pas, Adolphe, qu'il y a une grande forfanterie dans tous nos cris de scepticisme blasé, et que beaucoup, qui se disent revenus depuis longtemps des illusions de l'âme, pourraient sentir comme moi ?

Nous avons fait un pas hier. Lorsque j'entrai dans le salon, Louise était à une fenêtre ouverte, que le lilas et le chèvrefeuille embaumaient. Je fus encore frappé de la suavité qui émane de l'harmonie de ces traits, et de l'expression aimante de ce visage. J'apportais des romances pour qu'elle en choisît une qu'elle voulait étudier le jour même. Elle en parcourut plusieurs, et arriva enfin à celle que j'avais présentée à dessein.

— Lisez celle-là, lui dis-je; si vous l'aimez autant que moi, vous la choisirez.

C'était une élégie assez belle et toute pleine de l'amour qui débordait de mon âme.

Elle lut et se troubla. Les roses de ses joues devinrent plus ardentes. La gaze de son sein frémit. Je pris sa main que je baisai lentement.

La parole expira sur mes lèvres. Cette main baisée engageait plus Louise que les

dernières faveurs de beaucoup de femmes.

La comtesse entra ; et je ne sais par quelle bizarrerie, moi naguère si habile auprès des femmes, j'éprouvai un étrange soulagement à sa présence.

Je continuerai cette lettre au premier jour, Adolphe.

Aime-moi.

IV

Adolphe L*** a Ernest.

Nous sommes une génération déplorable, Ernest; toutes nos passions ont été excitées par l'époque tumultueuse qui nous a vus naître; nous avons assisté à des

spectacles si étonnants, que notre imagination en est devenue ardente et ambitieuse, mais nous y avons perdu le *bon sens,* cette qualité distinctive des écrivains du grand siècle de notre nation.

Et d'abord, nous avons été élevés par des hommes qui n'avaient plus de foi dans le christianisme. Or, comme le christianisme était la base de toute société moderne, l'extinction de l'idée chrétienne dans les âmes devait amener nécessairement le chaos social que chacun entrevoit ou redoute aujourd'hui. Nous avons donc été élevés dans l'indifférence religieuse, c'étaient les plus favorisés d'entre nous; pour un grand nombre on est allé bien au delà de l'indifférence, et les sarcasmes les plus grossiers contre la religion de leurs pères ont été les premiers enseignements donnés à leur enfance. Quel irréparable malheur! — Ces impressions ne s'effacent jamais entièrement, et la plu-

part de ceux d'entre nous que l'étude ou le dégoût de la terre ramènent à la foi du Christ, restent dans une vague adoration sans pratique, dans je ne sais quel milieu entre l'incroyance et la religion, misérable état de l'âme qui use la volonté, cette marque essentielle des grands caractères.

Par quelle suite d'événements n'avons-nous pas été amenés au scepticisme politique si évident aujourd'hui dans la société française? On nous a raconté presque dès le berceau les effroyables malheurs qui ont ensanglanté le sol de la France. La terreur du mot *république* nous était enseignée par nos mères, qui confondaient toutes la démocratie avec cette horrible boucherie de 1793. Napoléon est venu restaurer la monarchie, disait-on; mais cet homme lui a réellement porté le coup dont elle mourra peut-être. D'abord il était sorti des rangs des simples officiers, il était le représentant de la valeur per-

sonnelle et non du droit héréditaire ; en mêlant un sang plébéien à celui des Césars, il a humilié l'orgueil des grandes races dont les plus braves rejetons se prosternaient devant sa puissance. Puis, comme pour enseigner au monde que la royauté n'était qu'une illusion bonne pour des enfants, il s'est mis à faire des rois de ses frères et de ses officiers. Les soldats sous la tente disaient : Un tel est passé roi, à peu près comme ils disaient : Un tel est passé lieutenant.

Après ces renversements étranges, vous aurez beau enseigner de nouveau aux peuples que la royauté est une chose sainte, que le prince est inviolable, ils se rappelleront ces rois errants et chassés de leurs palais par la volonté d'un soldat ; ces autres rois sacrifiés par la multitude, et surtout ces manteaux de pourpre jetés sur des épaules roturières, et ils souriront à votre parole.

Quelque temps on a cru sauver la société par cette alliance des principes divers, que l'on nomme *gouvernement représentatif;* mais lorsque cette épreuve a été faite, lorsque les combinaisons de l'intrigue la plus astucieuse ont été mises à la place de la vérité, lorsque les hommes ont bien laissé voir que les grands mots de liberté et de dévouement ne cachaient que le plus froid égoïsme, que l'ambition la plus étroite; oh! alors, un dégoût étrange a saisi chaque cœur, et le spectacle du monde était assez triste pour nous ramener vers la foi vive et active, s'il était resté au fond des âmes engourdies quelque énergie pour vouloir.

Voilà où nous en sommes cependant. On dit bien que l'avenir du monde est démocratique; les uns flattent les classes pauvres, s'imaginent que leur participation au droit électoral améliorerait le sort de tous; on fait de très-belles phrases là-

dessus, des phrases pillées dans l'Evangile, et auxquelles on applique les paroles à la mode. Mais quand on se mêle au peuple, on est frappé de son ignorance, et l'on prend en pitié l'orgueil français qui s'admire avec une bonne foi risible. Qu'y a-t-il dans la classe ouvrière de Paris? Chez quelques-uns, des vertus de famille dignes d'un profond respect, chez d'autres, en petit nombre, une instruction qui vaut presque celle de la bourgeoisie ; mais dans l'immense majorité? une avidité incroyable de jouissance, l'idée religieuse absolument anéantie, une ignorance complète de toutes les théories sociales ; et cette ignorance est encore bien plus profonde dans nos provinces et surtout dans nos campagnes. Voilà donc les masses que vous voulez appeler dès aujourd'hui à une participation au pouvoir ! Que d'efforts, que de patience il faut encore avant d'arriver à l'organisation d'une démocratie bienfai-

sante! Tout ce qui a des yeux voit cette vérité, et cependant les idées sur lesquelles s'appuient les sociétés aristocratiques sont usées. Nous ne paraissons plus séparés d'une réalisation démocratique que par quelques années, quelques instants de la vie des nations. Nous voyons bien ce qui croule, et ce qui naît, épouvante. Comment trouver une foi politique au milieu de tout cela?

Les hommes qui nous disent que la société ne peut être sauvée que par le retour aux idées du christianisme, me semblent les plus raisonnables, mais on n'inculque pas de nouveau une doctrine aux peuples comme on fait prendre un breuvage aux malades; et d'ailleurs, quels efforts si réels voyons-nous de ce côté? Sommes-nous témoins de cet enthousiasme brûlant des premiers temps du christianisme? Les hommes quittent-ils la fortune, les honneurs pour se mêler aux pauvres, pour

adopter la misère et porter des consolations sur le grabat du moribond? les gens du monde abandonnent-ils ses folies pour catéchiser le peuple, pour déposer leur or aux pieds des apôtres? les lettrés se font-ils les instituteurs des pauvres, portent-ils la vraie lumière au milieu des épaisses ténèbres de ce temps? Dépouille-t-on les étroites passions de l'égoïsme, se sacrifie-t-on soi-même au bien de tous? Oh! non, sans parler de la masse infime qui se rue sur l'argent, comme le pourceau sur la fange, les hommes qui font de beaux livres sur le christianisme sont pleins de langueur et de mobilité. Ardents à discuter dans un salon, ils recherchent, comme tout le monde, les charmes d'une existence de luxe; découragés par le présent, assez ignoble, il est vrai, ils se croisent les bras, disant avec nonchalance que l'on ne peut rien maintenant, qu'il faut que le siècle marche encore. Ils voient admira-

blement nos plaies sociales, mais ils semblent se résigner à ce spectacle. C'est que la foi leur manque, non la foi théorique de la philosophie, mais la foi du cœur, celle qui remue les montagnes. Le spectacle de la société au commencement de l'ère chrétienne étalait bien d'autres horreurs, bien d'autres aspects repoussants, et cela empêchait-il saint Paul de coucher dans son manteau au milieu du désert, de braver les climats brûlants et les terres glacées, les chaînes, les cachots, les affronts, les tempêtes, les blessures et la mort ?

C'est un triste spectacle que ces hommes pris de désespérance, et qui poussent un gémissement affaibli parce qu'ils n'ont pas la force d'ébranler le monde. Vois ce que deviennent tous nos poëtes, comme ils se perdent dans l'individualisme ! Leurs chants ont du charme, mais où sont les paroles d'espérance, les accents qui consolent l'humanité et annoncent une grande doc-

trine qui redonne la vie aux sociétés? Les poëtes gémissent sur leurs propres douleurs, sur leur âme *qui est triste jusqu'à la mort,* comme si nous étions à la fin des temps chrétiens, et cependant les prophètes nouveaux en ont menti! le christianisme ne s'éteint pas, il n'y aura pas d'autre religion que lui; le christianisme disparaîtrait entièrement de la France qu'il se trouverait immédiatement un autre coin de terre pour le recevoir et le répandre sur l'univers; le christianisme sera la dernière religion, parce qu'il renferme tout ce qui est utile à la vie de l'humanité. Les religions ne naissent pas, Ernest, parce que les hommes trouvent celles qui existent trop vieilles : elles naissent lorsque le culte présent n'a pas prévu tous les besoins du cœur de l'homme, lorsqu'il est une entrave à la vie sociale. Or, il est impossible d'imaginer un état de société, quelque libre qu'il soit, dont la liberté ne soit

au-dessous de celle prêchée par l'Evangile, et de rêver un dévouement au-dessus de la charité chrétienne, une beauté au-dessus de la beauté chrétienne.

Ce qui nous perd, Ernest, c'est l'orgueil, ou plutôt la vanité, car l'orgueil est un mot trop magnifique pour nous. Napoléon nous a fait bien du mal sous ce rapport; il a produit une foule de maniaques, qui s'érigent intérieurement des statues ridicules. Il a rendu la personnalité humaine tellement colossale, que ce spectacle nous a fait perdre la tête. Au lieu de nous attacher à étudier l'admirable harmonie de l'ensemble, à rechercher l'humble place que chacun de nous doit occuper dans ce tout merveilleux, nous nous sommes ingéniés à nous grandir nous-mêmes; et le plus déplorable de ceci, c'est qu'à l'époque de Napoléon en a succédé une dans laquelle les hommes se sont faits nains. Pas une grande individualité ne nous domine jus-

qu'à présent; les choses sont pleines de drame et l'avenir n'est pas sans terreur : mais les hommes ressemblent au chœur antique qui assistait à l'action sans y prendre une part brillante. Et d'abord, qui ne voit que Napoléon est le dernier grand homme de sa race? Les héros anciens ne sauraient plus convenir au siècle qui se lève : leur principal moyen d'action, la guerre, disparaît anéantie par les idées nouvelles. Dieu a suscité, à la fin d'un ordre social qui croulait, une des plus hautes figures de l'histoire; nous sommes encore tout meurtris de ce spectacle gigantesque. Embarrassés des ruines du vieux monde, nous heurtons à chaque pas des pierres vermoulues, et notre marche est chancelante comme celle de l'homme ivre dans les ténèbres. Heureux ceux qui viendront après nous, lorsque la voie ne sera plus encombrée! Puissent nos souffrances

et notre sang leur préparer une ère harmonieuse !

Ce que nous sommes en religion et en politique, Ernest, nous le sommes nécessairement en amour : tout s'enchaîne dans l'ordre moral. Au lieu de passions fortes et patientes, basées sur l'appréciation des cœurs et des caractères, nous voyons je ne sais quel galvanisme né d'une imagination en désordre. Le suicide devient si fréquent, qu'il n'est même plus remarquable. On se tue à dix-huit ans, parce que le monde n'a pas encore ceint notre front de couronnes, ou parce que notre famille s'oppose à notre mariage. Dans une époque moins folle, on confiait ses espérances à Dieu et au travail, et l'on attendait. Pour toi, tu vas commettre un meurtre et un suicide tout à la fois. Examine donc le passé de ta vie, et dis-moi si tu peux te charger de l'énorme responsa-

bilité que tu vas assumer sur ta tête. Pauvre fou ! la première actrice que tu trouveras belle te fera oublier ta Louise, qui pleurera au milieu de l'épouvantable isolement de Paris. Toi, Ernest, te marier, et à une femme sans fortune ! y songes-tu? Dans les unions riches, ces dangers de la légèreté du mari sont sans doute terribles, lorsque la femme est sérieuse et réellement aimante ; mais, au moins, la vie du grand monde, les bals, les spectacles arrachent l'âme à la réflexion, et allégent sa souffrance. Dans la pauvreté, au contraire, la femme abandonnée est continuellement en face de sa douleur, elle s'en nourrit, et cet aliment lui donne la mort, la mort lente des phthisiques, avec cette différence qu'elle la voit venir, que chaque matin elle remarque sur son visage un nouveau signe de dépérissement. Si tu revenais à Paris, ta Louise pleurerait un mois et retrouverait la sérénité de la vie ; si tu per-

sistes dans ta résolution folle, tu crées pour toi et pour elle une existence de douleur.

Rappelle-toi donc, Ernest, que tu as déjà failli contracter un mariage semblable, que tu devais mourir s'il ne s'accomplissait pas; rappelle-toi que c'est moi qui te forçai à rompre, et que *quinze jours après* tu n'y songeais plus.

Telle est ta nature, ou plutôt tu es devenu tel, en abusant de ton imagination, en menant la vie brûlante et corrosive de la société que tu voyais ici. A quoi bon te farder la vérité? Sache donc bien que tu n'as jamais connu une passion sérieuse, que toute cette comédie que nous nous donnons à nous-mêmes serait pitoyable aux yeux d'un homme d'expérience et de caractère. Réfléchis à tout ce que je viens de te dire de ce que nous sommes, nous, jeunes gens du dix-neuvième siècle, et tu reconnaîtras, sans doute, qu'il y a quelque vérité dans mes paroles.

Je souhaite que tu renonces à tes projets, et que ma franchise n'altère pas l'amitié que tu as eue pour moi jusqu'à ce jour.

V

La chambre de la comtesse et le cabinet dans lequel couchait Louise n'étaient séparés que par une cloison assez légère. La jeune fille venait de se retirer chez elle et de fermer la porte de communication, lorsqu'Ernest et la comtesse entrèrent

dans la première chambre. On croyait Louise dans les jardins; la comtesse fit asseoir Ernest, et lui dit d'un ton sérieux et contraint :

— Ce que vous venez de me dire me bouleverse, Ernest. Je vous demande si je me serais doutée de pareille chose. Vous arrivez ici avec une âme morte, un profond dédain pour l'amour, pour les femmes que vous traitez de jouets bons tout au plus pour vous distraire quelquefois. Et tout à coup, parce que je vous ai laissé voir une jeune fille, assez jolie, il est vrai, mais nullement remarquable, vous voilà reprenant le rôle de chérubin ! Allons, mon cher, vous vous abusez, vous prenez pour de l'amour une fantaisie poétique que vous n'aurez peut-être plus dans un mois.

— Je sais, madame, que vous pouvez penser tout cela, me trouver inconséquent, bizarre; mais enfin, ce que je vous ai dit est sérieux. Et à tout prendre, quel grand

miracle qu'à vingt-cinq ans je veuille me marier avec une jeune personne de dix-huit?

— Vous marier! mais cela n'a pas de sens commun, Ernest. Voyons, raisonnons froidement. Le mariage n'est pas une plaisanterie, un rêve de poëte qui brille et passe : c'est une chose longue et sérieuse. En vérité, vous n'êtes pas du tout faits pour le mariage, vous autres artistes à imagination brûlante, qui êtes toujours dans les nuages, et cherchez la poésie partout. Il n'y aurait pas six mois que vous seriez marié, que tout cet échafaudage aurait croulé, que la vie réelle vous saisirait, vous effraierait, je puis le dire. Alors le malheur accablerait cette jeune fille que la Providence m'a confiée! Il vous faudrait d'autres amours, parce que votre ménage vous semblerait prosaïque. Vers quarante ans, Ernest, à la bonne heure, lorsque vous aurez dit adieu à toute votre vie de roman.

Vous serez encore plus jeune que nos négociants à vingt-cinq. Croyez-en mon expérience, mon ami; vous marier aujourd'hui est une folie insigne que vous pleureriez tout le reste de votre vie.

— Ainsi, madame, vous croyez que depuis sept ans que je traîne sur le pavé de Paris cette vie de roman dont vous parlez, je ne la trouve pas assez folle et assez amère pour en être dégoûté à jamais. Si vous saviez avec quel bonheur, au contraire, j'envisage l'avenir que m'offre la vie de famille avec une femme aimante et dévouée !

— Oh ! c'est cela, voilà votre imagination éprise pour quelques jours de ces peintures de l'école flamande. Je conçois votre fantaisie ; il n'y a rien qui ne puisse passer dans la tête d'un poëte. Aussi, je trouverais tout simple que vous en fissiez un roman ; cela vous occuperait toute la fin de la saison, et cet hiver vous iriez le publier à Paris. Mais faire de cette fantai-

sie un mariage, y pensez-vous, Ernest? Quand elle serait passée, le mariage durerait encore.

— Je vois, madame, que vos préventions sont bien fortes; aussi, je n'espère pas vous amener à consentir immédiatement. Mais si la durée de mon amour pour mademoiselle Louise vous prouve que ce caprice de poëte, sur lequel vous vous acharnez, était un sentiment durable et basé sur la connaissance que j'ai acquise de l'excellence de cette âme si pure, vous changerez d'avis. D'ici là je vous promets de ne jamais parler à votre nièce que devant vous. C'est, je crois, tout ce que votre rigorisme peut exiger de moi.

—Mais c'est que plus j'y pense, plus cette alliance me paraît impossible. Nous n'avons jusqu'à présent causé, mon ami, que de poésie et d'art : c'est ce que nous aimons le plus dans ce monde, et c'est très-bien; mais il y a un autre ordre d'idées que je

ne touche jamais sans une absolue nécessité et qui n'en a pas moins une importance énorme : c'est ce que vous flétrissez du nom de positivisme, c'est la formidable question de l'argent. Les parents de Louise, dont la maison de commerce annonçait une grande aisance, lui ont laissé peu de chose. Lorsqu'à la mort de son père, il fallut liquider ses affaires, il ne resta de cette liquidation qu'un petit capital qui produit à peine mille francs de rente C'est à peu près rien, comme vous voyez. En conscience, dites-moi si vous seriez assez fou pour baser l'avenir d'une famille sur cette somme ; car, mon ami, je ne vous connais pas de fortune présente, et vous ne me semblez pas vous occuper beaucoup d'en acquérir. Permettez-moi, Ernest, de vous rappeler un ménage qui m'a souvent affligée. Vous avez vu chez moi une femme de mon âge environ (vous ne vous en souvenez plus sans doute, car il y a déjà quelques années

de cela) : c'était une de mes amies de couvent. Elle a épousé par amour un jeune homme qui occupait un petit emploi. Les enfants sont venus ; la gène s'est fait sentir. Je voudrais que vous eussiez été témoin de toutes les larmes qu'a versées dans mon sein cette pauvre mère. Le mari, homme délicat et sensible, a aussi, lui, passé une vie de torture qui vient de s'éteindre dans une maladie de langueur, et la veuve est restée sans ressource aucune ; car elle appartenait à une famille honnête, mais voisine de l'indigence. C'est un sort de ce genre que vous me semblez ambitionner aujourd'hui.

— Je ne m'effraie pas, madame, de quelque exemple isolé, et en me mariant, je suis bien décidé à quitter la vie un peu vagabonde que j'ai menée jusqu'à ce jour, et à me livrer avec constance à des travaux qui suffiraient à nos besoins. Mais dites-moi, à votre tour, si le mariage de conve-

nance offre plus de chances de bonheur. Je pourrais aussi, moi, vous citer des exemples, et ce serait par centaines, d'unions contractées par les parents, avec toutes les stupides conditions de bonheur qu'ils ont coutume d'exiger en de telles circonstances, rapports de fortune, voisinage de terres appartenant aux deux familles qui se conviennent et se connaissent, égalité de naissance, que sais-je? Eh bien, où est le bonheur dans tout cela, madame? La femme, ne trouvant pas ce qu'elle avait rêvé, se jette en d'autres amours, prostitue son caractère d'épouse, et revient, en sortant d'un lit adultère, sourire doucement à son mari trompé, plus criminelle que la courtisane qui ne trompe personne; ou bien c'est le mari qui désole le cœur de sa compagne. Scandale, séparation, voilà les fruits de la convenance, et de la sagesse des grands parents!... Mais lorsque les choses ne se poussent pas à ces extrêmes, que

d'angoisses et de douleurs ensevelies dans les ménages et cachées sous des figures qui sourient encore au monde qui les observe! quelle vie d'ennui et de dégoût, torturée à toutes les minutes, sans consolation et sans repos! Digne récompense après tout de la femme qui se livre sans amour à un homme riche. De là à la prostitution il n'y a de différence que dans le prix.

— Allons, Ernest, vous voilà dans vos excès, vous oubliez l'idée morale et religieuse qui préside au mariage.

Le jeune homme fit un geste de dédain.

— Croyez-moi, mon ami, ajouta la comtesse, qui avait repris son aplomb ordinaire, ne reparlons pas de mariage avant six mois.

Ernest salua assez froidement et sortit. La comtesse resta quelque temps assise sur la causeuse dans une immobilité parfaite, l'œil fixé sur la porte.

Après un quart d'heure environ de ré-

flexion triste, elle se leva, et entra dans le cabinet de Louise ; mais elle recula en apercevant la jeune fille étendue sur son lit dans une attitude douloureuse et fondant en larmes.

— Toi ici ! lui dit-elle. Rose m'avait dit que tu étais dans le bois.

Revenue de sa surprise, elle repassa dans une seconde toute la conversation qui venait d'avoir lieu, et reconnut, aux larmes de Louise, la passion qui entraînait la jeune fille vers Ernest. La comtesse sentit bientôt des pleurs dans ses yeux, et baisant les joues brûlantes de Louise, elle lui dit :

— Tu m'avais caché quelque chose, ma pauvre enfant, je n'avais donc pas ta confiance ?

— Oh ! je n'ai jamais pu, murmura la jeune fille d'une voix presque éteinte.

— Ma Louise chérie, tu m'as trouvée bien cruelle tout à l'heure, n'est-ce pas ? cependant je n'ai dit à Ernest que la vé-

rité.... Eh bien! tes pleurs redoublent! Mais, mon enfant, je ne te dis pas que vous ne vous marierez jamais. Le temps amène de grands changements. Oh! si je pouvais faire passer dans ton âme les convictions qui sont dans la mienne! Tu crois que le bonheur de toute ta vie dépend de tes sentiments pour ce jeune homme, et tu ne sais pas qu'avant deux années peut-être tu t'étonneras d'y avoir attaché cette importance.

Louise regarda sa tante sans dire une parole; mais ce regard exprimait : Est-ce que vous n'avez jamais aimé?

La comtesse, en femme habile, ne chercha pas à prolonger une inutile discussion; elle laissa de vagues espérances à Louise, qui reprit bientôt sa vie laborieuse et calme en apparence.

Depuis huit jours Ernest n'avait pas reparu à La Morlière. Il n'était vraisemblablement sorti de sa chambre que la nuit,

car la comtesse doutait qu'il fût encore dans le pays. Personne ne l'avait aperçu, lui ordinairement si rôdeur, et passant les journées presque entières en courses à travers les champs et les grèves.

Un matin la comtesse reçut la lettre suivante :

« Depuis une semaine, madame, il s'est accumulé bien des souffrances sur mon cœur, assez peut-être pour toute une vie ordinaire. Mes pensées roulent sans cesse sur elles-mêmes comme les flots de l'Océan que j'aperçois de ma chambre. C'est le même tumulte, mais je suis tenté de croire qu'il y a en moi moins d'intelligence, certainement il y a moins d'ordre. Je cherche à orienter ma vie ; mais dix fois par jour l'obscurité m'aveugle. Il fait nuit dans mon âme, comme dit Shakspeare. Ces moments sont affreux, glaçants, la pensée du suicide est alors ma seule ressource ; mais je n'ai même pas de foi dans la mort. Je

ne sais pas ce que c'est ; je ne sais guère plus si le suicide est un crime, s'il y a un crime et une vertu, s'il y a une autre vie de souffrances après celle-ci... J'erre dans ces déserts arides du doute, et j'arrive au désespoir, à l'entière défaillance de la volonté, qui est certainement l'état le plus misérable où l'homme puisse descendre.

« Je ne vous en veux pas, madame. Dans mes instants de lucidité je repasse vos paroles ; elles peuvent être vraies et les miennes aussi. Eh ! mon Dieu ! nous savons parfaitement tous deux que les mariages de convenance et les mariages d'amour conduisent souvent également au malheur : c'est une banalité tombée dans le domaine des vaudevilles ; mais vous savez aussi combien toutes ces chances paraissent misérables, comparées à l'immense douleur de renoncer à l'amour d'une femme aimée. Le chagrin incertain, qui est séparé de nous par des années, n'est rien devant celui qui

broie notre cœur. Et d'ailleurs je ne suis pas de ceux qui disent que le malheur passé est un songe : ce sont des brutes. Comme le souvenir du bonheur est, selon moi, un bonheur plus grand que le bonheur même, je ne connais rien de plus amer qu'un bonheur manqué. Je vous demande si dans dix ans, quand je serai tourmenté par le remords de n'avoir pas savouré la part de joie que la vie m'offrait, l'égoïste et stupide idée de n'avoir pas d'inquiétudes d'avenir, de soucis d'argent, me dédommagera de l'amertume de ma pensée. Oh ! le souvenir d'une existence vide de jouissances réelles, de jouissances du cœur, mais c'est un enfer, madame, c'est pire que tout ce que les souvenirs de mort ont d'affreux : c'est la haine des hommes, la haine de l'ordre social, c'est la révolte et la torture de Satan.

« Et d'ailleurs je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour éprouver cette haine ; quand

on regarde la société, on se rejette en arrière comme à la vue d'un cloaque infect: c'est l'adoration de l'or et des jouissances matérielles. Pour de l'or la femme se prostitue dans le mariage, ou autrement, à un voleur ignoble, engraissé des sueurs des misérables, à un brigand bien mis que le bagne a épargné. La vertu se cache pour éviter le rire effronté du vice. Par une corruption plus vile encore, l'homme sacrifie à l'idole ses convictions, sa pensée. Infâme trafic! Et tous ces êtres déshonorés ont le sourire sur les lèvres, ils courent en des chars brillants, ils méprisent la foule qui a été assez niaise pour ne pas faire comme eux. Si par hasard il naît encore au milieu de ce bourbier quelque sentiment pur comme le nôtre, cette société féroce et honteuse se dresse devant lui, elle rit de sa candeur. Elle nous broie, nous anéantit, et cela avec sarcasme, en nous disant: Faites comme moi; c'est-à-

dire, éteignez tout ce qui reste en vous de noble et de grand; éteignez l'âme, vautrez-vous dans les joies brutales, et riez!

« Et cependant, madame, l'homme se dit libre, tout courbé qu'il est sous cette main de fer de l'ordre social. Il ne s'aperçoit donc pas que ses penchants les plus naturels, ses plus purs amours, sont continuellement refoulés par le monde. Dans la société actuelle, celui qui naît sans fortune naît esclave, et quel esclave! L'éducation lui donne tous les désirs, tous les besoins du riche, et il sent à chaque pas l'entrave qui l'arrête; il a beau ronger son frein, ce frein renaît sans cesse pour être rongé encore et renaître encore.

« Que puis-je y faire? m'allez-vous dire. Oh! je sais que vous êtes compatissante; vous pouvez toujours me plaindre, donner quelques larmes à mes maux: des larmes de femme, c'est un baume pour les fous comme moi. Pourquoi m'avez-vous si sou-

vent reproché ma vie désordonnée de Paris? Là au moins j'étais hébété comme un homme ivre ; je tourbillonnais comme la feuille sèche que le vent entraîne, je n'avais souvent pas plus d'idées qu'elle ; je n'avais pas la *conscience* de l'inutilité coupable de ma vie. J'ai voulu chercher la solitude et ses impressions purifiantes ; j'y ai connu une passion spiritualiste et céleste que je croyais morte en moi. Eh bien ! pourquoi l'ai-je connue ? Est-ce pour apprendre qu'il n'y a de succès dans ce monde que pour la corruption et l'intrigue, qu'il n'y a de désirs assouvis que ceux du vice et de la cupidité? »

VI

Vous avez bien fait de m'écrire, mon cher Ernest ; votre absence et votre silence commençaient à m'inquiéter. Vous connaissez mon amitié pour vous, amitié désintéressée s'il en fut, car, à mon âge et dans l'ordre de mes idées, j'arrive à un

état d'âme où l'on a peu besoin des autres pour vivre. L'amour, entendu et senti comme il l'est généralement, est un délire qui me paraît bien loin de moi. Cependant je sais plaindre ceux qui luttent contre lui. Votre lettre est pleine de désordre. Elle peint le chaos de votre pauvre tête. Votre imagination échauffée vous jette dans toutes les déclamations à la mode, et vous ne vous souvenez pas que vous avez persiflé cent fois devant moi les écrivains qui remplissent leurs livres de toutes ces colères. Hélas! quel cas devons-nous faire de notre jugement, s'il est ainsi ballotté au gré de tous les événements de notre vie, si nos opinions et nos croyances dépendent de la position plus ou moins malheureuse que nous occupons dans la société? Ne pensez-vous pas que l'homme fort reconnaît une vérité immuable au-dessus de tous ces nuages, et que, quelles que soient les épreuves de sa vie privée, il les regarde

comme des détails qui ne troublent en rien l'harmonie générale ; qu'en un mot, son cœur n'obscurcit jamais son intelligence? Vous allez me répondre que vous ne tenez nullement à la réputation d'homme fort, que vous souffrez profondément sans vous occuper de ce que vous êtes et de ce que vous paraissez aux autres. Je n'ai pas besoin de vous dire que s'il était en mon pouvoir d'alléger vos souffrances, ce serait un bonheur pour moi. Si vous éprouvez quelque bien à m'en parler, qui vous empêche de venir à La Morlière? Vous ai-je fait entendre que votre présence m'y déplaisait? Si vous l'avez cru, je m'empresse de vous détromper à ce sujet. Par quelle fatalité faut-il que la fougue des passions vienne toujours se jeter à travers le bonheur! Eh! mon Dieu, qui vous empêchait d'aimer Louise, de vous trouver heureux avec nous, heureux de notre réunion, de nos douces causeries? Je vois encore votre

sourire triste me dire que je peins des anges... C'est bien cruel tout cela.

Je ne puis m'empêcher de vous dire, avant de finir, que plus je vieillis, plus je sens se fortifier mes convictions religieuses, plus je soutiens que le christianisme peut seul expliquer ces triomphes passagers du vice, ces souffrances de la vertu, en ne voyant dans la vie qu'un lieu d'épreuves, qu'une transition à une autre existence meilleure, qui sera le prix de la victoire. Voyez ce que vous devenez, vous tous qui abandonnez cette croyance! vous passez vos jours en lamentations. Vous ne comprenez pas la vie, je le crois bien. Sans ma foi je serais tout aussi embarrassée que vous. Aujourd'hui, Ernest, vous accusez la pauvreté, parce que vous en souffrez; mais il y a dans ce monde bien d'autres malheurs auxquels vous ne pensez pas, parce qu'ils ne pèsent pas sur vous. Combien de milliers de fois l'homme lira-t-il

vainement que le bonheur ici-bas est un rêve qu'il ne peut jamais saisir?

Si je racontais votre vie à un véritable pauvre, il ne vous plaindrait pas. C'est un privilégié, me dirait-il, Dieu lui a donné un père riche; pourquoi se prive-t-il de sa fortune pour des caprices de sa tête? Cependant, avec les idées qui sont en vous, vous êtes plus malheureux peut-être que si vous aviez été élevé dans la pauvreté. Je vous vois avec peine dominé par une idée toute personnelle, lorsque de si grands débats commencent: un homme de pensée ne se doit-il pas à la société entière?

Cette question du paupérisme et de l'argent grandit tous les jours, Ernest. Elle envahit toutes les imaginations, on la respire dans l'air. L'orage gronde; et quoique l'on ne puisse pas prévoir l'instant où la foudre tombera, elle tombera encore une fois, je le crains, avant que nous soyons couchés dans le tombeau. Les écrivains

poussent sans cesse à cette rénovation. Sans doute les riches s'endorment dans une insouciante brutalité. Ils s'enferment dans leurs jouissances, ils s'y retranchent, et regardent trop souvent sans pitié le pauvre mourir de faim faute des miettes de leurs tables. C'est épouvantable. Honte et opprobre sur ceux-là ! Comme hommes, c'est indigne ! comme chrétiens, il n'y aurait pas dans la langue de mot assez hideux pour leur être appliqué. Mais ils ne sont plus chrétiens.

Quant aux pauvres, peu aussi ont les vertus que l'Évangile leur commande. Leur grande erreur est de prendre la richesse pour le bonheur. Froissés par l'insensibilité du riche, ils perdent chaque jour l'esprit de résignation qui adoucit tant de maux ! Chose horrible à dire ! la foi abandonne le grabat du pauvre comme le lit soyeux du riche. Que l'aristocratie de ce temps-ci sonde sa conscience ; elle trou-

vera qu'elle a puissamment contribué à éteindre les idées religieuses dans le peuple. Aveuglement stupide! elle a poussé ainsi le pauvre à lui arracher un jour les richesses qu'elle aime tant!

Dans mon bon sens de femme solitaire, il me semble qu'il faudrait, par les lois, organiser le travail de manière qu'il fût plus fructueux pour les ouvriers, chercher *à christianiser* les cœurs, et occuper, s'il est possible, les capacités intellectuelles sans fortune et sans emploi, puis laisser faire à Dieu. On reculerait peut-être ainsi la crise terrible qui menace de tout engloutir.

Qu'arrivera-t-il si on la laisse arriver sans chercher à l'adoucir ainsi? Le pauvre, sans foi religieuse et conséquemment sans patience, se jettera sur la société qui le tyrannise. Le sang coulera à flots, les riches seront dépouillés, et, comme celui de l'Évangile, demanderont au pauvre un

verre d'eau qui leur sera refusé. Une fois sa rage apaisée, le pauvre sera tout surpris de se trouver plus malheureux qu'auparavant.

Il faudrait donc que cette rénovation se fît dans l'ordre, au lieu de se faire dans le sang. Je voudrais l'espérer. Puissent les riches et les puissants agir par frayeur comme en de meilleurs temps ils auraient agi par charité!

Je m'arrête dans cette voie, mon cher Ernest, car je connais votre antipathie pour les sermons, surtout dans vos jours de tristesse. Je vous offre les consolations de l'amitié. Ce que vous appelez votre bonheur ne dépend en rien de ma volonté, mais des choses elles-mêmes.

E. COMTESSE DE R

VII

Ernest revint à La Morlière, on reprit des habitudes de promenade ; non plus avec l'abandon d'autrefois. Il était aisé de voir qu'il y avait entre ces trois personnes un secret qui les gênait toutes trois. La conversation était à chaque

moment suspendue, toutes les fois que se prononçait un mot qui pouvait rappeler la situation des deux amants, dont la passion s'accroissait, comme toujours, des obstacles qui l'enchaînaient.

Un soir, la pluie tombait doucement sur l'avenue de tilleuls, les rouges-gorges faisaient entendre leur chant mélancolique, et les habitants de La Morlière semblaient, comme la nature, plongés dans la tristesse ; lorsque le bruit d'une voiture rapide retentit dans la grande allée. Louise jeta un cri de plaisir en apercevant une femme, grande et svelte, qui entra bientôt dans le salon, s'élança au cou de la comtesse, puis vint embrasser Louise, qu'elle serra convulsivement sur son cœur.

Elle avait environ vingt-quatre ans, les cheveux d'un noir brillant, la peau blanche et très-fine, les yeux noirs et veloutés, surmontés de sourcils très-prononcés,

les lèvres un peu grosses et d'un rose foncé, une élégance bien rare dans les poses du corps.

— O ma bonne Maria, dit Louise, en embrassant une seconde fois la belle voyageuse, que je suis heureuse de te revoir! Pourquoi ne m'avoir pas écrit pour t'annoncer? Tu m'aurais procuré quelques jours de bonheur de plus.

— Je me suis décidée à venir en Bretagne tout à coup, vous savez, mes amies, comme je fais tant de choses; un jour avant de quitter l'Angleterre je n'en avais pas le projet. Mais, ma Louise, tu es changée, tu as pâli, maigri même un peu.

Louise rougit, et Maria jeta un regard sur le jeune homme qu'elle avait à peine aperçu.

Maria, plus âgée que Louise d'au moins

cinq années, était une jeune Anglaise élevée dans un pensionnat français. Recommandée aux parents de Louise, elle se lia intimement avec la jeune fille, et vint passer près d'un an à La Morlière, après la mort du père de son amie. La plus confiante intimité unissait ces deux êtres de caractères bien différents, mais tous deux d'une bonté exquise et d'une âme très-élevée. Maria, fille unique d'un des premiers avocats de Londres, avait un caractère assez excentrique. Son père s'était habitué à la laisser jouir d'une indépendance qu'elle eût prise de force, peut-être, si on avait essayé de l'enchaîner. Douée d'une âme ardente, d'un sentiment exquis de la nature et de l'art, d'une sensibilité profonde, mais d'une imagination tourmentée, Maria eût été capable, dans une circonstance grave, de faire le sacrifice de sa vie; elle était née pour l'héroïsme de l'histoire : elle eût été Jeanne

d'Arc ou madame Roland; mais jamais une humble sœur de charité, prouvant son héroïsme par une longue suite de petits sacrifices. Maria n'avait jamais aimé profondément, parce qu'elle ne pouvait aimer, croyait-elle, qu'un homme digne de fixer les regards des peuples. Elle adorait la poésie, savait par cœur des scènes entières de Shakspeare, et de longs fragments de Byron, qu'elle disait avec un entraînement irrésistible; mais son talent réel et brillant était la musique. Elle improvisait sur le piano avec un enthousiame digne des grands maîtres. Jamais Allemande ne fut plus heureusement née pour cet art que cette fille de l'Angleterre. Tout dans sa physionomie portait une vive empreinte des penchants de son âme. Quand, rejetant derrière elle sa longue chevelure noire, elle penchait sa tête méditative et restait longtemps immobile dans une contemplation muette, tout artiste

l'eût nommée la poésie moderne, et eût été fier de fixer cette merveille sur la toile. Jamais nature ne fut plus variée, n'unit plus de contrastes. De l'enthousiasme des grandes choses qui éclairait sa physionomie, elle passait subitement à l'exquise douceur de la femme timide et compatissante. Oh! alors rien ne saurait rendre le céleste sourire de ses yeux et de ses lèvres. Tout un monde de pensées et de sentiments palpitait sous cette peau si fine et si blanche. L'aspect de cette femme vous enlevait au monde réel, faisait vibrer en vous toutes les facultés poétiques et aimantes, et vous jetait dans les rêves d'une autre vie.

La comtesse aimait beaucoup Maria; quand la belle Anglaise se trouvait seule avec Louise et elle, cette société était un bonheur; mais en présence d'un homme, la comtesse, sans se l'avouer, était gênée d'une supériorité si incontestable, car elle

ne se sentait à la hauteur de Maria que par cette qualité sans éclat et peu enviée, le bon sens.

FIN DU PREMIER VOLUME.

